

CADOT Mathieu
Section Politique et Communication

Visibilité, acceptation, hétérocentrisme : les représentations actuelles de l'homosexualité à la télévision française

Mémoire de fin d'études, sous la direction d'**Isabelle GARCIN-MARROU**

Mémoire soutenu le 10 septembre 2004

Institut d'Etudes Politiques de Lyon

Université Lumière Lyon 2

Membres du jury : Jean-François TETU Jean-Michel RAMPON

Table des matières

Avant-propos .	1
Remerciements . .	3
Introduction . .	5
□ Pourquoi travailler sur l'homosexualité ? . .	6
□ Pourquoi choisir la télévision ? .	7
□ Présentation et justifications du corpus utilisé . .	8
□ La méthodologie mise en œuvre pour l'analyse .	9
□ Présentation de la problématique .	10
Première partie : Mise en œuvre d'une plus grande visibilité de l'homosexualité à la télévision française .	13
1.1 Histoire des législations, des revendications, et de la visibilité homosexuelle dans les médias. .	14
1.1.1 Bref historique des législations et des revendications liées à l'homosexualité, de 1789 à nos jours. .	14
1.1.2 Historique de la visibilité homosexuelle dans les médias depuis trente ans : .	20
1.2 La visibilité homosexuelle aujourd'hui à la télévision française : de quelques mises en perspective. . .	24
1.2.1 L'intérêt d'une approche quantitative. . .	24
1.2.2 L'homosexualité, un élément dans l'évolution des rapports entre sphère publique et sphère privée. .	30
1.3 Conclusion partielle . .	35
Deuxième partie : Pourquoi et comment la télévision parle-t-elle de l'homosexualité ? Trois manières de mettre en scène l'homosexualité .	37
2.1 L'homosexualité présentée en conflit avec l'hétérosexualité. . .	39
2.1.1 En introduction à l'analyse : de quelques exemples révélateurs : .	39
2.1.2 « Le lourd 'Tribus' de Thierry Ardisson... ⁴³ » .	41
2.2 L'homosexualité présentée avec les schèmes de représentation de l'hétérosexualité : l'ouverture hétérocentrée. . .	54

⁴³ Louis MAURY, *Le lourd Tribus de Thierry Ardisson*, Têtu, n° 78, mai 2003, p. 38

2.2.1 Une homosexualité de « rattrapage » . .	55
2.2.2. (Homo) sexualité, si on en parlait ? L'ouverture hétérocentrée . .	56
2.3 L'homosexualité présentée comme une sexualité comme une autre . .	66
2.3.1 L'homosexualité, sexualité à part entière .	66
2.3.2 Ca ne se discute plus ? .	67
2.4 Conclusion partielle . .	77
Troisième partie : L'homosexualité, une sexualité oubliée, minorée, infériorisée .	79
3.1 La télévision joue-t-elle pleinement son rôle éducatif ? .	79
3.1.1 Quand l'homosexualité devient une abstraction... .	80
3.1.2 Une frontière parfois mince entre hétérocentrisme et homophobie .	82
3.2 Les lesbiennes dans un vide médiatique .	85
3.3 La solution : une télévision gay ? .	87
3.3.1 « <i>Follement gay</i> », follement caricatural... .	88
3.3.2 L'exemple de Pink TV . .	89
3.4 Conclusion partielle . .	90
Conclusion .	93
Bibliographie: .	97
Sur une analyse et une approche critique de la télévision: . .	97
Sur l'homosexualité en général: .	98
Sur l'histoire du mouvement gay et lesbien: .	98
Articles extraits du magazine <i>Têtu</i> : . .	98
Autres: . .	99
Ressources étrangères: .	99
Sites internet : . .	99
Glossaire ⁸⁴ . .	101

⁸⁴ Etant très sensible au sens des mots, il m'a semblé intéressant de terminer par ce bref glossaire, puisque certains des termes présentés ne sont pas, *a priori*, faciles d'accès.

Avant-propos

Il y a plus de deux ans déjà, j'ai décidé de travailler sur les représentations de l'homosexualité à la télévision française. Très vite, j'ai pu m'apercevoir que mon sujet de mémoire était un sujet "orphelin". A titre d'exemple, la recherche "homosexualité et télévision" ne donne aucune réponse dans le catalogue de la Bibliothèque de Lyon 2. Même résultat à la Bibliothèque de l'I.E.P, ainsi qu'à la Bibliothèque Municipale de la Part-Dieu. Devant si peu de sources bibliographiques, j'ai rapidement douté du bien fondé de mes recherches: mon sujet avait-il une quelconque légitimité? Pourquoi n'a-t-il pas encore intéressé les chercheurs?... Nonobstant ces craintes, ce même manque évident de travaux sur les représentations écraniques de l'homosexualité m'a, par la suite, motivé et m'a donné envie d'apporter ma modeste contribution à la mise en visibilité du mouvement gay et lesbien français.

En outre, j'ai, avec mon sujet, une relation "biographique". Si ceci peut constituer un avantage indéniable (puisque j'ai une certaine connaissance du domaine concerné), ce peut être aussi un handicap. Les objets de recherche dont nous sommes les plus proches ne sont pas nécessairement ceux que l'on analyse le mieux.... Pour autant, j'ai essayé, autant que faire se peut, de ne pas me laisser aveugler par mes « prises de position ». Si ce mémoire de fin d'études peut être perçu comme un acte militant, je ne le considère pas non plus comme un acte communautariste. Ma première motivation aura été de mettre à jour les mécanismes de mise en scène de l'homosexualité à la télévision. Il me semblait que ce point méritait d'être précisé.

Mon travail m'aura également permis de m'ouvrir à de nouveaux horizons et ainsi d'aboutir à de nouvelles pistes de recherche: la place des femmes ou des minorités ethniques dans les médias, les liens étroits entre misogynie et homophobie, la construction médiatique des associations gays et lesbiennes, l'évolution de la rhétorique homophobe dans la vie politique française... En espérant pouvoir poursuivre la réflexion...

Remerciements

En premier lieu, je tiens à remercier Isabelle Garcin-Marrou, qui m'a suivi durant de (très) longs mois. Son ouverture d'esprit, ses conseils, ses "éclairages intellectuels" et sa patience m'auront permis d'arriver au terme de ce mémoire.

Je remercie également Jean-François Têtu et Jean-Michel Rampon, qui ont accepté de faire partie de mon jury, et ainsi d'évaluer et de juger mon travail.

Merci à Julien: que notre amitié soit longue et que le temps n'altère jamais la Vérité de nos sentiments partagés.

Merci aussi à Amandine: sa rigueur, son goût du travail bien fait, sa capacité à trouver une solution viable à chaque problème sont des stimulants véritablement efficaces en cas de coups durs. N'est pas major de promo qui veut!

Merci à Elise, partenaire attitrée de CDM durant trois ans: son magnétoscope et son ordinateur m'auront été du plus grand secours!

Merci aussi à Média-g, véritable observatoire de l'homosexualité dans les médias, dont les analyses, statistiques et références m'auront plus qu'aidé dans mon travail.

Je remercie enfin ma famille, et les boulets, qui se reconnaîtront.

« Je n'avoue pas que je suis homosexuel, parce que je n'en ai pas honte. Je ne proclame pas que je suis homosexuel, parce que je n'en suis pas fier. Je dis que je suis homosexuel parce que cela est. » Jean-Louis Bory, 1975 « Tant qu'un individu ne se sent pas égal, il ne peut y avoir d'égalité réelle. » André Semprini

Introduction

Peu de travaux ont été consacrés à la place de l'homosexualité dans les médias : c'est un point que nous avons d'ores et déjà souligné dans l'avant-propos de ce mémoire. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons décidé de travailler sur le présent sujet. Loin de vouloir stigmatiser un groupe particulier (les homosexuels, ou la « communauté homosexuelle » comme l'appellent certains), le but affiché ici sera de comprendre les logiques et les schèmes de représentation de l'homosexualité à la télévision française. Citons pour commencer un seul exemple, qui semble significatif : le mercredi 23 janvier 2003, l'émission musicale *Top of the Pops*, diffusée vers 17h 30 sur France 2, accueille le groupe Tatoo. Pendant leur interprétation, les deux chanteuses s'embrassent. La caméra s'éloigne alors pudiquement et ne revient sur les deux jeunes filles qu'au moment où elles reprennent leur chanson. Le « jour des enfants », on ne montre pas deux personnes du même sexe qui s'embrassent : décidément, « *ça ne se fait pas* »... Pour Larry Gross et George Gerbner¹, les médias participeraient à « *l'annihilation symbolique des gays et des lesbiennes, en les stéréotypant, en n'en donnant que rarement une image réaliste ou en ignorant tout simplement leur existence* ». Leur point de vue est-il jusqu'au-boutiste ou peut-on le considérer comme fidèle à la réalité télévisuelle ? C'est bien évidemment l'un des points clés du présent travail.

¹ Larry Gross et George Gerbner sont deux chercheurs américains spécialistes de l'éducation aux médias.

□ Pourquoi travailler sur l'homosexualité ?

Force est de constater que la « communauté gay » est toujours, aujourd'hui encore, à la recherche de droits équivalents à ceux des hétérosexuels. Si les gays et les lesbiennes sont un « groupe » et une « communauté », c'est bien l'ordre social et juridique qui a déjà constitué les gays et les lesbiennes en un collectif : une minorité stracisée et longtemps privée de droits. La loi instituant le Pacte Civil de Solidarité, adoptée en novembre 1999, est là pour « réparer » (malgré ses carences) cet état de fait par exemple, même si le récent débat ouvert sur le mariage gay et lesbien tend à montrer que certains homos ne veulent plus se contenter de ce qu'ils assimilent à un « sous mariage ».

Parmi ces droits recherchés par les gays et les lesbiennes, on trouve le simple fait de pouvoir bénéficier d'une meilleure visibilité dans les médias. Il suffit de regarder la télévision, ne serait-ce qu'une journée, pour constater que les homosexuels sont peu représentés dans les fictions, séries, reportages, talk-shows, journaux télévisés et documentaires programmés. De fait, ne pas parler de l'homosexualité, c'est exclure de la sphère publique une partie (il est vrai minoritaire) du réel social qui la compose. Certes, la sexualité se doit sûrement de rester confinée dans la sphère privée. Mais, et c'est là le problème, dès lors que l'hétérosexualité investit quotidiennement l'espace public (pour preuve, un couple hétérosexuel peut choisir de manifester son affection et donc sa sexualité dans un lieu public, sans risquer d'être insulté ou moqué, contrairement à un couple homosexuel), l'homosexualité peut légitimement demander à y avoir accès elle aussi.

Ainsi, et dans l'optique de Didier Eribon, nous considérerons que les études gaies et lesbiennes, c'est à dire l'ensemble des travaux publiés et des recherches menées dans ce domaine, sont d'abord et avant tout, dans ce qu'elles ont de meilleur, des avancées de la connaissance, des incitations à la pensée et « **des provocations à la réflexion**² ».

Toute l'histoire du mouvement gay et lesbien français semble s'être caractérisée, depuis des siècles, par la recherche d'un droit d'accès à la parole. C'est ici, *a priori*, un point commun avec l'histoire de toutes les minorités de notre société. Cette volonté de s'exprimer s'est toujours formulée par ce que Michel Foucault³ appelait « *un discours en retour* », à savoir un discours en réaction « stratégique » à des valeurs, des normes, des représentations qui la condamnaient par avance mais, plus fondamentalement, la travaillaient de l'intérieur. C'est pourquoi « **la répression de l'homosexualité a historiquement nourri la détermination de l'exprimer**⁴ ». Agis et acteurs, les homosexuels ont donc pu (et su) s'extirper, progressivement, lentement, d'un carcan

² Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999.

³ Cité par Didier ERIBON, op. cit., p. 19.

⁴ Didier ERIBON, op. cit., p. 19.

discursif hétérocentré. Dans cette optique, il conviendra dans ce mémoire de montrer que l'homosexualité existe, afin de participer, autant que faire se peut, à l'interruption d'un processus de reproduction d'une évidence, qualifiée par Didier Eribon d'hétéronormative.

En aucun cas il ne sera ici question de mettre en conflit homosexualité et hétérosexualité. Bien au contraire, on pourra montrer que ce sont là deux sexualités complémentaires, parce que constitutives d'un même espace social (au même titre que la bisexualité d'ailleurs). On comprendra mal alors pourquoi mettre en avant l'une de ces deux sexualités dans la sphère publique, tout en écartant l'autre.

□ Pourquoi choisir la télévision ?

La télévision semble un outil d'analyse et un terrain d'étude des plus intéressants. En effet, ce média, d'abord technique, s'est rapidement mué en un moyen de communication de masse, permettant de mieux comprendre le fonctionnement de nos sociétés. Comme le note Geneviève Sellier, il convient d'appréhender la télévision comme une « **pratique symbolique qui participe à la construction des identités culturelles dans le hic et nunc d'une société** ⁵ ». La télévision apparaît alors comme un moyen de découvrir la société dans laquelle nous vivons à un instant t, d'en comprendre en partie le fonctionnement intrinsèque, et notamment la place qu'y occupent les différents groupes (culturels, religieux, ethniques, sexuels...) qui la composent.

Ayant ainsi saisi le support (la télévision) et l'objet central de l'étude (l'homosexualité), le sujet trouve sa signification propre.

Mais pourquoi alors choisir la télévision et non le cinéma ou la presse ? A l'image de la télévision, le cinéma est le seul média de masse alliant l'image et le son. Mais contrairement à l'outil télévisuel, le cinéma offre depuis longtemps une meilleure visibilité aux homosexuels et à l'homosexualité en général ⁶, notamment grâce au cinéma indépendant. Même si des clichés et des catégorisations encore trop systématiques persistent, le cinéma offre une palette assez large de films, anciens ou récents, traitant de l'homosexualité, et ce en cherchant à montrer que cette sexualité n'a rien d'a-normale mais s'inscrit bien dans un réel social. Enfin, l'existence de nombreux festivals de films gays et lesbiens prouve encore cette bonne visibilité de l'homosexualité au cinéma.

Il aurait également été possible de prendre pour support la presse quotidienne ou magazine. Mais ce sont là deux médias qui ne sont pas nécessairement accessibles à tous. Depuis de nombreuses années, la presse quotidienne voit ses ventes diminuer. La presse magazine, quant à elle, se porte mieux. Mais son coût ne la rend pas accessible au plus grand nombre.

⁵ Geneviève Sellier, *Cultural Studies, gender studies et études filmiques, Iris*, n° 26, automne 1998.

⁶ Voir sur ce point le documentaire de Rob EPSTEIN et Jeffrey FRIEDMAN, *The Celluloid Closet*, réalisé en 1995, et inspiré par l'ouvrage de référence de Vito RUSSO, *The Celluloid Closet* (1979).

En outre, des justifications matérielles et plus concrètes viennent confirmer le choix de la télévision dans cette étude. En effet, la télévision apparaît aujourd'hui comme le seul média de masse accessible à tous *a priori*. 98 % des foyers français possèdent un poste de télévision. Elle s'adresse donc à un public des plus larges et la diversité des programmes vient élargir le champ d'étude. Enfin, si on va rarement au cinéma sans avoir choisi son film, devant la télévision, au contraire, on peut très bien tomber sur une émission ou un programme quelconque « par hasard » sans avoir consulté son programme-télé au préalable. Comme le note François Jost et Gérard Leblanc :

« l'image télévisuelle est une image sur laquelle on agit. Son existence même est conditionnée par une décision du téléspectateur (allumer ou non son récepteur) et un programme peut être interrompu à tout instant, d'un simple geste⁷ ».

La télévision est donc un média particulier, le plus répandu, pouvant diffuser bien des vérités, mais aussi de nombreux clichés, sous l'œil de millions de téléspectateurs installés dans leurs canapés. C'est, en d'autres termes, « **le principal outil de perception du monde de la plus grande partie de la population⁸** ».

□ Présentation et justifications du corpus utilisé

Comme nous le verrons en détail plus loin dans cette étude, la visibilité homosexuelle à la télévision française a connu une forte croissance depuis quelques années. Si la diversité des programmes permet une vision « large » de l'homosexualité, elle impose aussi un choix incontournable. Nous avons donc décidé d'exclure de ce travail les séries et fictions, qui ont déjà fait l'objet de recherches. L'étude sera donc centrée sur les émissions de plateau, que l'on définira ici comme des émissions axées sur un thème précis, présentant un ou des reportages sur ce thème, et faisant intervenir, en plateau, un ou des invités amenés à réagir sur le thème traité. Nous ferons donc rentrer dans cette catégorie des émissions comme *Demain tous...*, ou *Sexualité si on en parlait* sur M6, *Ca se discute* ou *Tribus* sur France 2... Malgré le caractère souvent jugé novateur et original des chaînes du câble et du satellite, leur faible diffusion et leur lente démocratisation ne satisfont pas aux critères retenus au départ (Cf. Pourquoi choisir la télévision ?). Le réseau hertzien sera donc privilégié.

Le corpus, élément clé du travail, sera donc composé d'émissions visionnées en direct puis après enregistrement. Une vingtaine d'émissions ont été vues, mais seules trois d'entre elles feront l'objet d'une analyse approfondie. D'autre part, d'autres émissions seront sollicitées, étant analysées de manière brève afin d'apporter des confirmations ou des infirmations ou encore pour exemplifier le propos.

Les trois émissions retenues sont donc les suivantes (présentées ici dans l'ordre

⁷ François JOST et Gérard LEBLANC, *La télévision française au jour le jour*, Ed. INA / Anthropos Economica, coll. *Les télévisions dans le monde*, Paris, 1995, p. 22.

⁸ Dominique WOLTON, *Eloge du grand public, Une théorie critique de la télévision*, Flammarion, Paris, 1990, p. 67

d'analyse) :

- *Tribus*, diffusée sur France 2 le lundi 17 mars 2003
- *Sexualité, si on en parlait*, diffusée sur M6 le mardi 20 mai 2003
- *Ça se discute*, diffusée sur France 2 le mercredi 15 juillet 2003

Voici également la liste des autres émissions mises à contribution dans ce travail :

- *Loft Story*, 1^{ère} et 2^{ème} saisons, diffusée sur M6, printemps 2001 et 2002
- *Star Académy*, 1^{ère} et 2^{ème} saisons, diffusée sur TF1, automne 2001 et 2002
- *Demain tous...un homo dans la famille*, diffusée sur M6 le mardi 12 novembre 2002
- *Sept à huit*, diffusée sur TF1 le dimanche 15 décembre 2002
- *Scrupules*, diffusée sur TF1, septembre 2003
- *Demain tous... célibataires*, diffusée sur M6 le mardi 26 novembre 2002
- *Ca se discute*, diffusée sur France 2 en avril 2002 (« *L'homosexualité féminine est-elle sortie de la clandestinité ?* »)
- *Demain tous... hors normes*, diffusée sur M6, automne 2002
- *Sexualité, si on en parlait*, diffusée sur M6, le mardi 3 décembre 2002
- Cérémonie des « *Mister France* », diffusée sur TF1 en mai 2003
- *R*, diffusée sur la chaîne canadienne Omni 2 le jeudi 18 décembre 2003
- *Follement gay*, diffusée sur M6 le vendredi 30 janvier 2004

□ La méthodologie mise en œuvre pour l'analyse

Comme cela a déjà été souligné, l'objectif de ce mémoire est de s'attacher à voir quelles sont les représentations de l'homosexualité à la télévision française. L'étude des dispositifs et des discours doit donc être privilégiée. Il sera notamment fait appel aux différents travaux de François Jost sur l'analyse de la télévision⁹. La question, centrale ici, est alors de percevoir comment les chaînes s'y prennent pour re-présenter la société actuelle dont elles n'entendent pas être le reflet pure et simple : « **elles la mettent en images, en sons, en rythme et en ambiance**¹⁰ ».

Les émissions ont toutes été analysées selon la même logique. Un premier visionnage a permis de mettre en exergue les grandes lignes des modes de représentation de l'homosexualité dans chaque émission. En d'autres termes, le premier visionnage donne une perception générale de l'émission et amène les premières

⁹ Cf. ici la bibliographie présentée en fin de mémoire.

¹⁰ Henri BOURGEOIS, *La télévision nous fait-elle la morale? Médias et éthique du public*, op. cit., p. 68.

hypothèses que les autres visionnages permettront de confirmer ou d'infirmer.

Puis, un deuxième visionnage plus complet a mis en avant le « script » général du programme :

- le séquençage des reportages,
- la durée de chaque séquence, dans le reportage puis dans l'émission,
- l'enchaînement des différentes séquences, les transitions,
- les thèmes abordés, les thèmes oubliés, les thèmes « bâclés » ou au contraire marqués par une plus forte insistance,
- les propos tenus par les invités,
- les temps de parole, et leur gestion par l'animateur,
- la place de l'homosexualité dans l'émission si celle-ci n'est pas le thème principal,
- l'heure de diffusion de l'émission, du reportage consacré à l'homosexualité et de la séquence en plateau,
- l'utilisation de la musique dans les reportages, mais aussi sur le plateau, notamment pour introduire les invités.

Comme le souligne Isabelle Gavillet, les traces de l'hétérocentrisme peuvent encore être trouvées dans « **le titre des émissions, le choix des invités -statut social, corporité-, le discours tenu par le présentateur / l'animateur, les thèmes abordés sur le plateau et dans les reportages...** ¹¹ » Enfin, un troisième visionnage, plus fin, a permis de recueillir de façon fidèle les propos tenus dans les reportages et sur les différents plateaux des émissions.

□ Présentation de la problématique

Comme l'exprime de façon très juste semble-t-il l'écrivain américain Armistead Maupin : « *quand on est homo et qu'on ne se voit jamais à l'écran, on se dit qu'il y a quelque chose qui ne va pas* ¹² ». Cette impression d'être invisible aux yeux de la société a été partagée par de nombreux gays durant de longues décennies. Mais, comme on l'a vu, la télévision a su s'adapter et ainsi mettre en scène des homosexuels, permettant de faire exister l'homosexualité sur la place publique. Pour autant, il ne suffit pas de parler d'homosexualité pour donner une image positive de l'homosexualité. C'est pourquoi il faut s'interroger sur ce rapport entre visibilité (certes croissante) et acceptation de l'homosexualité. L'équation « visibilité = tolérance », que l'on retrouvera à de nombreuses

¹¹ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité, Les recherches en information et communication et leurs perspectives : histoire, objet, pouvoir, méthode, Actes du XIII^e Congrès national des sciences de l'information et de la communication, Marseille, 7 au 9 oct. 2002.*

¹² Cité dans *The Celluloid Closet*, op. cit.

reprises dans ce mémoire, est-elle vérifiée pour ce qui est des représentations de l'homosexualité à la télévision française ? Cette question paraît centrale ici, puisque l'on entend dire, ça et là, que l'on parle « trop » des homosexuels, qu'ils « envahissent » nos écrans¹³. Isabelle GAVILLET rappelle ainsi, à juste titre semble-t-il, que le discours dominant « **voudrait voir dans la multiplication des productions ayant trait aux sexualités, une évolution vers toujours plus de visibilité et de tolérance**¹⁴ ». Mais, encore une fois, il convient de ne pas s'arrêter à cet aspect quantitatif de la visibilité, et de s'interroger, plutôt, sur les aspects qualitatifs. En d'autres termes, le plus intéressant, dans un sujet comme celui-ci, est bien de chercher à comprendre quelles représentations de l'homosexualité sont construites par la télévision. Sont-elles normées, hiérarchisées, stigmatisantes pour l'homosexualité ? Les homosexuels ainsi mis en scène sont-ils agis ou acteurs de leur représentation ? La télévision française, fruit de la société, a-t-elle été « hétérosexualisée », c'est à dire construite à partir des schèmes de représentation de l'homosexualité ? Ou alors, à l'inverse, la télévision offre-t-elle aujourd'hui une vision de l'homosexualité qui ne soit ni caricaturale, ni stéréotypée ?

A partir de ces questions, notre problématique consistera donc à montrer que la télévision française, prise dans une tension entre nécessité de montrer ce qui est et hétérocentrisme, construit ses représentations de l'homosexualité à partir d'une vision hiérarchisée et souvent stéréotypée de la sexualité, où l'hétérosexualité reste toujours la norme de référence en la matière.

Ainsi, il semble nécessaire de revenir sur l'histoire des législations, des revendications et de la visibilité homosexuelle dans les médias, afin d'interroger le phénomène normatif et voir comment appréhender, aujourd'hui, cette tension entre désir de montrer et prégnance des clichés (I). A partir de là, il sera plus facile d'appréhender les différentes mises en scène de l'homosexualité à la télévision française (II). Enfin, il faudra s'interroger sur les « zones d'ombre » de cette visibilité homosexuelle, en montrant comment l'homosexualité reste-t-elle encore trop souvent une sexualité oubliée, minorée, « infériorisée » par rapport à la norme hétérocentrée (III).

¹³ Cette thématique semble d'ailleurs propre à toutes les minorités qui, du jour au lendemain pourrait-on dire, reçoivent une visibilité publique inconnue jusqu'à alors : on pense ici aux minorités ethniques ou encore sexuelles.

¹⁴ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 259

Première partie : Mise en œuvre d'une plus grande visibilité de l'homosexualité à la télévision française

Il est possible, pour débiter ce travail, de partir du postulat suivant : plus de visibilité équivaut à plus de tolérance. Ainsi, dans cette optique, l'histoire de l'homosexualité dans la société française viendra rejoindre l'histoire de la visibilité homosexuelle dans les médias depuis trente ans. Une telle posture présente aussi l'avantage d'amener une réflexion sur la place de l'homosexualité dans l'espace public, et, par là, de s'interroger sur l'évolution des sphères publiques et privées. Se pencher sur l'histoire de l'homosexualité et, plus précisément, sur l'histoire du mouvement gay et lesbien français, c'est aussi chercher à appréhender le « phénomène normatif ». Ainsi faut-il ici associer représentations de l'homosexualité et poids normatif, afin de mieux comprendre ce que sous-tend la visibilité homosexuelle dans ses fondements : un renversement, ou tout au plus un basculement de la norme.

Appréhender l'histoire de la visibilité homosexuelle et, plus largement, l'histoire des homosexuels en France depuis 1789, c'est aussi mettre en lumière des dynamiques, des constantes, des thématiques qui peuvent être utiles pour mieux comprendre l'histoire de la représentation de l'homosexualité dans les médias.

1.1 Histoire des législations, des revendications, et de la visibilité homosexuelle dans les médias.

L'homosexualité semble aujourd'hui de mieux en mieux acceptée par une majorité de nos concitoyens.

Pour autant, même si le tabou semble tomber, il convient de ne pas oublier que l'homosexualité n'est plus un délit depuis 20 ans seulement. Les préjugés et autres clichés ont eux aussi la vie dure. Ainsi, pour comprendre le pourquoi de cette meilleure acceptation mais aussi de la prégnance de nombreux clichés, il faut revenir sur l'évolution de la législation française concernant l'homosexualité (et donc, par là, sur les revendications des homosexuels), puisque celle-ci a eu un impact net sur la visibilité homosexuelle dans les médias de masse.

Une approche critique (notamment sur le rôle du monde politique face au problème majeur du Sida) sera privilégiée, ce qui permettra de mieux comprendre toute la complexité de l'histoire des gays et des lesbiennes en France.

1.1.1 Bref historique des législations et des revendications liées à l'homosexualité, de 1789 à nos jours.

□ L'homosexualité, un mal social exclu de la sphère publique : 1789-1968

Si la période révolutionnaire fut une victoire pour tout un peuple qui aspirait à la liberté, il n'en reste pas moins que certaines catégories de la population virent leurs espoirs rapidement déçus. On peut citer l'exemple des femmes, dont la condition a peu évolué après la Révolution, dans la sphère publique comme dans la sphère privée. La place de l'homosexualité dans la société ne fut pas mieux valorisée. Si la France est sans conteste le pays des Droits de l'Homme, elle n'est pas pour autant le précurseur de toutes les libertés et droits fondamentaux.

Si le Code Révolutionnaire de 1791 supprime le « délit de sodomie », c'est avant tout en réaction au trop grand pouvoir de l'Eglise, qui le condamne fermement. C'est bien l'anti-cléricalisme qui est à la base de cette « avancée » sociale pour les homosexuels. Quelques années plus tard, en 1810, le Code Napoléon, descendant du Code Révolutionnaire, ignore lui aussi la question de l'homosexualité, suivant ainsi l'exemple de son ancêtre. Pour certains, cette absence (ou cet oubli) est due à l'homosexualité de Cambacérès, rédacteur du Code. Pour d'autres, si le Code Napoléon ne pénalise pas l'homosexualité, c'est tout simplement parce que Napoléon Bonaparte voulait à tout prix éviter des procès en cascade qui auraient fait une publicité « inadmissible » pour l'homosexualité¹⁵.

¹⁵ C'est notamment l'hypothèse de Didier ERIBON. Voir sur ce point son ouvrage *Réflexions sur la question gay*, op. cit.

Le Code Napoléon va alors instaurer un désert juridique pour l'homosexualité. La monarchie revient, le conservatisme demeure : préjugés sociaux et moraux vont bon train. De fait, jusqu'en 1942, la loi française stagne, et personne ne semble prêt à donner une existence légale et juridique aux homosexuels. Ni condamnée, ni acceptée, l'homosexualité est dans un vide juridique : elle n'existe pas aux yeux de la loi, et par là, de la société.

Il faut donc attendre 1942 et la collaboration pour voir apparaître, pour la première fois, une loi statuant sur l'homosexualité. Ainsi, le régime fasciste et autoritaire de Vichy déclare l'homosexualité « contre-nature ». La décision s'inscrit dans le cadre de la Révolution Nationale voulue par Pétain : la famille, pilier de la « Maison France », au même titre que le travail et la patrie, ne doit pas souffrir de division et doit revenir à son modèle le plus traditionnel. Comme pour les Juifs, des fichiers sont mis en place pour contrôler les homosexuels. La collaboration zélée de l'Etat Français aboutit finalement à la mort d'un très grand nombre d'homosexuels dans les camps nazis, venant s'ajouter aux millions de victimes de la folie hitlérienne.

En 1944, la libération n'a pas le même goût pour tout le monde, puisque les autorités républicaines conservent en l'état la loi de 1942. Elle perdurera jusqu'en 1960, date à laquelle la législation se durcit pour les homosexuels. Les députés français votent en effet un projet de loi autorisant le gouvernement à prendre par ordonnance toutes les mesures propres à lutter contre l'homosexualité, assimilée à un fléau social : la répression est maximum, dans une France gaulliste, qui se modernise sur le plan politique et économique, mais qui reste terriblement archaïque pour tout ce qui touche aux mœurs. L'homosexualité est toujours perçue comme une tare incurable. C'est pourquoi « **la sphère publique exige que l'on porte le masque de l'hétérosexualité et que l'on cache l'identité « anormale » ; la vie publique est fondamentalement liée à l'hétérosexualité et elle exclut ceux qui s'en écarte** »¹⁶. Jusque dans les années 70, l'espace public sera celui de l'hétérosexualité, l'homosexualité devant rester confinée dans la sphère privée, et, *de facto*, au domaine de l'indicible.

Si l'on appréhende la société française des années 1960 du seul point de vue des mœurs, celle-ci apparaît donc comme un paradoxe : à l'heure de la libération sexuelle (à titre d'exemple, l'homosexualité est dépénalisée dès la fin des années 60 en Grande-Bretagne), la France reste perchée sur ses principes moraux et l'idée d'une « libération homosexuelle » n'est pas à l'ordre du jour. Le mouvement de Mai 68 entend décrier la société. Pour autant, quand un mystérieux « Comité d'action pédérastique révolutionnaire » pose huit affiches dans la Sorbonne occupée, celles-ci sont rapidement déchirées. Pour une bonne partie des acteurs de Mai, l'homosexualité est une perversion bourgeoise, antinomique à la lutte du mouvement.

C'est finalement un événement extérieur à la France qui va lancer le mouvement de libération des homosexuels, un événement fondateur, en rupture avec toute l'histoire de l'homosexualité depuis 1789.

□ **L'homosexualité, entre rose et noir**¹⁷ : 1968-2004.

¹⁶ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999, p. 151

Les 27 et 28 juin 1969, à New-York, dans un bar homosexuel (*The Stonewall*) du quartier de Greenwich, la police, qui tentait l'une de ses fréquentes descentes dans le quartier gay, est accueillie à coups de briques. Depuis, l'événement est commémoré à travers le monde à l'occasion d'une Gay Pride annuelle. A partir de là, les homosexuels vont commencer à s'organiser afin de faire valoir leurs droits. Le 23 septembre 1970 paraît le premier numéro de *Tout !*, dont le directeur est Jean-Paul Sartre. La lutte des femmes et des homosexuels est évoquée, dans une perspective proprement révolutionnaire. Dès lors, l'homosexualité va s'inscrire dans une visée politique, les luttes féministes et homosexuelles se retrouvant face à un même « ennemi » : l'ordre moral machiste et traditionaliste. En 1971 naît le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Son concept est novateur et s'inscrit résolument à l'extrême gauche. L'homosexualité se présente alors en conflit avec l'hétérosexualité. La logique adoptée par le FHAR est simple : pour se faire accepter, il faut être vu ; or, pour être vu, il faut être différent. Les actions se veulent donc provocantes et excentriques, dans une France pompidolienne bien moribonde. Ainsi, le numéro 12 de *Tout !* consacre quatre pages à l'homosexualité, avec un ton délibérément choquant pour l'époque : « *Nous sommes plus de 343 salopes. Nous nous sommes fait enculer par des Arabes. Nous en sommes fiers et nous recommencerons* ». Le pouvoir fait saisir le numéro. Les actions sporadiques du FHAR et des associations homosexuelles sont d'ailleurs tout autant mal vues par la gauche et l'extrême gauche, reproduisant ainsi le rejet de Mai 68. Quand le FHAR défile lors de la traditionnelle manifestation du 1^{er} mai en 1971, en queue de cortège, la CGT désapprouve cette présence, précisant qu'il s'agit là d'une « *tradition étrangère à la classe ouvrière* ». Lentement, mais sûrement, l'homosexualité commence à sortir de l'ombre.

En 1972 apparaît la première grande figure du mouvement gay français. Dans un long entretien accordé au *Nouvel Observateur*, un jeune inconnu âgé de 25 ans, Guy Hocquenghem expose sa vision de l'homosexualité et parle ouvertement (chose nouvelle) de revendications propres aux homosexuels. Pour beaucoup, il s'agit là d'un texte fondateur. Plus tard, en mars 1973, c'est Félix Guattari qui fait sensation avec un numéro spécial de la revue *Recherches* intitulé « *Trois milliards de pervers* ». Le numéro est saisi, et Guattari sera condamné en 1974 pour « outrage aux bonnes mœurs ».

Si l'audace est un trait commun à nombre d'associations nées avec les années 70, il n'en reste pas moins que les tensions, les rivalités et les difficultés d'exister, dans une société encore trop renfermée sur ses préjugés, freinent la dynamique des groupements homosexuels. Ainsi le FHAR, à l'avant-garde de la lutte, sombre rapidement et disparaît dès le mois de février 1974. D'autres vont alors prendre le relais : le Groupe de Libération Homosexuelle, né en 1974, organise par exemple en avril 1977 une Semaine homosexuelle à Paris, au cinéma L'Olympic de Frédéric Mitterrand. La même année, en juin, c'est la première Gay Pride qui est organisée en France, à l'initiative des femmes du Mouvement de Libération de la Femme. En 1979, c'est le mensuel *Gai Pied* qui naît, offrant une tribune nouvelle à la communauté. Après 10 années « rouges », le mouvement homosexuel français va alors entrer dans quelques années « roses » (très

¹⁷ Ce titre est un « clin d'œil » à l'ouvrage de Frédéric MARTEL, *Le Rose et le Noir, les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, Paris, 2000.

courtes au demeurant)¹⁸ .

En effet, l'agitation provocante des années 70 va petit à petit laisser la place à un mouvement gay et lesbien moins radical, et ce grâce au changement politique qui se profile en France. Le 28 avril 1981, lors d'un meeting de l'association Choisir, le candidat socialiste François Mitterrand répond à une question de Josyane Savigneau et Gisèle Halimi, féministes de la première heure : « *L'homosexualité doit-elle cesser d'être un délit ?* ». Sa réponse est courte mais fondamentale pour la suite : « *Oui* ». Après son élection, les mesures annoncées sont prises rapidement. Le 12 juin 1981, la circulaire Defferre limite le fichage homosexuel et les contrôles d'identité sur les lieux de drague. La brigade homosexuelle à la Préfecture de Police est dissoute, et la classification de l'Organisation Mondiale de la Santé faisant de l'homosexualité une maladie mentale n'est plus reconnue par la France. Dans la même perspective, la loi Quilliot, en février 1982, supprime la mention pour les locataires de devoir se comporter en « bon père de famille ». Enfin, et c'est là la mesure la plus symbolique, conformément à la promesse de François Mitterrand, l'alinéa 2 de l'article 331 du Code Pénal est abrogé : sous l'impulsion de Gisèle Halimi et de Robert Badinter, garde des Sceaux, l'homosexualité est dépénalisée. Pour Guy Hocquenghem, les homosexuels ont « *changé de patron* ».

Mais les années « roses » vont être de courte durée, et l'insouciance va laisser la place à la souffrance. Dès le 5 juin 1981, le bulletin épidémiologique du CDC d'Atlanta annonce l'apparition de ce qui pourrait être une nouvelle maladie. Willy Rozenbaum établit, à Paris, un lien entre cette information et les signes cliniques d'un de ses patients : ce sont les prémisses de ce qui apparaît pour beaucoup comme un « cancer gay ». En décembre 1982, dans le Bulletin épidémiologique hebdomadaire, le mot SIDA apparaît pour la première fois, alors que de nouveaux « groupes à risques » sont identifiés (parmi lesquels les toxicomanes par voie intraveineuse, les hémophiles, les immigrés...). Si la médecine s'attaque à ce nouveau fléau assez rapidement (ainsi l'équipe de Luc Montagnier découvre le rétrovirus LAV responsable du sida dès le début de l'année 1983), on ne peut en dire autant du monde politique, qui a eu toutes les peines du monde à trouver des réponses efficaces au problème. Ici, l'affaire du « sang contaminé » est sûrement l'exemple le plus parlant des carences et des dysfonctionnements de l'Etat dans la gestion d'un problème de santé publique. La formule de Georgina Dufoix, ministre des Affaires sociales du gouvernement Fabius et mise en cause dans l'affaire, restera dans les mémoires : on peut être responsable sans être coupable¹⁹ . Ainsi, en 1999, Laurent Fabius, premier Ministre à l'époque des faits, sera relaxé par la Cour de Justice de la République, tout comme Georgina Dufoix. Edmond Hervé, secrétaire d'Etat à la santé, sera quant à lui condamné mais aucune peine ne sera prononcée à son encontre. Pour beaucoup, il s'agira là d'un véritable déni de justice. Les attaques contre le monde politique, longtemps passif face au Sida, ont été nombreuses depuis l'apparition de la maladie. Il faut par exemple attendre 1987 pour que le sida soit déclaré « grande cause

¹⁸ Voir ici le documentaire passionnant de Frédéric JEULAND, intitulé *Bleu, Blanc, Rose*, et diffusé sur France 3 les samedis 22 et 29 juin 2002.

¹⁹ Le non lieu général prononcé dans cette affaire par la Cour de Cassation en juin 2003 a d'ailleurs provoqué un tollé retentissant, tant dans les familles de victimes que dans la société en général.

nationale » et pour que la publicité pour le préservatif soit autorisée. Les initiatives de l'Etat en direction des malades sont timides et finalement peu efficaces. Ainsi, l'Agence Française de lutte contre le sida, créée par Claude Evin, ministre des Affaires sociales et de la Santé du gouvernement Rocard, se caractérisera rapidement par son inefficacité et sa gestion pour le moins chaotique de la maladie.

Face à l'épidémie, les homosexuels ont mis, semble-t-il, un certain temps à comprendre l'ampleur du fléau. Pour certains, le sida était même au départ une invention de plus des hétérosexuels visant à stigmatiser une nouvelle fois la communauté gay. S'il ne s'agissait pas du sida, l'anecdote ferait sourire. Pour exemple, ce n'est qu'en septembre 1984 que l'Association des médecins gais donne l'alerte, après un long déni. Face à l'incompréhension et aux hésitations du début, les militants homosexuels vont s'organiser pour lutter contre cette maladie qui, sans être « réservée » aux homos, les touche particulièrement. En 1984, Daniel Defert, compagnon de Michel Foucault (qui meurt du sida la même année), fonde l'association Aides et donne alors naissance à une immense chaîne de solidarité. Si les débuts sont difficiles (notamment du fait du déni de certains homosexuels), Aides réussit à s'imposer. Avec une vision différente du militantisme, c'est l'association Act-Up qui est créée en 1989 par Didier Lestrade, et se spécialise dans les opérations « coups de poing », qu'elle reprend à son homologue américain. Son slogan « silence = mort » est devenu le symbole de son action. Au cours des années 80, la communauté gaie et lesbienne apprend donc difficilement à vivre avec le sida. Comme le souligne, en octobre 1991, Daniel Defert : « *Comme vous tous, je n'en peux plus d'aller au cimetière toutes les semaines* ». Le thème du sida, et donc de la souffrance engendrée, est d'ailleurs habilement récupérée par Jean-Marie Le Pen, qui, à *L'Heure de Vérité*, en mai 1987, stigmatise les « sidaïques » qu'il souhaite voir enfermer dans des « sidatoriums ». Le Président du Front National n'en est pas à son premier dérapage, et celui-ci aura pour effet positif de remobiliser les troupes, écrasées par le deuil. La souffrance et la douleur appelle pour nombre de militants un sursaut salvateur pour toute la communauté : après dix années de deuil, il s'agit de passer à l'action et de montrer toute la force de la différence homosexuelle.

Les années 1990 seront donc des années de revendications. Le « rainbow flag », drapeau arc en ciel symbole de la communauté gay et lesbienne, s'impose aux défilés de la Gay Pride, qui rassemble de plus en plus de monde chaque année. Si certains homosexuels dénoncent son aspect purement commercial et festif, elle demeure, pour autant, comme le signale Pierre Bourdieu, la seule manifestation publique d'envergure de toute la communauté homosexuelle²⁰. Parallèlement à cette mise en visibilité de l'homosexualité, le monde politique, à l'initiative de la gauche, semble vouloir légiférer sur la reconnaissance du couple homosexuel. Dès la fin des années 1980, des projets sont avancés, abandonnés, repris, redéfinis. C'est une décision de la Cour de Cassation qui va lancer le débat en 1989. La chambre sociale de la Cour, dans un arrêt dit « Air France », interdit la reconnaissance des couples homosexuels, ceux-ci ne pouvant prétendre aux avantages des concubins hétérosexuels. Cette jurisprudence sera confirmée pour le droit au bail par une décision du 17 décembre 1997 : le débat sur le Pacs en sera une des conséquences. Le 9 mai 1996, 234 intellectuels et artistes, parmi lesquels figurent Pierre

²⁰ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, coll. Liber, Seuil, Paris, 1998

Bourdieu, Pierre Vidal-Naquet, Jacques Derrida, ou encore Didier Eribon, lance un appel dans *le Nouvel Observateur* pour une reconnaissance légale du couple homosexuel. La même année, le Parti Socialiste, d'abord timide sur le sujet, adopte le rapport sur le « Contrat d'Union Sociale » présenté par Adeline Hazan : il s'agit là d'un tournant. Dès 1998, quelques mois après la victoire de la « gauche plurielle » aux élections législatives, le gouvernement s'engage rapidement en faveur de ce qui devient le « Pacte Civil de Solidarité ». Mais le 9 octobre 1998, pour des raisons toujours sombres, le projet est annulé par une motion d'irrecevabilité votée par la droite : l'absence de nombreux députés de gauche ce jour-là fait dire au journal *Le Monde* que le P.S. a eu « honte du Pacs ». Après ce véritable camouflet pour la gauche, une bataille s'engage à l'Assemblée entre les « pro » et les « anti ». Le débat dépasse largement les clivages traditionnels, et l'on retient notamment le discours fleuve, teinté d'homophobie et les larmes de la députée UDF Christine Boutin, ainsi que les applaudissements de la gauche à la députée RPR Roselyne Bachelot, qui défend, contre l'avis de son propre camp, le projet du Pacs. Le 31 janvier 1999, ce sont mêmes 100 000 personnes qui défilent à Paris contre le Pacs à l'appel de nombreuses associations religieuses et d'une centaine de députés de droite. Le slogan « Les pédés au bûcher » est entendu : c'est la plus importante manifestation explicitement homophobe jamais organisée en France. Finalement, c'est en quatrième lecture

que l'Assemblée Nationale vote définitivement la proposition de loi relative au Pacs. La loi est promulguée le 15 novembre 1999. Si le Pacs peut être considéré comme un « sous mariage » par certains, il n'en constitue pas moins une avancée sociale importante pour les homosexuels.

Au bout du compte, la fin des années 1990 est d'une extrême diversité pour les homosexuels. Si les avancées sont nombreuses (meilleure acceptation de l'homosexualité dans la société, succès du Pacs...), les défis sont encore pluriels. Pour preuve, l'arrivée des polythérapies dans le traitement du sida, au milieu des années 90, a suscité beaucoup d'espoir, mais la perspective d'une éradication de la maladie (véritable pandémie moderne) se fait toujours lointaine. De même, les associations de lutte contre le Sida alertent depuis plusieurs années les pouvoirs publics et la société dans son ensemble des phénomènes de « relapse » qu'elles constatent, notamment auprès des jeunes. La baisse de la vigilance face au sida apparaît donc comme un nouveau problème majeur de santé publique. De même, les manifestations anti-Pacs ont montré la persistance de nombreux clichés et autres préjugés moraux portés à l'égard des homosexuels.

C'est en mars 2004 qu'une nouvelle étape est franchie avec l'appel lancé par Didier Eribon et Daniel Borillo, pour l'égalité des droits pour tous. Ils appellent notamment les hommes politiques au bon sens, leur demandant de légiférer rapidement sur la question du mariage, de l'adoption et de l'homophobie. Le débat va alors prendre rapidement de l'ampleur, notamment quand Noël Mamère (député Verts et maire de Bègles) annonce qu'il mariera, pour la première fois en France, un couple homosexuel. Son annonce retentissante amène chacun, comme au moment du débat sur le Pacs, à se positionner, et les manifestations d'hostilité se font sentir rapidement. Le président Chirac et son Premier Ministre annonce qu'une modification du Pacs est amplement suffisante (alors

qu'ils étaient farouchement opposés à son concept même en 1999), le PS prend position en faveur du mariage (vraisemblablement à cause de l'opportunisme de certains de ses membres « présidentiables »). Contre toute attente, N. Mamère marie les deux hommes le 5 juin, dans une ambiance des plus tendues (des opposants expriment leur haine au travers de slogans tels que : « *Après le mariage homo, le mariage zoophile* » ou encore « *Pas de mariage pour les tantes* »...). Depuis, le Garde des Sceaux a suspendu N. Mamère pour un mois, et la justice vient juste d'annuler le mariage. Enfin, pour « contenter » les associations homos, le Premier Ministre a présenté, deux jours après ce mariage, un projet de loi visant à modifier la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, en y incluant les « *propos à caractère sexiste et homophobe* ». Réclamé depuis des mois, promis par Jacques Chirac début 2002, le projet de loi tarde à venir, et les associations regrettent qu'il n'inclue pas le délit de transphobie. Il devrait être présenté à l'Assemblée Nationale avant la fin 2004...

1.1.2 Historique de la visibilité homosexuelle dans les médias depuis trente ans :

□ Entre persistance des clichés et volonté d'offrir une image de l'homosexualité fidèle à la réalité de celles et ceux qui la vivent.

S'interroger sur la visibilité homosexuelle dans les médias de masse (ici la télévision, la radio et la presse principalement) revient à adopter deux perspectives. D'une part, il convient de voir quelle visibilité, à proprement parler, les médias ont accordé à l'homosexualité. D'autre part, il s'agit de se demander comment les gays et les lesbiennes ont su et pu s'approprier certains médias.

Dans les années 1960, l'homosexualité est totalement inexistante à la télévision française. Comme nous l'avons souligné plus haut, l'homosexualité est depuis 1960 un « fléau social ». En outre, la télévision, dans une France gaullienne, est toujours un outil de communication, voire de propagande, aux mains du pouvoir. Il convient donc de ne pas parler d'homosexualité, encore moins de la présenter sous un jour valorisant.

Il faut attendre les années 1970 pour voir apparaître ce qui peut s'apparenter aux débuts d'une construction de l'identité homosexuelle. Le 18 mars 1970, sur Europe 1, Michel Lancelot consacre son émission *Campus* à l'homosexualité. Jean-Louis Bory, l'une des premières grandes figures du militantisme gay, y participe, aux côtés de Roger Peyrefitte et de Daniel Guérin. Journaliste au *Masque et la Plume*, homosexuel déclaré, lauréat du Prix Goncourt, et diplômé : Jean-Louis Bory donne, pour les annonceurs, une image lisse et respectable de l'homosexualité.

Les représentations de l'homosexualité sont alors imprégnées d'une sorte de « pitié compassionnelle ». C'est ainsi que le 10 mars 1971, à la salle Pleyel, l'émission de radio de Ménie Grégoire, intitulée *L'homosexualité, ce douloureux problème*, est interrompue par les militants du M.L.F. et des homosexuels issus d'associations comme Arcadie. Face aux allégations de la présentatrice (qui explique notamment que l'homosexualité est contre-nature et qu'il faut aider les homosexuels qui, selon elle, souffrent terriblement de

leur situation), les militants homosexuels réagissent. L'émission se termine dans un grand désordre, les militants prenant d'assaut la scène de la salle Pleyel. Dans l'action, le FHAR naît : il s'agit bien là d'un moment fondateur dans l'histoire du militantisme gay et lesbien. Une nouvelle fois, ce sont les femmes qui sont à l'avant-garde du mouvement gay.

Comme nous l'avons déjà souligné, le début des années 1970 marque l'avènement d'une homosexualité « politique », fortement ancrée à l'extrême gauche. Le 21 janvier 1975, Jean-Louis Bory, encore lui, est invité sur le plateau des *Dossiers de l'Ecran*, qui diffusent un film de Jean Delannoy, *Les Amitiés Particulières*. L'émission fait un scandale et marque « **l'entrée dans les moeurs de l'homosexualité devenue sujet de société 21** ». L'intervention de Jean-Louis Bory participe grandement à cette mise en visibilité de l'homosexualité, déclarant : « *Je dis que je suis homosexuel parce que cela est* ».

Dès 1974, Valéry Giscard d'Estaing, nouvellement élu à la Présidence de la République, avait affirmé son souhait de décrier la société. La politique sociale du président libéral passe mal chez certains, qui voit déjà poindre laxisme et décadence morale. A la télévision, l'homosexualité est toujours traitée comme une tare ou une maladie mentale. Chaque émission qui aborde alors le sujet met un point d'honneur à vouloir présenter l'homosexualité de façon médicalisée, souvent en présence de neuropsychiatres chargés de délivrer des solutions pour « guérir » de cette cruelle maladie. Dans une émission de Philippe Bouvard, diffusée en 1977, Jean-Louis Bory se trouve confronté à un médecin qui lui demande d'emblée s'il doit l'appeler « Monsieur » ou « Madame ». L'anecdote fait sourire le public et Philippe Bouvard. Quatre ans après *la Cage aux folles*, on s'écarte difficilement des clichés et de la caricature. Parallèlement à cette situation à la télévision, le cinéma quant à lui commence à offrir une vision plus riche de l'homosexualité. Ainsi faut-il noter que le milieu des années 1970 marque, et ce pour la première fois, l'apparition de personnages gays qui se révoltent et se mettent en colère. Jusque là, les caractéristiques des personnages homosexuels au cinéma se résumaient à la folie, à l'égoïsme et au malheur. Les militants gays vont eux aussi « se mettre en colère » en 1979, en créant le magazine *Gai Pied*, après que la plupart des titres de la presse gaie aient été interdits en février 1978 par le Ministre de l'Intérieur. En 1981, c'est à la radio que les gays s'investissent, avec la création de Fréquence Gaie.

Dans les années 1980, avec la dépénalisation de l'homosexualité, ses représentations médiatiques évoluent. Si l'on regarde attentivement les émissions consacrées à l'homosexualité à cette époque, on ne peut être que surpris par l'extrême caricature qui s'en détache. Trois mots semblent résumer à eux seuls l'homosexualité : sexe, argent, hédonisme. La morale judéo-chrétienne prend un sacré coup sur la tête... Ainsi, si la visibilité est de plus en plus grande, force est de constater que les clichés et les catégorisations hâtives ont la vie dure. Ce n'est qu'avec l'arrivée du sida que les représentations vont se faire plus sérieuses et moins caricaturales. Petit à petit, le téléspectateur peut se rendre compte que les gays et les lesbiennes ont aussi une vie le jour, qu'ils travaillent, et qu'ils ont, finalement, une vie aussi « banale » que celle des hétérosexuels. Le 4 mars 1986, *Les Dossiers de l'Ecran* sont consacrés au sida. Willy Rozenbaum, Luc Montagnier et des volontaires d'Aides y participent : ce sont toutes les

²¹ Lionel Povert, *Dico Gay*, ed. Jacques Grancher, St Armand Montrond, avril 1994, p. 425

figures de la lutte anti-sida qui sont représentées. En 1987, Jean-Paul Aron offre au *Nouvel Observateur* une interview retentissante sobrement intitulée « *Mon sida* ». Elle restera dans l'histoire des gays comme une formidable réponse aux dérapages de Jean-Marie Le Pen à *L'Heure de Vérité* quelques mois plus tôt. Surtout, elle permet de connaître la vie d'un malade du sida, à une époque où aucun traitement véritablement efficace n'est possible. Au déni d'humanité de Le Pen, c'est comme si tous les militants gays répondaient, par la voix de Jean-Paul Aron, par une leçon d'humilité.

Malgré tout, l'homosexualité reste un business lucratif : en 1989, l'émission d'Antenne 2 intitulée *Stars à la barre* provoque un tollé. Durant l'émission, les téléspectateurs sont invités à voter pour dire s'ils sont pour ou contre la reconnaissance du couple homosexuel. Les téléspectateurs répondent oui à plus de 50%. Le Président du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel, Jacques Boutet, demande des comptes au PDG d'Antenne 2 : l'homosexualité, on peut la montrer, mais on ne doit pas en faire la publicité. L'exemple est ici particulièrement intéressant pour voir que la télévision reste prise dans une tension entre une volonté de montrer une partie de la réalité quotidienne des homosexuels et des nécessités économiques toujours grandissantes. Comme les chaînes doivent « faire de l'audience », les représentations de l'homosexualité sont tronquées, lissées et « convenables ». L'homosexualité semble alors souffrir à la télévision de ses représentations caricaturales et toujours stigmatisantes.

Nous avons pu déjà noter que les années 90 ont été pour les homosexuels des années de luttes et de revendications, après le marasme dans lequel le sida les avait plongés dans les années 80. La visibilité se fait donc plus grande, notamment par l'intégration, dans de nombreuses séries ou fictions (en majorité américaine, puisque la France n'a pas une culture du « quota » comme c'est le cas aux Etats-Unis) de personnages homosexuels, réguliers ou épisodiques. En outre, la télévision, qui a trouvé dans le « charité business » un nouveau filon, lance en 1992 l'émission *Sida Urgence* sur France 2. Deux ans plus tard, le *Sidaction* est diffusé sur les cinq chaînes de télévision : la lutte contre le sida fait désormais consensus et le fameux ruban rouge devient à la mode. Mais en 1996, le deuxième *Sidaction* est un échec cuisant. Une phrase prononcée par le président d'Act-Up (« *C'est quoi ce pays de merde* ») sera particulièrement critiquée. Les dons en faveur de la lutte s'effondrent (moins de 40 millions de francs contre plus de 300 millions en 1994). Cette date constitue à coup sûr un tournant dans l'histoire de la lutte contre le sida en France et marque vraisemblablement le début du déclin de la mobilisation contre l'épidémie.

Parallèlement, la télévision s'occupe de plus en plus de l'homosexualité. En juin 1995, Canal Plus consacre six heures de programmes à l'homosexualité lors d'une *Nuit Gay*, première du genre en France. En juillet de la même année est lancé le magazine *Têtu*. Avec un ton glamour, des chroniques « people » et littéraires, et un important cahier sida, *Têtu* s'impose rapidement comme le principal journal gay français, prenant ainsi la place de *Gai Pied*, qui a cessé de paraître en octobre 1992. L'homosexualité s'affiche alors de plus en plus. Le 22 novembre 1998, le sénateur Bertrand Delanoë, candidat socialiste à la mairie de Paris, déclare tranquillement sur M6 : « *Oui je suis homosexuel* ». Cette phrase restera comme le premier coming-out d'un homme politique à la télévision : en mars 2001, il sera élu maire de Paris.

A la fin des années 90, c'est TF1 qui, une fois n'est pas coutume, va faire sensation, d'abord en diffusant à partir de 1999 la série américaine *Will and Grace*, à une heure de grande écoute, le samedi après-midi, journée familiale par excellence à la télévision. Cette série met en scène un gay trentenaire et sa meilleure amie. De même, à l'automne 2001, TF1 diffuse, toujours dans la même tranche horaire que précédemment, un épisode de la série américaine *Dawson* où, pour la première fois dans une série pour adolescents, deux jeunes hommes s'embrassent. Autant parler de révolution à TF1... Même si, dans ces séries, les clichés perdurent, elles offrent l'avantage de donner à l'homosexualité une visibilité inconnue jusqu'à alors. Et, surtout, elle place le personnage homo dans la position du héros récurrent, perspective intenable à la télévision française quelques années auparavant. L'homosexualité peut alors cesser d'être évoquée comme une source de problèmes. Les représentations se font plus fidèles à la réalité, dans les fictions comme dans les émissions de plateau. Il semble que deux raisons principales peuvent être retenues pour expliquer ce changement à la fin des années 90. D'une part, le sida touche indifféremment les homosexuels et les hétérosexuels. Aujourd'hui, les femmes, et les hétérosexuels (hommes et femmes) sont les plus touchés par la maladie. Chacun devient « égal devant la douleur », puisque tout le monde peut être victime du sida. D'autre part, une nouvelle étape a semble-t-il été franchie avec le Pacs, qui institue une reconnaissance du couple homosexuel par la loi (et ce malgré tous ses défauts et ses carences).

□ En guise de conclusion : interroger le poids du contexte normatif.

Pour appréhender le poids de la norme dans les représentations de l'homosexualité dans les médias français, il est nécessaire de comparer les données mises en avant dans les deux premières sous parties qui précèdent (1.1.1 et 1.1.2).

Ainsi, dans les années 1960, l'homosexualité, déclarée « fléau social » par le pouvoir gaulliste, ne semble pouvoir être montrée que de deux manières. D'une part, la télévision montre l'homosexualité comme une maladie, une sorte de tare mentale anormale qu'il faut soigner. D'autre part, la télévision peut choisir de ne pas parler de l'homosexualité, car le sujet reste un tabou. La norme sociale contraint donc à exclure l'homosexualité de la sphère publique et, par là, à exclure une partie du réel social de la société dans son ensemble.

Dans les années 70, et jusqu'au début des années 80, le militantisme gay, qui connaît des débuts en fanfare, se veut provocant. Comme nous l'avons déjà noté, une organisation politique comme celle du FHAR use de la provocation et de l'outrance pour se faire entendre. Face au poids écrasant de la norme, la seule solution pour le FHAR consiste à surgir dans la sphère publique de manière bruyante. Les reportages vont alors suivre le mouvement, donnant une image de l'homosexualité proche des actions du FHAR mais très éloignée d'une grande partie de la réalité : une homosexualité excentrique, « trop » libérée, « trop » visible, « trop » différente de la norme.

Avec l'irruption du sida dans la société, les sujets vont se faire plus graves, se donnant une caution rigoureuse et sérieuse. La perspective d'une mort inéluctable, que sous-tend le sida, contraint à un minimum de rigueur dans les représentations qui sont

faites des malades. Malgré tout, les clichés demeurent, et l'avènement du Marais comme un véritable « quartier gay » en plein Paris va donner lieu à toute une kyrielle de clichés réducteurs sur les homosexuels, les reportages ayant tendance à assimiler de manière hâtive les gays du Marais, minoritaires, à l'ensemble des homosexuels vivant sur le territoire français.

Enfin, au début des années 2000, avec le Pacs notamment et les revendications nouvelles des militants gays, la télévision s'intéresse à de nouveaux sujets jusqu'ici inexplorés : l'homoparentalité, le coming-out, le mariage, la lutte contre l'homophobie... L'homosexualité n'est plus présentée comme une tare, et devient petit à petit un domaine de réflexion « normalisé ». Toutefois, et c'est tout l'objet de ce mémoire, nous verrons dans les deux parties à venir que l'équation « visibilité = acceptation » est encore loin d'être vérifiée.

On a donc pu observer un changement radical de statut pour l'homosexualité depuis trente ans. La législation est passée de la répression à la tolérance, puis de la tolérance à la reconnaissance progressive. Malheureusement, toutes ces avancées semblent être arrivées avec un train de retard sur les revendications des homosexuels. Comme nous l'avons souligné, l'histoire de ces législations et revendications a eu une influence marquée sur l'évolution de la visibilité gay et lesbienne dans les médias, et plus particulièrement à la télévision. Plus précisément, l'histoire des gays et des lesbiennes en France semble bien, depuis trente ans tout du moins, liée à celle des médias : le FHAR est créé après l'émission scandale de Mémie Grégoire, Jean-Paul Aron révèle la vraie nature de la séropositivité dans le *Nouvel Observateur*, Canal Plus mène une petite révolution avec sa *Nuit gay* etc. S'ils sont agis, les homos n'en restent pas moins aussi acteurs de la vie médiatique, sachant, quand il le faut, utiliser un média pur faire avancer leur cause, comme toute minorité, semble-t-il, cherchant à se faire entendre.

Après ce détour nécessaire par l'histoire du mouvement homosexuel en France, il convient désormais de s'attacher aux représentations proprement dites de l'homosexualité à la télévision française. Pour commencer, une première question vient à l'esprit : quel est le « poids », en terme de programmes, de l'homosexualité à la télévision ?

1.2 La visibilité homosexuelle aujourd'hui à la télévision française : de quelques mises en perspective.

1.2.1 L'intérêt d'une approche quantitative.

Une distinction possible et pertinente entre chaînes publiques et chaînes privées ?

Comme nous avons pu le constater précédemment, la télévision joue un rôle important dans la médiatisation de l'homosexualité. Mais, si elle peut être un vecteur de progression de l'acceptation de l'homosexualité, elle peut aussi ancrer certains clichés et autres catégorisations hâtives. Selon l'Observatoire Média-g, 241 programmes ont abordé le thème de l'homosexualité en 2003, sur les chaînes hertziennes, contre 179 en 2002 et 241 en 2001. Le document présenté page suivante peut s'avérer intéressant pour constater, d'une part, le type de programmes abordant le thème de l'homosexualité pour chaque chaîne et, d'autre part, pour mesurer les écarts conséquents entre les 6 chaînes hertziennes.

Nombre
de
programmes
abordant
le
thème
de
l'homosexualité,
sur
les
chaînes
hertziennes,
entre
2001
et
2003.

~~FE1~~

~~2003~~

~~50ms~~

~~3~~éléfilms

~~0~~ourts

/

moyens

métrages

~~R~~eportages

/

documentaires

~~30~~ries

~~0~~pectacles

~~1~~alk-shows

/

magazines

~~0~~ivers

~~10~~utes

catégories

~~E3~~

~~2003~~

~~10ms~~

~~5~~éléfilms

~~0~~ourts

/

moyens

métrages

~~R~~eportages

/
documentaires
Séries
Spectacles
Talk-shows
/
magazines
Divers
Toutes
catégories
Mars 2003
2003
Films
Téléfilms
Courts
/
moyens
métrages
Reportages
/
documentaires
Séries
Spectacles
Talk-shows
/
magazines
Divers
Toutes
catégories
Source:
www.media-g.net

L'évolution temporelle pour une même chaîne n'est pas significative en soi. C'est bien l'aspect général (ce que l'on pourrait nommer une « moyenne ») qui est important, tout autant que les écarts entre les chaînes. Ainsi, si l'approche quantitative n'est pas suffisante, elle est en tout cas pertinente, en ce qu'elle peut mettre en lumière un certain type de programmation par chaîne, ou plus précisément une certaine « ligne éditoriale » de chaque chaîne concernant l'homosexualité.

Dans cette optique, la place prépondérante, sur les trois années concernées, de Canal Plus n'est pas anodine puisque c'est « la chaîne du cinéma ». Or, comme nous l'avons stipulé dans l'introduction, le cinéma a depuis longtemps accordé une visibilité à l'homosexualité. En outre, la chaîne Canal Plus s'est souvent distinguée par la qualité et la diversité de sa programmation cinématographique : sa place dans cette approche n'est donc pas le fruit du hasard.

D'autre part, il est significatif de noter les écarts importants entre France 2 et Arte d'un côté, et TF1 et M6 de l'autre. Sur les trois années prises en compte, les deux premières chaînes citées affichent de « bons scores », alors que les deux chaînes privées sont en fin de classement. Par définition, le service public est soumis, par l'intermédiaire du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel, au respect d'un certain nombre de règles déontologiques et se doit de présenter une grille de programmes diversifiés et de qualité. A l'inverse (pourrait-on dire), les chaînes privées ont peu voire pas d'obligations concernant des émissions spécifiques d'ordre religieux, politique ou éducatif, et peu de contraintes quant aux types de programmes qu'elles diffusent²². La visée étant surtout commerciale ici, il s'agit donc d'offrir des programmes fédérateurs. Or pour fédérer, mieux vaut ne pas trop proposer aux téléspectateurs de sujets porteurs de débats ou encore tabous dans une certaine frange de la population... On peut donc *a priori* opérer une distinction entre chaînes publiques et chaînes privées, le cas de Canal Plus faisant exception.

Ainsi, si l'approche quantitative n'éclaire en rien sur le contenu des émissions, elle porte tout de même l'avantage d'amener des éclairages et des pistes de réflexion qui pourront s'avérer pertinentes dans la suite de ce travail.

□ Une concentration récurrente des programmes en juin, septembre et décembre.

L'Observatoire Média-g constate dans ses rapports annuels²³ une forte concentration des programmes abordant le thème de l'homosexualité en juin et en décembre, mais aussi à la rentrée de septembre.

Le mois de juin et ses traditionnels défilés de la Gay Pride (rebaptisée Marche des Fiertés) constitue ainsi une période privilégiée pour aborder l'homosexualité : les journaux télévisés et les talk-shows notamment savent s'emparer du sujet à ce moment-là.

Pour autant, Media-g, dans son rapport 2002, constate que, pour la première fois en 2002, c'est le mois de décembre qui a connu le plus grand nombre de programmes consacrés à l'homosexualité. La *Nuit gay* de Canal Plus, déplacée du mois de juin au mois de décembre, ainsi que l'évocation des homosexuels dans les reportages programmés en marge de la journée mondiale contre le Sida (le 1^{er} décembre) n'y sont pas étrangers.

Enfin, le mois de septembre est tout autant une période privilégiée par les chaînes hertziennes. Là, les nouvelles émissions de rentrée peuvent être un produit d'appel pour toucher de nouveaux téléspectateurs. Les annonceurs savent que le sujet est porteur et « fait de l'audience » : ils ont donc tout intérêt à aborder ce thème de l'homosexualité dans leurs émissions de rentrée. L'homosexualité semble s'inscrire dans la liste des sujets toujours porteurs à la télévision, parce que faisant débat. Aux chaînes ensuite de maîtriser le contenu, notamment en ce qui concerne les chaînes privées, et ce pour ne

²² François JOST et Gérard LEBLANC, *La télévision française au jour le jour*, INA / Anthrops, Economica, Paris, 1995.

²³ Ces rapports, intitulés *Homosexualité et télévision*, sont consultables sur le site de l'Observatoire Média-g : www.media-g.net

pas avoir à « choquer » le téléspectateur. .

□ Une mode gay à la télévision française ?

Comme nous venons de le souligner, la répartition très structurée, sur une année, des programmes abordant l'homosexualité amène une réflexion sur une possible mode gay à la télévision. La concentration des programmes à certaines périodes de l'année, la récurrence des thèmes abordés (les reportages sur le Marais, ou sur le rapport des homosexuels au sexe et à l'argent sont légions), et la présence quasi-systématique de « figures emblématiques » semble cautionner l'existence de cette mode gay. Si l'homosexualité a longtemps été taboue (sur ce point, Cf. 1.1.), elle est aujourd'hui un sujet prisé, susceptible d'alimenter l'Audimat. Pour preuve, le lundi 17 mars 2003, l'émission *Tribus*, diffusée sur France 2, a réalisé un score d'audience catastrophique, mais le reportage (affligeant au demeurant, et analysé en deuxième partie) consacré aux « gays du Marais » a été le plus suivi de toute l'émission.

Il paraît également nécessaire de revenir sur la question des « figures emblématiques ». De la même manière que l'on invite souvent les mêmes personnes pour parler de racisme ou de féminisme, il semble que les chaînes de télévision fassent appel régulièrement aux mêmes invités pour aborder le thème de l'homosexualité : Jean-Louis Bory ou Guy Hocquenghem dans les années 70 ou, aujourd'hui, Jean-Luc Roméro (premier élu de droite « publiquement » homosexuel), Bernard Bousset (fondateur du Syndicat National des Entreprises Gaies) ou encore Steevy et Thomas, candidats du Loft, première et deuxième version. De nombreuses associations homos reprochent à la télévision de toujours inviter les mêmes personnalités pour parler d'homosexualité. Ces nouveaux porte-drapeaux de la cause homosexuelle tendent ainsi à devenir la voix de l'homosexualité à la télévision, celle-ci ayant comme un besoin de référents pour aborder l'homosexualité. Les « figures emblématiques » sont donc des références discursives, en ce qu'elle donne à entendre et à voir une vision de l'homosexualité qui leur est propre mais (et c'est là tout le danger) qui est donnée à entendre et à voir comme la seule légitime. Le discours est alors forcément réducteur, puisque quelques rares individus vont monopoliser la parole sur le sujet. A titre d'exemple, dans l'émission *Demain tous...un homo dans la famille*, diffusée sur M6 le mardi 12 novembre 2002, les invités, représentants « légitimes » des gays et des lesbiennes, étaient Jean-Luc Romero et Thomas du Loft. Ils ont donné leur point de vue, mais la récurrence de leurs propos, réitérés dans de multiples émissions, tend à ne donner qu'une vision restreinte de l'homosexualité. On voit Jean-Luc Romero, et l'on pense homosexualité : par antonomase, il devient l'Homosexuel. La figure emblématique gay semble donc être avant tout une figure médiatique amenant l'audience. Comme le note David Lebois, membre de l'Observatoire Media-g, et parlant des deux personnes citées ci-dessus : « **on en fait des porte-parole de la cause gay et lesbienne mais ils n'ont finalement pas grand-chose à dire** ». Les « figures emblématiques » sont donc là pour « faire autorité »²⁴, dans la mesure où leur intervention est conditionnée par leur

²⁴ Henri BOURGEOIS, *La télévision nous fait-elle la morale ? Médias et éthique du public*, coll. Fréquences, Centurion, Paris, 1993, p. 167.

capacité à légitimer ce qui est dit ou montré.

Ainsi, apprécier la visibilité homosexuelle en terme de chaînes, et en adoptant une approche quantitative ne résout pas la contradiction entre évolution des mentalités et opportunisme calculé des chaînes. Il est clair que la visibilité doit s'apprécier en termes de programmes. Si l'approche quantitative peut s'avérer intéressante, amenant une distinction entre chaînes publiques et privées, c'est bien, au final, l'analyse des contenus qui pourra dire si telle ou telle chaîne donne à voir une homosexualité proche de la réalité de celles et ceux qui la vivent²⁵ ou, à l'inverse, empreinte de clichés et de représentations caricaturales.

Si l'on s'intéresse donc aux programmes, on peut noter, comme le souligne Media-g, une augmentation du nombre de personnages homos dans les fictions, séries et magazines (Cf. 1.1.2). L'homosexualité étant plus visible dans la sphère publique, les médias évoquent volontiers tous les tracasseries quotidiens des homos et donc leur vie privée. Il est alors intéressant de voir si les homosexuels sont eux aussi touchés (voire acteurs) de l'évolution des rapports entre sphère publique et sphère privée.

1.2.2 L'homosexualité, un élément dans l'évolution des rapports entre sphère publique et sphère privée.

□ Le reality-show, ce « douloureux problème » ?

Analyser les représentations de l'homosexualité à la télévision française, c'est aussi se demander quelle place est accordée à l'homosexualité dans la sphère publique. Si elle a longtemps été confinée –de force pourrait-on dire- dans l'espace privé, l'homosexualité tend, depuis quelques années, à investir l'espace public. De fait, aujourd'hui, exclure l'homosexualité et les homosexuels de la place publique, c'est mettre hors-jeu une partie du réel social qui compose notre espace public. Pour Didier Eribon, qui reprend Michel Foucault, si l'on part du postulat qu'une société se définit par ce qui est dicible et pensable, on peut alors affirmer que la mise en visibilité des gays et des lesbiennes a eu pour effet de transformer la société dans son ensemble puisqu'elle a modifié en profondeur ce qui peut s'y dire, s'y voir, et, par là, s'y penser²⁶. La visibilité homosexuelle a donc participé à la transformation de notre espace public, lors même que ce même espace est demeuré très longtemps « hétérosexuel », les homosexuels restant confinés dans l'espace de leur vie privée.

Dominique Mehl, dans son ouvrage *La Télévision de l'Intimité*, montre comment nous sommes passés de l'ère télévisuelle de l'instruction, de la science, de la connaissance et de l'expertise, à l'ère du relativisme culturel, de l'initiation et des apprentissages. Se basant sur l'étude des reality-shows, qui ont fleuri en France dans les années 80 et 90 (tels que *Bas les Masques* ou *Psy-show*), elle constate que ces émissions ont toutes

²⁵ Xavier HEBAUD, dossier *Les gays pieds dans le Paf*, Têtu, n° 64, fév. 2002, p. 82-87.

²⁶ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 49.

participé à l'évolution des sphères publique et privée. Le fait de se retrouver face à l'image d'un homme ou d'une femme qui nous ressemble, qui semble avoir la même vie que nous, paraît être, à nous spectateurs, un gage d'authenticité. Ainsi, dans les années 80, la télévision s'est muée en un réceptacle des aveux, des douleurs et des souffrances de personnes privées. Rodolphe Ghiglione ne dit pas autre chose, estimant que :

« la télévision met en scène ici l' « Homo televisus ordinarius », elle ne doit plus faire rêver, elle doit permettre à celui qui regarde de se projeter dans l'écran, elle doit permettre au téléspectateur de se montrer à lui-même comme la preuve éclatante d'une existence surréelle²⁷ ».

Dans cette optique, la parole privée, ordinaire, « quotidienne » s'est trouvée publicisée, dans la mesure où elle est passée dans l'espace public.

Dans son étude, D. Mehl note que **« l'implication de soi [dans ces émissions dites de confessions] et l'engagement de la collectivité varient selon le thème abordé, les motivations des sujets impliqués et les ambitions des professionnels qui orchestrent ces shows²⁸ »**. A partir de là, quatre types de confessions peuvent être mis en avant :

- Le message personnel, où l'invité veut communiquer quelque chose de non-dit, de tabou ou d'indicible à ses proches ;
- Le verbe thérapeutique, où l'invité est un patient et où les interlocuteurs apparaissent comme les soignants ;
- La confession cathodique, où la parole publique est un aveu d'une situation ou d'un sentiment difficile à assumer ;
- Le message collectif, où l'invité profère des mises en garde à la collectivité et donne des conseils valables ailleurs.

Chaque témoignage s'affiche donc comme la mise en exergue d'une opinion ou d'un sentiment personnels qui doivent être compris comme des messages universels, et ce même si les situations décrites sont propres à chacun. A partir d'un exemple particulier (une femme battue vient raconter son calvaire, un malade du Sida témoigne de sa souffrance, une jeune fille violée raconte sa difficulté à surmonter le traumatisme enduré...), le passage à la télévision va accentuer le trait, telle une loupe, et faire d'un témoignage singulier une parole plurielle. Comme le note François Jost, dans les reality-shows, on brandit le vécu **« comme un antidote à la fiction, soupçonnée d'éloigner le téléspectateur de ses préoccupations quotidiennes et de l'entretenir dans une attitude passive²⁹ »**. Le retour à une parole « profane », interchangeable car ordinaire, est alors donné à lire par les annonceurs comme un gage indéniable

²⁷ Rodolphe GHIGLIONE, *Le talk-show: une approche psychosociologique du téléspectateur*, in *La télévision et ses téléspectateurs*, sous la direction de Jean-Pierre ESQUENAZI, coll. *Champs Visuels*, L'Harmattan, Paris, 1995.

²⁸ Dominique MEHL, *La télévision de l'Intimité*, coll. *Essai Politique*, Seuil, Paris, 1996.

²⁹ François JOST, *La télévision du quotidien, entre réalité et fiction*, Médias Recherches-Méthodes, De Boeck Université, Bruxelles, 2001, p. 6.

d'authenticité et, par là, de réalité. Dans cette optique, le téléspectateur pose comme vrai ce qu'il voit, à partir du moment où il accepte d'accorder une quelconque authenticité au témoignage auquel il est soumis. Le public va donc adhérer non pas à cause de la pertinence des idées énoncées, mais en conséquence du réalisme et de l'authenticité de l'histoire racontée³⁰.

Pour réaliser son étude, D. Mehl prend l'exemple de nombreuses émissions de confessions, qui mettent en scène quelquefois des invités homosexuels. Ces exemples montrent souvent une homosexualité qui fait souffrir, que l'on n'assume pas, ou que l'on vit mal. Un point de vue qui peut sembler logique, puisque ces émissions adoptent le registre d'une télévision « compassionnelle ». Pour autant, les analyses de l'auteur sur ces exemples précis peuvent, peut-être, amener un début de réponse concernant les représentations de l'homosexualité, au moins dans ces reality-shows. Comme elle le note dans son ouvrage, « **les invités se racontent pour que leur particularité soit reconnue et non bafouée** »³¹. Le but affiché est donc bien souvent de confronter son expérience personnelle, individuelle, au collectif, autrement dit à la société tout entière. La confession apparaît alors en même temps comme une affirmation individuelle et une quête de reconnaissance par la collectivité³², agissant comme une sorte de catharsis par la parole.

Ainsi, même si la représentation de l'homosexualité qui découle de ces émissions peut être caricaturale (ce que nous tenterons de voir dans les parties suivantes), il n'en reste pas moins –et c'est un point important à souligner– que l'homosexualité semble présenter comme un mode de vie comme un autre parmi la longue liste des vies « qui font souffrir ». En résumé, la télévision (et en particulier les reality-shows) met en scène, grâce (ou à cause ?) de cette publicisation de l'espace privé, des personnes ordinaires qui souffrent dans leur vie quotidienne, parmi lesquelles des homosexuels. Pour reprendre la formule de Rodolphe Ghiglione³³ : « *Aux grands maux, l'écran remède* ».

En outre, un deuxième mouvement s'opère, que D. Mehl nomme la privatisation de l'espace public. En venant confesser leurs tracas quotidiens devant des millions de personnes, les invités placent donc leurs problèmes personnels sur la place publique. Aujourd'hui, il semble bien que le plus important à la télévision soit de montrer les petits détails du quotidien, à savoir tout ce qui va pouvoir nous différencier ou, au contraire, nous rapprocher de notre voisin. Les reality-shows, en abordant le thème de l'homosexualité, ont donc amené les souffrances pouvant être liées à l'homosexualité dans la sphère publique. Ces émissions ont donc pu mettre en lumière des états de fait jusqu'ici tabous, par exemple en évoquant la vie d'un malade du Sida ou encore le rejet d'un homosexuel par sa famille. Pour D. Mehl, la télévision est alors un miroir qui enregistre le réel. Mais s'agit-il ici, pour autant, d'une certaine vertu de ces programmes ?

³⁰ Dominique MEHL, *La télévision de l'intimité*, op. cit., p. 208.

³¹ **Dominique MEHL, *Ibid.*, p. 110.**

³² Dominique MEHL, *Ibid.*, p. 114.

³³ R. GHIGLIONE, *Le talk-show: une approche psychosociologique du téléspectateur*, op. cit., p. 85.

Encore une fois, le fait de parler d'homosexualité n'implique pas *de facto* un traitement judicieux et fidèle à la réalité de l'homosexualité. L'analyse quantitative ne nous éclaire pas sur le contenu de ces émissions. Il est louable de noter cette visibilité accrue ; pour autant, si cette visibilité s'accompagne de clichés et de traits caricaturaux, elle ne constituera en rien une avancée pour les homosexuels.

Un autre point mérite d'être brièvement abordé ici. Dans ces reality-shows décrits par D. Mehl, chacun est censé pouvoir s'identifier à un personnage mis en scène, se mettre à sa place, et mieux comprendre. Il serait donc ici question de morale, celle-ci passant par la possibilité qui est offerte au public de s'identifier à ce qu'il voit. : **« il y a donc là une dimension symbolique évidente qui va plus loin que le récit fait ou l'opinion émise ³⁴ »**, dans la mesure où le public peut être amené à réagir en adoptant une posture « éthique », les témoignages pouvant être jugés trop indiscrets ou céder à un voyeurisme racoleur. Toutefois, on ne filme pas les invités sur le vif, dans leur intimité propre. Ce sont eux qui construisent leur intervention, avec le « soutien » des responsables de l'émission. La vraisemblance des faits rapportés est alors difficile à apprécier, d'autant qu'aucun élément ne nous est donné pour savoir ce qui relève de la mise en scène et ce qui relève de la spontanéité de l'invité. Ainsi, **« entre réalité et fiction s'ouvre donc le champ considérable de ces récits qui sont proférés par des Je-Origines Réels et dont la relation à la réalité tient tout entière dans le sentiment du vécu qu'ils procurent ³⁵ »**.

L'ouvrage de D. Mehl est donc intéressant, d'abord d'un point de vue quantitatif, puisqu'il montre bien que la visibilité homosexuelle s'est accrue à la télévision dans les années 80 et 90, mais aussi d'un point de vue qualitatif, puisque les exemples présentés peuvent donner des clés pour comprendre quelle image de l'homosexualité ont pu véhiculer ces émissions de confessions.

L'homosexualité participe donc au processus large de publicisation d'une parole privée et de privatisation de la parole publique. Dans cette optique, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, on note effectivement une mise en visibilité accrue de l'homosexualité. L'exemple de la télé-réalité peut ici nous aider à résoudre, pour partie, l'équation : « visibilité = tolérance », véritable clé de voûte du présent travail.

□ La télé-réalité ou comment évoquer l'homosexualité sans en parler :

Depuis quelques années, une nouvelle forme de télévision a vu le jour et semble s'être durablement installée dans les paysages audiovisuels français et étrangers. Son nom a beau être très discutable (la « télé réalité »), c'est certainement le mot le plus entendu à la télévision au cours de ces dernières années, même si le concept semble en perte de vitesse (mais on connaît la capacité de la télévision à toujours rebondir...). Ce nouveau moyen de faire de la télévision grand public, véritable **« héroïsation du quelconque ³⁶ »**,

³⁴ Henri BOURGEOIS, *La télévision nous fait-elle la morale ? Médias et éthique du public*, op. cit., p. 169.

³⁵ François JOST, *La télévision du quotidien, entre réalité et fiction*, op. cit., p. 58.

³⁶ Henri BOURGEOIS, *La télévision nous fait-elle la morale ? Médias et éthique du public*, Fréquences, Ed. Centurion, Paris, 1993.

nous est présenté comme un retour au réel : il s'agit ici de le montrer, de le disséquer, de l'analyser, pour mieux comprendre la vie de ceux dont on nous expose le quotidien. Mais l'entreprise n'est-elle pas vouée, en soi, à l'échec ? Comme le constate judicieusement François Jost³⁷ :

« L'image, dans la tradition platonicienne, est ontologiquement une tromperie, parce qu'elle n'atteint jamais au degré d'existence de son modèle. Elle est une fiction en ce sens qu'elle ne peut être la réalité, et que la représentation suppose une relation entre un signe et son objet ».

Alors, ce qui nous est présenté comme une représentation du réel ne peut être qu'une vulgaire imitation (pourrait-on dire : une parodie ?) de la réalité.

Le premier programme de télé-réalité français est sans conteste l'adaptation du jeu néerlandais *Big Brother*, intitulé *Loft Story* (un nom plus consensuel s'il en est) pour la France, et diffusé pour la première fois au printemps 2001 sur M6. Le principe est on ne peut plus simple : pendant près de trois mois, douze jeunes gens sont enfermés dans un loft, filmés 24 heures sur 24, et éliminés au fil des semaines par un vote du public. Dès le départ, le programme a fait scandale, mais tout le monde en a parlé, même les médias les plus sérieux. Le dispositif même de l'émission a choqué, l'enfermement des douze candidats tenant plus de l'expérience de laboratoire que du programme familial présenté par M6. Plus encore peut-être, c'est aussi le choix des candidats qui a frappé les esprits, chacun semblant avoir été « casté » selon des critères bien définis. En effet, tous les candidats répondaient à des clichés bien précis et facilement identifiables du public³⁸. Ainsi, on pouvait voir la « bimbo », le « beur sympa », la « fille de la campagne », la « beurette caractérielle », l'« intello parisien »... Plus précisément, l'un des « personnages » de cette semi-fiction a retenu l'attention : le dénommé Steevy. Lors du premier prime-time, M6 propose aux téléspectateurs de découvrir chaque candidat grâce à un reportage de 3 minutes 30 environ. Dans la présentation qui est faite de Steevy par la chaîne, tout semble avoir été fait pour que le public décode le jeune candidat comme étant homosexuel : il soigne son look, vit la nuit, travaille dans une boîte de nuit, a un meilleur ami coiffeur, emprunte le maquillage et les vêtements de sa mère, partage un appartement avec elle, est fan de Mylène Farmer, connaît toutes ses chorégraphies par cœur... Enfin, un travesti grimé en Mylène Farmer lui annonce qu'il est retenu pour l'émission. Tant de clichés et d'idées reçues en 3 minutes 30 : autant dire que M6 a semble-t-il voulu faire passer un message...

La « révolution » intervient un an plus tard, dans la seconde saison du jeu. Cette fois-ci, l'un des candidats, Thomas, fait son coming-out. Toute la presse reprend l'information le lendemain. Mais, comme le note Thomas Doustaly, rédacteur en chef du magazine *Têtu*, ce coming-out se fait à demi-mot, et jamais M6 ne parlera ouvertement de l'homosexualité de l'un de ses candidats³⁹. On est ici face à ce que l'on pourrait appeler « l'homosexualité pudique », qui n'ose dire son nom de peur de choquer la fameuse

³⁷ François JOST, *La télévision du quotidien, Entre réalité et fiction*, op. cit., p.14

³⁸ Patrick THEVENIN, *Loft Stoïque, Têtu*, n° 57, juin 2001, p. 36.

³⁹ Thomas DOUSTALY, « Ca » se discute, *Têtu*, n° 67, mai 2002, p. 3.

ménagère de moins de 50 ans. En sponsorisant des icônes politiquement correctes, auteurs de coming-out « cryptés », la télé-réalité donne à voir aux téléspectateurs une vision des plus consensuelles de l'espace public. Se voulant novatrice, originale, voire révolutionnaire, la télé-réalité affiche en fait un contenu prompt à ne pas choquer.

Autre exemple, dont nous reparlerons dans la troisième partie : l'émission *Star Academy*. La deuxième mouture de l'émission, basée sur la découverte de nouveaux talents vocaux, a vu l'une de ses candidates, Anne-Laure, faire elle-aussi un coming-out des plus discrets. Le personnage homo est devenu, et c'est là l'un des points les plus symptomatiques de la télé-réalité, une figure incontournable. Comme le note Louis Baurly, « **les homos boostent la télé-réalité**⁴⁰ ».

Catherine Forest, rédactrice en chef de *Prochoix*, estimait en 2002 que la télé-réalité, nous a offert trois modèles de gays post-Pacs : il y eut d'abord Steevy, profil attendu de la « fashion victim », caricatural à l'extrême ; puis ce fut le tour de Thomas, vainqueur de la deuxième édition de *Loft Story* : lui est un gay qui s'assume et qui fait son coming-out tout en restant très discret et très vague sur sa vie ; enfin, il y eut Anne-Laure, qui présente le « profil rêvé », puisqu'elle impose le respect en se « rebellant » en direct sur l'antenne de TF1, mais toujours de façon très discrète.

Il est à noter en effet que, dans les trois cas, les mots « gay », « lesbienne » ou « homosexuel » ne sont jamais prononcés. Le message reste ici codé, n'étant décryptable que par une partie seulement du public. Ces programmes sont donc en quelque sorte sous-titrés. En effet, dans ces deux émissions, le résumé quotidien est parsemé de sous-titres censés informer le téléspectateur sur ce qu'il peut voir à l'écran. En réalité, il s'agit plus, dans ces sous-titres, de ce que la production de l'émission imagine que l'on peut dire sur ce que l'on vient de voir. A titre d'exemple, Anne-Laure, après son coming-out, explique qu'elle se sent elle-même, enfin libérée. Le sous-titre, quant à lui, note : « *Anne-Laure vient de passer son évaluation sur la chanson Sans Contrefaçon de Mylène Farmer* ». Comprend qui peut... La télé-réalité, même si elle met en scène des personnes homosexuelles, donne tout de même à voir une représentation normée et fortement aseptisée de l'homosexualité. Ainsi, même si l'homosexualité acquiert une certaine visibilité dans ces émissions, il n'en reste pas moins que l'image qui en est donnée est tronquée par une mise en scène et un dispositif savamment orchestrés par les chaînes.

1.3 Conclusion partielle

Il semblait intéressant, dans cette première partie, de rapporter brièvement l'histoire des revendications et des législations concernant l'homosexualité. En effet, sans cette approche historique, il paraissait bien difficile d'appréhender l'histoire de la visibilité homosexuelle dans les médias. En d'autres termes, la situation présente ne pouvait se comprendre sans un nécessaire détour par le passé.

⁴⁰ Louis BAURY, *Les homos boostent la télé-réalité, têtù*, n° 72, novembre 2002, p. 28.

Si nous avons privilégié dans cette partie une approche quantitative, celle-ci ne nous a pas empêché d'aborder, dès le départ, mais de façon brève et succincte, le contenu des émissions, et par là, la question des représentations de l'homosexualité à la télévision française. Cette première partie aura donc permis de commencer à interroger notre équation de départ : « visibilité = tolérance ». Ainsi, comme nous avons pu le voir, une visibilité accrue n'est pertinente qu'à partir du moment où elle s'accompagne de représentations de l'homosexualité fidèles à la réalité de celles et ceux qui la vivent, et non caricaturales et empreintes de clichés récurrents.

En somme, si l'homosexualité a acquis une visibilité de plus en plus marquée à la télévision, il reste maintenant à analyser, dans le détail, les émissions retenues dans le corpus, afin de savoir comment les chaînes de télévision française parlent-elles, aujourd'hui, de l'homosexualité et des homosexuels.

Deuxième partie : Pourquoi et comment la télévision parle-t-elle de l'homosexualité ? Trois manières de mettre en scène l'homosexualité

L'analyse des émissions du corpus met en avant trois manières, pour la télévision, de parler, et donc de mettre en scène l'homosexualité, dans le cas où l'émission aborde explicitement le sujet.

Le journaliste Didier Marie, membre du Réseau Voltaire, note que la plupart des associations gaies et lesbiennes ont été contactées ces dernières années par les équipes de Pascale Breugnot sur TF1 et de Mireille Dumas sur France 3. L'argumentaire était souvent le même : en venant participer à ces émissions de confessions ou de reportages, les personnes contactées pourraient « faire comprendre aux gens ». Ainsi, peu importe ce que sont les gays et les lesbiennes dans leur quotidien, ce qui compte, c'est bien l'image que l'on veut donner d'eux. C'est pourquoi ces émissions sont considérées comme des émissions de divertissement et non d'information.

Une anecdote paraît ici pertinente pour prouver cette mise en scène de l'homosexualité et le contrôle des équipes de production sur le produit final. A la fin des années 80, Pascale Breugnot et Bernard Bouthier avaient engagé des comédiens pour jouer un jeune couple gay dans un reality-show de TF1, financé par l'Agence Française

de Lutte contre le Sida. Le fait de recourir à des comédiens permettait de mieux coller à la réalité et, par là, de faire « plus vrai ». Cet exemple, qui d'ailleurs n'est pas seulement valable pour l'homosexualité, pose donc la question des « bidouillages » opérés et de la mise en scène forcée de certaines émissions. On rejoint alors Isabelle Gavillet, pour qui :

« les identités télévisuelles en matière de sexualités dépendraient davantage de celui qui montre –en l'occurrence les professionnels de la télévision- que de celui qui est montré –à savoir l'homosexuel⁴¹ ».

La télévision chercherait donc à faire passer des messages sur l'homosexualité. En d'autres termes, la mise en scène, et donc *in fine* la représentation finale de l'homosexualité dépendrait plus des chaînes que des homosexuels eux mêmes, pourtant premiers intéressés. En d'autres termes, comme l'exprime François Jost, il **« s'agit de réfléchir sur les conditions qui rendent possibles la restitution d'un savoir – mieux d'une expérience – de la réalité⁴² »**. Ainsi, nous pourrions mieux comprendre les logiques inhérentes aux représentations écraniques de l'homosexualité.

Avant de rentrer pleinement dans l'analyse, nous pouvons d'ores et déjà noter un fait intéressant, perçu dans le nom même des émissions que nous utiliserons ici.

Premier cas : *Tribus*. Ici le titre fait référence à des communautés, dont l'ensemble forme la société. Le terme a également une connotation « historique », en ce qu'il renvoie à une organisation primaire (au sens ethnologique du terme) de ladite société, caractérisée par son hétérogénéité. Ainsi, l'homosexualité, et plus précisément « les gays du Marais » (c'est le thème qui est développé dans l'émission) sont d'emblée perçus comme une communauté fermée, repliée sur elle-même. Or, si elle est cloisonnée, c'est qu'elle a peu ou prou à voir avec les autres communautés.

Deuxième cas : *Sexualité, si on en parlait*. L'intitulé place l'émission dans une dimension de débat d'ouverture : si on en parle maintenant, c'est que l'on en parlait pas auparavant. Le nom « sexualité », en tête du titre, et annoncé sans pronom, renvoie presque à une exclamation : si enfin on en parlait. Le titre de l'émission semble donc inviter à la découverte. Mais nous verrons que le degré d'ouverture reste assez restreint...

Troisième cas : *Ca se discute*. De par son titre, l'émission de France 2 se présente comme un programme de débat, le pronom démonstratif « ça » renvoyant à l'idée de sujets tabous ou contestés, dont on tait le nom. On s'attend donc à voir des thèmes singuliers, mais qui seront discutés.

Cette entrée en matière permet d'avoir une première idée, une première « impression » sur le contenu des émissions. L'analyse va permettre d'infirmer ou de confirmer ces premières constatations.

⁴¹ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit.

⁴² François JOST, *Introduction à l'analyse de la télévision*, op. cit., p. 155

2.1 L'homosexualité présentée en conflit avec l'hétérosexualité.

Dans cette première manière de représenter l'homosexualité, il semble que la télévision soit tentée de jouer sur les mêmes registres qu'il y a encore quelques années : l'homosexualité est présentée comme une sexualité « différente » (or, qui dit différence, dit bien référence à une norme, ici hétérosexuelle), à laquelle il convient de trouver impérativement une explication ou une raison. On a là les premières spécificités d'une représentation hétérocentrée de l'homosexualité.

2.1.1 En introduction à l'analyse : de quelques exemples révélateurs :

□ L'homosexualité, un mystérieux accident de parcours.

Pour commencer, avant de rentrer dans l'analyse de l'émission *Tribus*, j'aimerais citer l'exemple d'une autre émission, diffusée le mardi 12 novembre 2002 sur M6, et intitulée : *Demain tous... un homo dans la famille*. Cet exemple semble intéressant pour mettre en avant les grandes lignes de l'analyse qui va suivre. D'emblée, le ton se veut dramatique, les visages sont fermés : on va parler d'homosexualité... Le sommaire est ici symptomatique de ce premier genre de mise en scène. On y voit notamment le préambule d'un reportage à venir sur l'homoparentalité. Là, le journaliste interroge une petite fille, et lui demande ce que sa situation a de *différente* par rapport aux autres enfants, et surtout, ce que deux papas ne peuvent pas lui apporter (sous-entendu : ce qu'un couple « normal » lui apporterait à coup sûr). Ainsi, dès l'annonce du reportage, on aborde d'un point de vue négatif un éventuel débat sur l'adoption par des couples de même sexe.

Deuxième exemple, toujours dans la même émission. Cette fois-ci, il s'agit d'un reportage sur le parcours d'un jeune gay de 19 ans, Jonathan. Sa mère connaît son orientation sexuelle, et l'accepte... tant bien que mal. Elle énumère au cours du reportage les « raisons » qui peuvent expliquer l'homosexualité de son fils. La voix-off rappelle d'ailleurs que « *si son fils est homosexuel, elle pense connaître la raison* ». Tout s'explique avec la télévision... On comprend en effet par la suite que le père du jeune garçon est lui aussi homosexuel : le fils aurait donc « suivi » le même parcours que son père. Et puis l'on apprend, lors même que cette information n'éclaire en rien quant à la compréhension du reportage, que le père est régulièrement client de prostitués. Les personnages choisis sont donc une nouvelle fois « marginaux » en ce qu'ils n'ont pas les caractéristiques intrinsèques d'une majorité de la communauté. Le téléspectateur, de son côté, retiendra qu'il a vu à la télévision un jeune homo, dont le père est gay et client de prostitués, qui a « choisi » d'être « comme ça ». Son grand-père, dans le reportage, pense que son petit-fils « *a choisi une autre voie* ». L'homosexualité est donc un choix. Plus encore, elle se trouve « rationaliser » puisqu'on peut trouver les « raisons » de

l'homosexualité. Les gays et les lesbiennes, dans cette optique, n'ont donc pas à se plaindre, puisqu'ils ont « choisi » leur vie. L'animatrice fait donc une faute en ne corrigeant pas ce propos incorrect par rapport à la réalité, d'autant qu'ensuite, sur le plateau, tous les invités reprennent les mêmes arguments que ceux présentés dans le reportage. Ainsi, on reparle des fameuses « raisons ». La présentatrice reçoit notamment la présidente de l'association Contact Lyon (il s'agit d'une association de parents de jeunes gays et lesbiennes), et lui demande ses impressions sur le reportage qui vient de lui être proposé. Sa réponse mérite d'être notée :

« Je me suis retrouvé... on s'est tous retrouvé... on a tous souffert... les viols, les incestes, les divorces... y a tout le temps une raison qui explique l'homosexualité de son enfant ».

L'homosexualité fait donc souffrir et doit s'expliquer. Pour preuve, l'animatrice, sur le plateau, adopte la position de la psychologue, demandant par exemple aux invités : « *Comment vit-on l'homosexualité de son fils ?* », « *Est-ce que c'est dur à certains moments ?* ». On reste très proche de l'expiation. Heureusement, un psychiatre arrive pour rassurer tout le monde...

Voyons enfin un troisième et dernier exemple, toujours extrait de la même émission. Sur le plateau, l'animatrice et ses invités abordent le thème de l'adoption par des couples homosexuels (le sujet fait parti des nouveaux thèmes liés à l'homosexualité et dont les médias parlent volontiers, avec plus ou moins de réussite). La présentatrice pose une question significative : « *Mais est-ce que l'adoption par des couples homosexuels n'est pas un acte égoïste ?... le fait d'avoir un enfant pour soi ?* ». La question ne semble pas se poser pour les mères célibataires par exemple et ne touche, pour l'animatrice, que les homos. La volonté de présenter l'homosexualité comme différente de la norme est donc toujours présente. L'idée de conflit est bien là : d'un côté, des couples « normaux » comme le dit la présentatrice en s'excusant du terme ; de l'autre, des couples différents d'une norme consacrée. Cette remarque se vérifie dans le concept même de l'émission, qui a pour habitude de stigmatiser un groupe précis de personnes, souvent « mal vues » par la société. Ainsi, on a pu voir *Demain tous... gros, ...célibataires, ... un homo dans la famille*. Le titre du programme invite, presque à lui tout seul, le téléspectateur à faire appel à son imaginaire.

Dans cette émission, l'homosexualité apparaît donc comme un accident de parcours : sans de mystérieuses « raisons » et sans ce « choix », l'homosexuel serait « resté » hétérosexuel.

□ L'homosexualité, un mode de vie « différent »...

Ce deuxième exemple d'émission abordant le thème de l'homosexualité apparaît ici révélateur des différents clichés qui perdurent sur l'homosexualité à la télévision française. La première émission présentait ce que l'on pourrait appeler des « clichés psychologiques », tentant de répondre implicitement à la question : « pourquoi avoir choisi l'homosexualité ? ». Ici, l'hétérocentrisme est basé sur des « clichés du quotidien », la question étant, toujours implicitement : « comment vivent les homosexuels ? ». Bien évidemment, ce « pourquoi » et ce « comment » sont deux interrogations contestables

(surtout dans notre problématique), puisque partant du postulat que l'homosexualité est différente et inférieure à l'hétérosexualité.

Le dimanche 15 décembre 2002, l'émission 7 à 8 sur TF1 propose aux téléspectateurs un reportage sur le phénomène des « afters » à Paris. On découvre alors une jeune femme de 32 ans, dans son marathon du week-end, de boîtes branchées en bars dansants. Il apparaît très vite au cours du reportage que la jeune femme fréquente le fameux Marais parisien, quartier gay par excellence. Ici, comme dans les années 80, on a une représentation tronquée de l'homo-type : bien habillé, à la mode, « branché », parisien, et aux revenus aisés. Le reportage n'hésite pas à parler de la « *faune de la nuit parisienne* ». L'homosexuel semble alors être une sorte de marginal, au quotidien totalement différent de celui que vit l'hétérosexuel. La fête, l'argent, l'hédonisme : voilà une vision bien réductrice, s'il en est, de l'homosexualité.

C'est donc ici dans le quotidien des homos qu'on cherche leur différence. Peu importe ce qu'ils sont, l'important reste de savoir ce qu'ils paraissent. C'est l'image que l'on retire d'eux qui doit marquer, et non ce qu'ils ont à dire. C'est ici, je pense, un point commun avec la plupart des témoignages diffusés dans les talk-shows et reality-shows actuels.

Toujours sur TF1, en septembre 2003, Carole Rousseau lance le « magazine » *Scrupules*, dans lequel sont mis en scène des individus qui viennent témoigner sur des situations dites scabreuses. Dans la première émission, le dernier thème, des plus racoleurs, est « Tromper sa femme avec des hommes ». On s'attend d'ores et déjà au pire, et c'est bien au pire que l'on a droit... Déballage de vies privées, débats hystériques, public sifflant et huant les témoins : l'émission ressemble à s'y méprendre au célèbre *Jerry Springer Show* américain. Quand l'animatrice accueille Patrice, qui trompe donc sa femme avec des hommes, elle se lance dans un interrogatoire pétri de clichés, n'assénant qu'une seule vérité irréversible : « *Est-ce que vous avez des scrupules à tromper votre femme avec des hommes ?* » (Pourquoi en aurait-il plus qu'en la trompant avec des femmes, on ne le saura jamais...), « *Bisexualité...ou homosexualité refoulée et non assumée au grand jour ?* », « *Est-ce que votre femme accepterait plus d'être trompée avec un homme ou avec une femme ?* » etc. Quand une deuxième invitée arrive sur le plateau pour raconter son histoire avec un homme qui la trompait avec des hommes, elle a cette phrase catégorique : « *J'aurai dû m'en douter, c'était l'homme dont toutes les femmes rêvaient, un homme qui faisait les courses avec moi, qui me conseillait sur mes tenues, sur mes coiffures* ». On dépasse ici la simple caricature pour arriver à une stricte opposition des genres (homme « viril » vs homme « féminin »). Perçue comme une différence genrée insupportable et insurmontable, l'homosexualité est ici montrée du doigt, sifflée et huée. Triste télévision...

L'émission *Tribus* va maintenant nous permettre de voir comment s'opère la mise en scène des deux types de clichés évoqués plus haut : les premiers, « psychologiques », et les seconds, « du quotidien ».

2.1.2 « Le lourd 'Tribus' de Thierry Ardisson...⁴³ »

Le lundi 17 mars 2003, Thierry Ardisson propose en prime time le deuxième numéro de son émission *Tribus*. Au tout début de l'émission, l'animateur rappelle le but de celle-ci : « raconter le monde à travers les tribus qui le composent ». Ce soir-là, Thierry Ardisson et Frédéric Siaud, rédacteur en chef, présentent quatre reportages : le premier sur la tribu des « télé-maniaques », le second sur les « druides », le troisième sur les « éco-warriors », et enfin le dernier sur les « gays du Marais ». Placé en fin de programme, le reportage est aussi le seul interdit aux moins de 12 ans : pour le CSA, on ne parle pas d'homosexualité aux enfants avant 12 ans.

L'émission va alors présenter une vision particulièrement caricaturale de l'homosexualité. L'analyse se découpera, après une introduction sur l'annonce du reportage, en deux parties : l'une concernera le reportage, et l'autre le débat en plateau qui suit le reportage.

La partie de l'émission consacrée aux « gays du Marais » est annoncée par Thierry Ardisson, 1h 30 après le début du programme. L'animateur explique que « *les gays du Marais vivent en autarcie dans un monde créé par eux et pour eux : ils vivent dans leur ghetto* ». D'ores et déjà, T. Ardisson présente un point de vue contestable. Pour reprendre Didier Eribon, « *l'histoire de la constitution des enclaves gays dans les grandes villes est étroitement liée à celle de la discrimination et de l'homophobie*⁴⁴ ». Un thème intéressant et original aurait pu être abordé : l'animateur préfère l'évincer, partant du postulat que les homosexuels sont seuls responsables de leur ghettoïsation. Heureusement, la suite de l'annonce du reportage est étayée par le rédacteur en chef de l'émission, qui rappelle que l'homosexualité a été dépénalisée en 1981 seulement. Puis il ajoute qu'aujourd'hui, les gays du Marais ont leur avocat gay, leur épicier gay, leur médecin gay etc, terminant l'annonce en précisant que « *ce n'est pas vraiment un ghetto, mais un endroit où ils sont tranquilles et peuvent vivre leur sexualité en toute tranquillité* ».

□ Le reportage :

Le reportage se base donc sur un unité de lieu (le Marais), une unité de temps (le déroulement est quasi-chronologique : on démarre le matin à la boulangerie, puis on passe au dîner chez un couple, puis on arrive en discothèque, et l'on retrouve le premier protagoniste chez lui, à nouveau de jour, ce qui fait penser au lendemain), et une unité d'action (on suit différents homosexuels dans leur vie de tous les jours)

Le reportage commence par un long plan sur deux hommes qui se font la bise devant un café parisien. La voix off précise en même temps que « *la tribu des gays du Marais a créé une enclave protégée.* ». On retrouve plus ici le parti pris de T. Ardisson que celui du rédacteur en chef... L'un des deux hommes dit qu'il a « *du mal à quitter le Marais* » et que, s'il en sort, « *c'est la banlieue* » pour lui. Arrive alors la première séquence, toujours avec le même homme.

Nous chercherons donc à voir comment s'opère le découpage, quels sont les thèmes

⁴³ Louis MAURY, *Le lourd Tribus de Thierry Ardisson*, Têtu, n° 78, mai 2003, p. 38

⁴⁴ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 32.

abordés ou oubliés, qui sont les différents protagonistes, et quelle place occupe la voix off.

le découpage: sept séquences, sept thèmes caricaturaux habilement enchaînés.

Le reportage dure environ 16 minutes. Sept séquences rythment celui-ci :

- l'alimentation (3 minutes)
- le mariage (2 minutes)
- le sexe (1 minute 30)
- l'argent (1 minute 40)
- la culture (1 minute 10)
- les rituels (4 minutes 20)
- les interdits (2 minutes)

Comme le souligne l'observatoire Media-g, on pourrait résumer le reportage à une visite guidée des principaux établissements du Syndicat national des entreprises gaies (Sneg)... Chaque séquence est censée mettre en exergue les principaux points communs à tous les « gays du Marais » sur ce sujet précis.

Dans la première séquence (« l'alimentation »), on suit le même homme, dont on ne connaît pas l'identité, dans une sorte de visite guidée des petits commerces qu'il fréquente. Le passage dans la boulangerie démarre par un plan rapproché sur un autocollant du Sneg, prouvant que le commerce en est bien membre. Puis, le patron présente au premier personnage récurrent du reportage, sa commande : un pain en forme de sexe masculin. Au bout d'une minute 30 de reportage, on parle déjà du sexe... D'ailleurs, l'enchaînement semble tout trouvé, pour présenter l'un des boulangers de la boutique, « *boulangier et acteur de porno... gay, bien sûr* ». La précision n'apporte pas grande réflexion, mais elle a le mérite d'être racoleuse.

Ensuite, on rentre directement dans l'appartement du premier homme ; la voix off précise qu'avant 1981, l'homosexualité était passible d'une peine de prison. L'homme, filmé en gros plan, précise alors qu'auparavant « *l'homosexualité était un fléau, on devait se cacher, c'était un délit* ». Pendant qu'il se raconte, on peut voir successivement trois couples gays. On oppose l'oppression d'hier à la liberté d'aujourd'hui, ce qui permet une transition habilement trouvée pour passer à la deuxième séquence.

La deuxième séquence (« le mariage ») débute par un long plan séquence sur un homme qui rentre chez lui. On peut le voir ensuite en train de préparer le dîner avec son compagnon. Ils sont ensemble depuis 13 ans et sont pacsés depuis l'an 2000. Le compagnon estime que :

« *La fidélité, c'est une conception personnelle qui nous est commune ; on la conçoit comme une fidélité de cœur, de loyauté, d'amitié. Sur un plan sexuel, on ne la conçoit pas du tout la fidélité* ».

Une nouvelle fois, comme dans la première séquence, on bascule sur le thème du sexe : en 2 minutes, le mot « mariage », pourtant thème de la séquence, ne sera jamais prononcé. On voit donc le deuxième homme devant son ordinateur, en train d' « *aller sur un site de rencontres sexuelles* ». On revient alors sur son compagnon qui explique que « *quand on construit une vie en tant qu'homo, on est obligé de construire tout depuis le début, car on n'a pas un cadre préfabriqué, comme quand on est hétérosexuel* ». Retour enfin sur son concubin, toujours devant son ordinateur. L'un des deux hommes est celui qui parle dans la séquence, l'autre est seulement montré, sous l'angle « sexuel ». La transition est toute trouvée pour enchaîner sur la troisième séquence consacrée au sexe (le thème, est comme on l'a vu, déjà « entamé »).

La séquence se déroule la nuit, et l'on suit le dernier homme susmentionné qui rentre dans une boîte gay. Il annonce la couleur, stipulant que les homosexuels du Marais « *sont des gros consommateurs de sexe* ». La séquence va alors alterner, durant 1 minute 30, des plans rapprochés sur l'homme en question, et des plans du type « caméra cachée » (qui accentue l'aspect marginal de la situation décrite, comme si ces lieux étaient secrets) étayant les propos du personnage principal de la séquence. Ainsi, quand il raconte comment se font les rencontres, et ce de manière chronologique, ce qui permet aux plans type « caméra cachée » de raconter une histoire : d'abord, on voit deux hommes torsés nus à l'étage en train de danser, puis on les voit descendre dans la backroom, puis ils disparaissent dans l'un des coins sombres. Les plans sont flous, filmés en infrarouge, sur le vif, accentuant la mise en secret du lieu.

L'homme sort alors de la discothèque et rentre dans un autre bar : après avoir parlé de « *consommation sexuelle* », voici le thème de l'argent.

La quatrième séquence démarre par les propos de l'homme, toujours le même, qui précise que :

« les gays dépensent pas plus, mais ils dépensent souvent car ils sortent plus. Le budget est le même que tout le monde, mais on dépense l'argent différemment : on consomme dans les loisirs, on n'a pas la charge parentale, on voyage, on sort... ».

Et puisque les gays voyagent, une visite s'impose alors dans une agence de voyages réservée aux gays. Le patron de l'agence explique que les gays viennent ici pour avoir un rapport qu'ils n'ont pas dans les autres agences. Le patron sort alors de son agence et s'arrête devant la librairie *Les Mots à la bouche* : on passe alors à la culture.

La cinquième séquence est aussi la plus courte (1 minute 10), et n'apporte pas plus de réflexion que les précédentes. Après le passage à la librairie, on se retrouve dans l'appartement du premier témoin du reportage, qui montre un dessin de l'Ecole du Louvre, puis une autre composition dans sa chambre à coucher. Cette dernière représente un homme nu, de dos, à la stature rappelant les athlètes de l'Antiquité. On peut penser ici au culte du corps, d'autant que la sixième séquence commence par ce point.

L'avant dernière séquence est consacrée aux « rituels » des gays du Marais. Dans un premier temps, la voix off précise qu' « *ici, tout est fait pour célébrer le culte du corps* ». On voit donc un jeune homme rentré dans un institut de beauté. On assiste juste après à une épilation du torse et à une séance d'UV. Le jeune homme ajoute :

« *les gays sont vraiment attachés au physique donc à partir du moment où tu es imberbe, c'est beaucoup plus beau au niveau du regard, et après tu fais une séance d'UV, le corps est nickel, et y'a aucune imperfection* ».

Ainsi, après le sexe et l'argent –entre autres choses-, l'homosexualité se résume à une superficialité à toute épreuve...

Un second long plan séquence suit par la suite trois drag-queens en pleine préparation. Le ton est volontiers « hystérique » pourrait-on dire et teinté de répliques savamment choisies, comme par exemple la suivante : « *s'il y avait eu un bac drag-queen, je crois que j'aurais passé le bac* ». On les voit ensuite dans un restaurant, en train de faire leur « show ». On passe alors à un autre homme, qui rentre dans une discothèque. La voix off précise : « *le vrai visage de la tribu se révèle la nuit* ». L'hédonisme n'avait pas encore été abordé explicitement, c'est maintenant chose faite, et les trois aspects récurrents des reportages consacrés au Marais sont réunis : argent, sexe, hédonisme.

Mais heureusement, la septième séquence se veut rigoureuse, en mettant en scène les « interdits » de la communauté, après avoir accumulé les clichés. La séquence débute par un passage sur les barebackers, qui, comme le note la voix off, sont « *ces gays qui font l'apologie du sexe sans capote et ont provoqué un tollé avant d'être mis au ban de la communauté* ». Un homme d'une trentaine d'années, séropositif, explique qu'il a des rapports sexuels non protégés, mais qu'il prévient toujours ces partenaires de son statut sérologique.

Il ajoute que les personnes séropositives qui se font passer pour séronégatives, dans l'objectif de contaminer leurs partenaires sont « *des criminels* ». Ici, le passage reste ambigu : s'il aborde un sujet encore tabou et extrêmement important, il n'en parle pour autant qu'une minute. La voix off fait alors la transition sur le dernier point du reportage, en annonçant que « *le sida a fait des ravages dans la communauté. Malgré les millions de préservatifs distribués dans le Marais, la maladie a touché la communauté à jamais* ». Pour la première fois dans le reportage arrive une musique triste et lancinante qui succède à la techno. Le tout premier homme du reportage réapparaît, pour expliquer en quoi et comment le sida a gâché la vie des gays du Marais depuis 20 ans. Il termine en précisant que son grand regret aura été de ne pas pouvoir avoir d'enfant, ajoutant que « *c'est une grande punition pour les homos, et ils n'en ont pas conscience* ». La mise en scène, dramatisée à l'extrême (pour exemple, quand l'homme évoque son compagnon mort du sida, la séquence alterne plan au ralenti sur l'homme, et photos jaunies de son compagnon), renforce les propos du témoin, qui dit, en d'autres termes, que les homos sont responsables s'ils n'ont pas droit à l'adoption, puisque c'est une « punition » pour eux. Voilà un point qui mériterait débat, mais c'est déjà la fin du reportage. Or, comme le note Didier Eribon, on est ici face à un point de vue enclin à favoriser le discours homophobe dans sa version libérale, discours qui se sert du fait que « ***certains ne veulent pas entendre parler de mariage pour en refuser le droit à ceux qui souhaitent pouvoir y accéder***⁴⁵ ». Sur le plateau, le même point de vue sera mis en avant, sans être véritablement contestée.

⁴⁵ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 63.

Les sept séquences sont donc d'une longueur inégale, mais trois thèmes sont mis en exergue, comme nous l'avons déjà souligné. Le sexe, l'argent, l'hédonisme : ce sont là trois constantes du reportage. Le sexe revient dans six séquences notamment. Les transitions entre les différentes séquences font référence à l'un des trois thèmes susmentionnés à quatre reprises : c'est dire la vision réductrice de l'homosexualité qui est présentée ici, vision construite sur de nombreux jugements « à l'emporte pièce », comme par exemple : « *les gays ne sont pas faits pour avoir des enfants* ».

- les thèmes abordés : une succession de clichés et des thèmes majeurs oubliés.

Ce passage sera bref, puisque reprenant des points déjà soulignés plus haut. Il est clair que le reportage est axé sur des thèmes précis, et récurrents (Cf. la première partie) dans ce premier type de représentation de l'homosexualité que nous tentons de décoder. Si le reportage parle volontiers de sexe, de superficialité, d'argent, de la vie nocturne, des pratiques à risque, d'hédonisme, c'est au détriment d'autres thèmes, porteurs de débats dans notre société, comme l'adoption, l'homoparentalité, le Pacs, le mariage gay, l'homophobie : en tout et pour tout, ces cinq thèmes apparaissent pendant 2 minutes dans le reportage, les quatorze minutes restantes étant consacrées aux trois sujets déjà mis en avant. L'émission pourrait s'enrichir de débats des plus intéressants, mais c'est, semble-t-il, la logique de l'Audimat qui a été préférée.

De plus, le reportage s'articule autour de personnes qui sont toutes des hommes. A aucun moment la parole n'est donnée à une lesbienne. L'homosexualité se résume donc à une sexualité masculine, ghettoïsée et basée sur le sexe et l'argent. Triste tableau !

Le vocabulaire utilisé renvoie souvent à l'image d'un camp retranché où vivent des personnes véritablement différentes de la norme hétérosexuelle : on parle ainsi d'une « *enclave protégée* », d'un « *village codifié* », l'un déclare qu'il a « *du mal à quitter le Marais* », un autre précise qu'il se sent quelquefois « *drogué de sexe* » etc. Un jeune homosexuel vivant en province aura bien du mal à retrouver une trace de son quotidien dans ce reportage.

Enfin, il faut remarquer que, dans les différentes séquences présentées, peu abordent effectivement le thème proposé. Ainsi, « l'alimentation », « le mariage », et « les rituels » font davantage référence à une thématique sexuelle ou hédoniste qu'aux véritables sujets qu'ils sont censés recouvrir. Dans la même optique, la séquence sur « la culture » se résume à un livre et deux dessins : un contenu un peu faible pour parler véritablement de culture.

Au bout du compte, le reportage aborde six thèmes : le sexe (séquence 1, 2 et 3), l'argent (séquence 4), le culte du corps (fin de la séquence 5, début de la séquence 6), l'hédonisme (séquence 6), le barebacking (séquence 7) et le Sida (fin de la séquence 7). La représentation s'ancre donc dans des clichés maintes fois vus et entendus.

- les témoins du reportage : des « anonymes de circonstance ».

Comme dans les trois autres reportages de l'émission, celui consacré aux « gays du

Marais » présente des personnes dont on ne connaît jamais l'identité dans le reportage. Toutes sont donc « anonymées », peut-être pour que l'identification du téléspectateur soit plus facile que face à des témoins dont on connaît le nom. Pourtant, c'est en regardant le débat qui suit le reportage, en plateau, que l'on peut mettre un nom sur le visage de la plupart des personnes présentes. Ainsi, le premier homme, qui ouvre le reportage, le clôt et fait plusieurs interventions au cours de celui-ci est Bernard Bousset, fondateur et ancien président du Syndicat national des entreprises gaies (Sneg). Le deuxième homme que l'on voit dans les séquences 2, 3 et 4 est l'actuel président du Sneg, Jean-François Chassagne. Son compagnon, Alain Dro, qui apparaît aussi dans le reportage, s'occupe de la partie administrative au Sneg. Le « casting » a d'ailleurs fait l'objet d'une vive polémique sur laquelle nous reviendrons plus tard. Les deux premières personnes mentionnées, qui apparaissent au fil du reportage peuvent être considérées comme des « grands témoins » du reportage : leur présence, leurs commentaires, appuyés par la récurrence de leur propos, en font les acteurs légitimes de ce reportage. A ces deux personnes, il convient de rajouter les sept « anonymes » qui interviennent également, mais qui n'ont droit qu'à une seule intervention. Chacun remplit son rôle à merveille, en venant, par son discours, étayer les propos du reportage. Le boulanger gay qui présente ses dernières créations en forme de sexe, le barebacker sadomasochiste, le jeune homme qui prend soin de son corps parce que « *c'est beau* ». Le montage du reportage est fait de telle manière que chaque personnage trouve sa place dans le découpage opéré, permettant ainsi aux concepteurs de ne garder que ce qui pourra venir consolider leur point de vue. C'est ici un dispositif qui semble relativement courant, et ne s'applique pas, bien sûr, qu'au traitement de l'homosexualité. Les personnes que l'on voit sont donc des anonymes, mais leur place dans le reportage contribue à en faire des « anonymes de circonstance », susceptibles de renforcer les aspects sur lesquels la production souhaite insister.

- la voix off : entre jugements hâtifs et propos généralisants :

La voix off intervient à sept reprises dans le reportage. Voici les huit interventions :

« la tribu des gays du Marais a créé une enclave protégée »,

« Avant 1981, être homo, c'est un délit, avec de la prison sans sursis. Depuis, les gays se sont organisés, et le Marais est devenu un village codifié où l'on peut vivre gay entre gays »,

« la tribu affiche sa vie de couple sans tabou »,

« Ici, tout est fait pour célébrer le culte du corps »,

« la tribu soigne son apparence quelque soit les efforts »,

« Dans la tribu, les modes sont vite balayées. Ex égéries de la communauté, les drag-queens ont été ringardisées, avant que la vague kitsch ne les remettent sur pieds »,

« la liberté sexuelle de la tribu a franchi la ligne jaune avec l'arrivée des barebackers ; ces gays qui font l'apologie de l'amour sans capote ont provoqué un tollé avant d'être mis au ban de la communauté »,

« le sida a fait des ravages dans les rangs de la communauté. Malgré les millions de

préservatifs distribués dans le Marais, la maladie a touché la communauté à jamais ».

Les deux premières interventions font référence à la « responsabilité » des gays dans la constitution de ghetto. Comme cela a déjà été souligné, un point discutable et porteur de débat est balayé en deux phrases par la voix off.

Les troisième, quatrième, cinquième et sixième interventions renvoient quant à elles au sexe, au culte du corps et à la fête. On en revient encore aux clichés récurrents mentionnés plus haut...

Enfin, les deux derniers propos mettent en avant les thèmes du barebacking et du sida. La septième intervention, dans sa construction même (c'est « *la liberté sexuelle* » des gays qui a « *franchi la ligne jaune avec l'arrivée des barebackers* ») semble dire que ce sont tous les gays qui porteraient la responsabilité de l'apparition du barebacking. D'une généralité (« *la liberté sexuelle de la tribu* »), on passe à un fait concret mais marginal (« *le barebacking* »). La huitième intervention rappelle quant à elle un « lieu commun » (le sida tue), et parle de la maladie au passé. Si le sida « *a touché la communauté à jamais* », il continue aussi de faire des ravages aujourd'hui, notamment à cause du barebacking, minoritaire mais en expansion. Cette impression d'oubli de la situation présente se retrouve d'ailleurs dans le reportage, qui aborde le thème du sida en le rattachant toujours au passé de l'un des témoins. Peut-être aurait-il été préférable d'axer cette séquence sur le travail d'une association locale de lutte contre le sida : c'est sûrement aussi ça, le Marais.

La voix off intervient donc dans le reportage avec des propos qui visent à renforcer le processus de « caricaturisation » des gays du Marais, propos basés le plus souvent sur des jugements discutables mais jamais discutés.

□ **Le débat en plateau :**

des « invités ludiques » :

Le reportage est donc suivi d'un débat en plateau, en présence de certains des protagonistes apparaissant dans le reportage. Les invités arrivent sur le plateau, annoncés par Thierry Ardisson. Pour les téléspectateurs qui n'avaient pas encore compris que l'on parlait d'homosexualité dans cette émission, une chanson des *Village People*, YMCA, est là pour les accompagner. Les invités sont donc, par ordre d'apparition, Bernard Bousset, Jean-François Chassagne, et Alain Dro, les trois protagonistes du reportage.

Ils sont les trois premiers à intervenir et resteront seuls invités sur le plateau pendant 5 minutes sur les 16 que comptera le « débat ».

Bernard Bousset est présenté par Thierry Ardisson comme une « *figure notable de la communauté gay* », Jean-François Chassagne comme le « *Président du Sneg, propriétaire de plusieurs bars et d'un bar à sexe* », son compagnon Alain Dro est présenté comme « *celui qui s'occupe de toute la partie administrative des affaires de Jean-François* ». D'abord, leur présentation et donc l'identité qui leur est assignée par l'animateur, vont rester fixe durant toute la séquence en plateau. Par exemple,

Jean-François Chassagne est associé au mot « sexe » dès son annonce par T. Ardisson. Or, la première minute du débat tourne autour du sujet, avec en référence Jean-François Chassagne : « *Vous vous êtes rencontrés dans une partouze* » et « *Pourquoi les gays sont-ils plus portés sur le sexe que les hétéros ?* ». De même pour Bernard Bousset, « *notable de la communauté* », reconnu, estimé, sorte de patriarche des gays du Marais. La première question qui lui est destinée va dans ce sens : « *Vous dites que vous avez fait une fortune mais qu'il n'y aura personne pour en profiter* ». Ensuite, l'identité assignée sur le plateau reprend parfaitement les rôles mis en avant dans le reportage : Jean-François Chassagne, présenté sous l'angle du sexe principalement, ou Bernard Bousset perçu comme l'homme avec qui on peut se retourner sur le passé. Les identités données par l'animateur sont donc bien conformes à celles perçues dans le reportage, et à aucun moment dans le débat, l'un de ces trois invités ne sortira de ce cadre assigné. Mis en avant dans le reportage, premiers invités accueillis, hommes d'influence dans leurs activités professionnelles, ils sont les tenants de la parole légitime sur le plateau, et ont le rôle d' « animateurs », entraînant le débat, intervenant du début jusqu'à la fin.

Après cinq minutes de débat, l'animateur accueille Fouad Zerraoui, sur la musique des *Village People*. Il aura le rôle contestataire de la soirée. En effet, il est « *fondateur et Président de l'association Kelma, association d'homosexuels franco-maghrébins* ». Puis, T. Ardisson s'adresse à lui : « *Vous, vous pensez, contrairement à ce qui vient d'être dit, que dans le Marais, y a un côté masculin, bien sûr, blanc et bourgeois ?* ». Face aux trois principaux invités, qui ont un point de vue divergent, F. Zerraoui aura bien du mal à se faire entendre. Au total, il interviendra à trois reprises dans le débat. A titre de comparaison, Jean-François Chassagne parlera 28 fois. Nous y reviendrons plus loin. En outre, le « contestataire », qui doit tenter d'apporter sa voix discordante au débat, est coupé par T. Ardisson ou les invités à 4 reprises ! Ce soir-là, le « contestataire » n'aura pas pu faire entendre sa voix.

Après 9 minutes de débat, le public applaudit l'entrée de deux drag-queens, aperçus dans le reportage : Christophe Peno, dit « Miss Fine », et Pascal Navarro. Pour leur entrée, ils ont droit à *Abba* et leur chanson *Dancing Queen*. L'animateur interroge d'abord C. Peno. Celui-ci n'est questionné que sur des détails quotidiens de sa vie (« *Vous habitez où ?* », « *Avec un mari militaire ?* », « *Quel grade ?* », « *Il est général ?* »), et la première question d'intérêt n'intervient qu'après 2 minutes. Interrogé sur le thème de l'adoption, l'invité se fend d'un jugement personnel, que personne ne vient contester sur le plateau : « *les couples gays ne sont pas assez stables pour avoir des enfants* ». Il interviendra une dernière fois, pour expliquer pourquoi dit-on souvent que les drag-queens sont « *has been* ». Entre-temps, T. Ardisson a donné la parole à Pascal Navarro, la deuxième drag-queen du plateau. Il n'a droit qu'à deux courtes interventions. Les deux drag-queens, par leurs tenues excentriques, le peu d'intérêt des questions qui leur sont posées, et leur accès réduit à la parole se trouvent donc placer dans le rôle des « amuseurs ». Les deux invités représentent ici l'aspect « spectacle » du débat, après l'intervention sérieuse du « contestataire ». Ainsi, après une pause divertissante, le débat va pouvoir amorcer son « bouquet final », plus sérieux, mais conforme à la mise en scène de l'émission.

T. Ardisson accueille donc les deux derniers invités, qui auront le rôle de

« provocateurs ». Il s'agit de Guillaume Dustan et d'Erik Rémès, tous deux présentés comme « *barebackers* », « *criminels* », « *bêtes noires d'Act-up* », et « *paria de la communauté* ». Le passage sur le sida et le bareback, le plus intéressant sûrement du débat, est alors réduit à des échanges verbaux entre les différents invités. Par exemple, G. Dustan dit à B. Bousset : « *Taisez-vous Bernard Bousset, vous n'avez rien à dire, vous êtes stupide, tout le monde le sait !* ». Le même provoque le public, qui le siffle, en s'adressant à lui de manière excédée : « *Ah ouais ouais... ça va, ça va !* ». Erik Rémès, de son côté, remplit lui aussi son rôle à merveille, en expliquant que « *quand on est séronég, autant le rester ; quand on est séropo, autant s'amuser comme on peut et comme on veut* ». Le débat s'achève alors sans avoir vraiment avancé.

Le débat assigne donc à tous les invités une identité que chacun va préserver tout au long de l'émission. Deux « animateurs », un « contestataire », deux « amuseurs » et deux « provocateurs ». Seul l'un des invités (Alain Dro, très peu mis en avant dans le reportage et sur le plateau) ne semble avoir de rôle particulier, il peut donc être assimilé à un personnage « neutre ». Le fait de distinguer pour chacun un rôle à tenir pendant toute la durée du débat permet aux concepteurs de l'émission d'en faire un pur divertissement, facile d'accès (puisque chacun joue un rôle différent). On tient là un dispositif qui, s'en être unique en son genre, semble intéressant pour comprendre la suite de l'analyse. Les invités sont ici dits « ludiques » de par leurs rôles, qui tendent à renforcer certaines caractéristiques propres à chacun et mises en avant dans le reportage, et de par leurs interventions. Le terme « ludique » prend tout son sens, dès lors que l'on s'intéresse au rôle et à la place du public dans l'émission.

le public : au cirque ?

Il est ici intéressant de se demander quelle place est occupée par le public dans l'émission. Il faut d'abord constater que le plateau est circulaire, seule une grande entrée réservée aux invités, large et haute, coupe le cercle. Le public est sur des gradins. Au centre du plateau, face à l'entrée, est disposée une banquette, elle aussi circulaire. La forme du plateau et sa disposition, qui surplombe les invités et les entoure, fait penser à celle d'un cirque, où les invités « ludiques » auraient toute leur place.

Le public est le plus souvent silencieux durant le débat. Toutefois, quelques rares interventions sont à noter : bien entendu, il applaudit les invités à leur entrée, mais aussi Bernard Bousset, quand celui-ci explique, face à G. Dustan, qu'il est primordial aujourd'hui pour tout le monde de « *mettre la capote* », et enfin, il siffle deux fois le même G. Dustan, au moment où il demande à Bernard Bousset de se taire et quand il se moque de lui, par un jeu de mots. Le public intervient ici comme une opinion publique fictive, disant oui au port du préservatif, et non aux barebackers. Si pour certains ces interventions du public sont « consensuelles », elles ont tout de même le mérite, semble-t-il, d'être judicieuses.

l'animateur : un « arbitre meneur de jeu » :

T. Ardisson occupe quatre fonctions durant le débat. D'abord, comme nous l'avons déjà souligné, il annonce et introduit les invités, en leur assignant à chacun un rôle particulier

dès leur arrivée sur le plateau.

Ensuite, l'animateur est aussi l'arbitre du débat, n'hésitant pas à redonner la parole aux invités quand cela est nécessaire. Mais le fait est que les invités n'ont pas tous droit aux faveurs de T. Ardisson. Ainsi, Fouad Zerraoui est coupé 4 fois durant ses maigres interventions et l'animateur ne lui redonne jamais la parole pour qu'il puisse terminer son propos. Celui-ci évoquait l'aspect « bourgeois » du Marais, l'intégration des jeunes homosexuels issus de l'immigration, le taux de suicide des jeunes homos, dramatiquement plus élevé que celui des jeunes hétéros d'une même tranche d'âge. Mais, parallèlement, l'animateur discute avec Jean-François Chassagne, sans jamais lui couper la parole, de sexe et d'argent. La gestion des tours de parole est donc des plus chaotiques. Si Fouad Zerraoui intervient 3 fois, Jean-François Chassagne a droit à 28 interventions, Bernard Bousset 20, les deux drag-queens 16, Guillaume Dustan 6 et Erik Rémès 7. Les différences sont aussi significatives au niveau des temps de parole. Deux invités ont donc pu profiter de plus de la moitié des interventions durant le débat. La remarque est à relier au fait que les deux hommes étaient déjà les protagonistes du reportage, comme nous l'avons montré.

T. Ardisson prend également position dans le débat : c'est ici sa troisième fonction. Ainsi, à plusieurs reprises, il place en avant son point de vue personnel, pour participer au débat, et sortir ainsi de son rôle d'arbitre. Par exemple, il demande à J-F. Chassagne : « *pourquoi les gays sont-ils plus portés sur le sexe que les hétéros ?* ». De la même manière, il dit que « *le Marais, c'est un ghetto de classe* ». Pour passer de la séquence sur les drag-queens à celle sur le bareback, il se lance dans un long monologue, rejetant par là les drag-queens :

« Est-ce que c'est pas une façon [le fait pour les gays de dénigrer aujourd'hui leurs ex-égéries] pour la communauté gay, et en particulier pour le Marais, de rejeter la subversion, la différence, la marginalité, parce qu'évidemment des looks comme ça, ça choque quand même, quand on vous voit vous [désignant J-F. Chassagne, A. Dro et B. Bousset], de l'autre côté du plateau, vous êtes plus rangés. Les seuls qui choquent encore aujourd'hui, ce sont les barebackers [...] ».

La transition est faite, mais il aura fallu user de jugements hâtifs et contestables pour y arriver. Dernier exemple : Thierry Ardisson déclare aussi, comme un invité ordinaire : « *Moi je trouve que c'est une bonne pub pour la capote parce qu'à partir du moment où on sait qu'il y a des barebackers, on fait attention tout le temps* », avant de dire à Erik Rémès : « *oui mais dans la société française, vous êtes l' « ultime », je veux dire, vous êtes les plus radicaux* ». L'animateur prend donc position et s'inscrit ainsi en plein dans le débat. Mais sa position originelle (animateur et producteur de l'émission) confère à sa parole une forte légitimité que n'auront pas des invités comme G. Dustan, sifflé par le public, coincé dans son rôle d'agitateur.

Finalement, T. Ardisson, « arbitre meneur de jeu », est aussi là pour animer le spectacle. Certaines de ses questions ou de ses interventions ne sont là que pour divertir et, sans rien apporter au débat de fond, rythment la partie en plateau. On retient ici quelques exemples, comme : « *Vous vous êtes rencontrés dans une partouze* », « *Vous, vous avez une libido très développée* », « *Il te met des mains au cul le patron ?* ». Ces «

tics ardissoniens », pour reprendre l'expression employée par le magazine *Têtu*, s'inscrivent donc pleinement dans la mise en scène du débat.

le découpage du débat : des thèmes oubliés, des thèmes caricaturés :

Comme dans le reportage qui précède, le débat suit une logique bien précise : on l'a vu avec la mise en scène des invités et de l'animateur. C'est tout aussi frappant au niveau du découpage en thèmes opéré. Ainsi, on peut distinguer des thèmes dits « récurrents » et des thèmes dits « minorés », abordés, mais sans insistance. Les thèmes récurrents reprennent ceux qui avaient déjà marqué le reportage : le sexe, l'argent (y compris les allusions aux aspects « *mercantile* », « *bourgeois* », et « *consumentiste* » du Marais), et ce que nous appellerons une nouvelle fois l'hédonisme (tant il semble évident dans l'émission que les homosexuels soient les seuls porteurs d'une sorte de philosophie du plaisir perpétuel). Les thèmes récurrents sont pris en charge, de façon très logique, par les personnes qui, dans le reportage, étaient les représentations physiques de ces thèmes. Ainsi, la plupart des références au plaisir, à la fête, ou au monde de la nuit, sont le fait des deux drag-queens. Celles qui concernent le sexe sont plutôt prises en charge par Jean-François Chassagne. Celles qui touchent à l'argent sont à mettre en lien avec Bernard Bousset. Il y a donc une forte continuité et, par là, une lourde insistance sur les caractéristiques prêtées par l'émission à chacun des personnages mis en scène. Bien sûr, la récurrence de ces trois thèmes dans le débat vient renforcer leur poids face aux autres thèmes, mis en retrait.

Il s'agit donc maintenant de parler de ces thèmes dits « minorés », car ils ne font pas l'objet d'un traitement précis, détaillé, et ne rythment pas le débat comme les thèmes récurrents. D'ailleurs, il est à noter que ces thèmes ne sont pas davantage traités dans le reportage, contrairement aux thèmes récurrents. C'est pourquoi les difficultés d'intégration de certains gays, l'adoption pour les couples homosexuels et le barebacking sont certes abordés mais ne retiennent pas l'attention. Ici encore, chaque thème est en lien avec un invité. C'est F. Zerraoui qui parle des problèmes d'intégration de certains jeunes homos issus de l'immigration qui ne trouvent pas leur place dans le Marais parisien. Mais, comme on l'a vu, il est sans cesse coupé par l'animateur et les autres invités, et le téléspectateur a bien du mal à entendre son message. De la même façon, ce sont G. Dustan et E. Rémès qui assurent le spectacle, en témoignant sur le phénomène du barebacking. Le thème de l'adoption est ici à part, puisqu'il n'est pas mis en lien directement avec l'un des invités. En réalité, l'animateur parle de l'adoption à 4 reprises, sous un angle « négatif ». La première fois, il reprend les paroles de Bernard Bousset, qui parlait dans le reportage de « *punition* ». Puis il demande à l'une des deux drag-queens : « *Vous, vous êtes contre l'adoption parce que vous pensez que les couples gays ne sont pas assez stables* », avant de s'adresser à la seconde en ces termes : « *Vous dites que les enfants, ce sera peut-être l'occasion de quitter votre vie d'homosexuel* », ce qui tend à dire que l'homosexualité et la vie de famille sont incompatibles. Ainsi, si on parle plusieurs fois de l'adoption, le débat qui en découle n'amène qu'un seul et unique point de vue, jamais contesté sur le plateau : l'adoption n'est pas faite pour les gays. Une nouvelle fois, comme dans l'introduction à cette partie, on voit toujours l'homosexualité sous le prisme de la différence qui pose problème.

Si des thèmes reviennent dans le débat, d'autres sont totalement oubliés, mis de côté, alors qu'ils auraient pu apporter des clés intéressantes pour le public, surtout en prime time. Ainsi, à aucun moment, il n'est fait mention de l'homophobie. Quand au Pacs ou à l'adoption, il y est fait référence, mais de manière sommaire, le débat se résumant même à une phrase pour ce qui concerne le Pacs. De même, le passage sur le bareback aurait pu amener un débat sur ce qu'est le sida aujourd'hui, mais les concepteurs de l'émission ont préféré mettre en avant les échanges verbaux de personne à personne. Enfin, il faut remarquer, comme dans le reportage, l'absence de lesbiennes sur le plateau, l'homosexualité semblant être une sexualité et un mode de vie exclusivement masculins.

Encore une fois, tous ces écueils et toutes ces fautes troublantes sont à relier aux conditions de production de l'émission : si le plateau est réservée aux homos, c'est bien l'hétérosexualité qui est au centre du dispositif de production. Comme le note avec justesse Didier Eribon⁴⁶, l'hétérosexuel

« est en position de domination 'épistémologique', puisqu'il tient entre ses mains les conditions de production, de circulation et d'interprétation de ce qu'on peut dire de tel gay en particulier et des gays en général, mais aussi les conditions de réinterprétation de tout ce que les gays et les lesbiennes peuvent dire d'eux-mêmes et qui est toujours susceptible d'être annulé, dévalué, ridiculisé, ou simplement expliqué et réduit à l'état d'objet par les catégories du discours dominant ».

Après l'analyse que nous venons de mener, les termes de D. Eribon semble prendre un écho tout particulier : dans *Tribus*, les homos sont des bêtes de foire, qui nous amusent et nous divertissent, mis en scène par un discours dominant écrasant.

□ Pour conclure sur cette émission : la polémique.

L'émission de Thierry Ardisson ne restera semble-t-il pas dans les annales de la télévision comme un modèle de traitement de l'homosexualité. L'émission a été suivie d'une vive polémique, certains accusant le Sneg d'être rentrer dans le jeu de l'animateur, et surtout, de ne pas avoir réagi au contenu du reportage, jugé « *consternant* ». Jean-François Chassagne a répliqué en expliquant qu'il avait été trompé par la production de l'émission qui lui avait promis de revoir le montage du reportage et du débat avant la diffusion. D'après lui, « *la production nous avait dit que le reportage n'était pas définitif, que les commentaires en voix off seraient changés* ». La production, et T. Ardisson, n'ont pas réagi à la polémique après l'émission, qui faute d'audience, a été supprimée de la grille de France 2...

Grâce à cette polémique, on peut voir qu'il est bien difficile pour nous, téléspectateurs, de savoir, si ce que dit un personnage est restitué dans son contexte originel d'énonciation, ou si ses paroles, au contraire, sont mis en scène par le montage et, par là, peuvent être détournées par la production pour dire ce qu'elle veut que les personnes filmées disent. Pour reprendre l'idée d'Isabelle Gavillet⁴⁷ déjà susmentionnée, les identités télévisuelles dépendent plus largement ici de celui qui montre que de ceux qui sont montrés, à savoir « les gays du Marais ».

⁴⁶ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 86

L'émission de Thierry Ardisson est donc intéressante, dans la mesure où elle met en exergue des clichés qui perdurent : sexe, argent, hédonisme. Ce sont là trois thèmes porteurs, agissant comme une sorte de « fil rouge » dans l'émission, en la rythmant. Leur récurrence renforce la portée des clichés mis en avant et des catégorisations hâtives. Comme on l'a vu, des thèmes plus originaux, et qui touchent au collectif (tels que l'adoption, l'homophobie, ou le mariage gay) sont passés à la trappe après une brève allusion. Ici, l'homosexualité reste avant toute chose une simple sexualité, et non un moyen de penser et de se représenter le monde. L'entreprise se veut « pédagogique », le but de l'émission étant de découvrir notre société en fonction des différentes tribus qui la composent. Le reportage est donc didactique : il est découpé en sept séquences caricaturales qui visent à expliquer comment vivent les « gays du Marais ». C'est dans la différence qu'est perçue l'homosexualité, l'émission faisant peu de cas de la réalité quotidienne des homosexuels vivant en province par exemple. Il faut donc comprendre « ces gens-là », savoir quel est leur mode de vie, qui semble si différent de celui de la majorité. Le conflit des sexualités tourne à l'avantage de l'hétérosexualité (pour preuve, il convient de revoir le traitement qui est fait du thème de l'adoption).

Thierry Ardisson place donc son émission, sans l'avouer explicitement, sous l'angle d'un hétérocentrisme stéréotypé à l'extrême. La stéréotypisation est donc envisagée, comme le souligne Florence Tamagne⁴⁸, sous l'angle de la domination : la différence opérée entre les sexualités place l'hétérosexualité en position de force, reléguant l'homosexualité au rang de sexualité périphérique « atypique » et, par là, sujette à débat.

2.2 L'homosexualité présentée avec les schèmes de représentation de l'hétérosexualité : l'ouverture hétérocentrée.

L'analyse du corpus a mis en avant une deuxième manière de mettre en scène l'homosexualité à la télévision française. Parler d'homosexualité est une chose en soi. Encore faut-il savoir à partir de quelle(s) norme(s) de référence.

Ce deuxième type de mise en scène consiste à représenter les sexualités dites périphériques (périphériques par rapport à la norme centrale hétérosexuelle) en feignant l'ouverture. Isabelle Gavillet note que, ces dernières années, on assiste à un retour progressif à des normes séculaires concernant la parentalité et la fidélité notamment⁴⁹. Le récent débat sur le mariage gay et lesbien l'a montré : de plus en plus d'homos désirent se marier, le mariage étant perçu comme l'un des piliers de la norme empêchant

⁴⁷ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 264.

⁴⁸ Florence TAMAGNE, *Mauvais genre ? Une histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, coll. L'univers historique, Ed. Seuil, Paris, 2000.

l'égalité des droits entre homos et hétéros. Pour elle, ce constat laisse dubitatif dans la mesure où l'on peut difficilement accorder plus de crédit à des valeurs telles que la fidélité et le couple, et se montrer, parallèlement, plus enclin à accepter des modes de vie alternatifs. Ainsi, dans cette dynamique, l'homosexualité est mieux acceptée, à partir du moment où elle se conforme au modèle dominant : l'hétérosexualité. Les homosexuels doivent donc accepter les normes et les modes de vie hétérosexuels. En d'autres termes, si la tolérance à l'égard des gays et des lesbiennes a tendance à s'accroître, c'est une tolérance « au rabais », qui consiste bien à faire preuve de plus d'indulgence à l'égard d'individus « sexuellement défavorisés ». Les homosexuels, ici, n'existent pas pour ce qu'ils sont, mais pour ce que la norme hétérosexuelle aimerait qu'ils soient.

2.2.1 Une homosexualité de « rattrapage »

Si le terme de « rattrapage » semble un peu fort ici, il est utilisé pour montrer comment l'homosexualité doit se conformer à la norme hétérosexuelle, et ainsi « rattraper » son retard sur ladite norme. Il convenait de le préciser.

Comme dans la partie 2.1, nous commencerons par un exemple avant d'entrer pleinement dans l'analyse. Le mardi 26 novembre 2002, M6 programme un numéro de son émission *Demain tous* consacré cette fois-ci aux célibataires. Dans l'un des reportages, on nous propose de suivre le parcours d'un jeune trentenaire homo et célibataire qui a décidé, pour trouver l'âme frêre, de s'inscrire dans une agence matrimoniale, spécialisée dans les rencontres gays. Premier constat : le reportage rompt avec l'imagerie traditionnelle de l'homosexuel parisien et « branché ». Ici, l'individu en question est un restaurateur installé dans un petit village auvergnat. Mais le reportage s'ouvre sur les sempiternelles images de la Gay Pride, vues et revues, la voix-off parlant d' « excès et de provocation », avant de préciser : « à leur tour, les homos revendiquent une vie sentimentale stable ». Plusieurs constats sont ici possibles. D'une part, la construction du discours, basé sur des oppositions, voire des antinomies (excès vs stabilité), donne à voir une seule image positive de l'homosexualité : celle qui se conforme aux normes hétérosexuelles en vigueur (recherche de la stabilité, de la fidélité...). On retrouve alors l'idée d'une recherche de la conformité avec les schèmes de représentation de l'hétérosexualité. Ainsi, on oppose le gay parisien, ghettoisé dans son Marais, « hors cadre », et le gay provincial qui rentre dans le moule hétéronormatif. L'effort est louable (présenter un visage de l'homosexualité ne se résumant pas au Marais) mais l'opposition reste bien simpliste. On demeure dans l'hétérocentrisme, puisque c'est l'hétérosexualité qui définit l'homosexualité « respectable ». La sexualité se trouve ici hétérosexualisée. Pour reprendre la formule de Marie-Hélène Bourcier, « **l'hétérosexualité est une théorie, l'homosexualité une pratique** ». ⁵⁰ Théorie normée, l'hétérosexualité impose ici son cadre de référence à la « pratique homosexuelle ». La mise en scène présentée dans

⁴⁹ Isabelle Gavillet, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 264

⁵⁰ Marie-Hélène Bourcier, *Queer Zones, Politique des Identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éd. Balland, Paris, 2001.

cette émission vise bien la ressemblance et non la différence. D'autre part, l'idée du rattrapage des valeurs prétendument hétérosexuelles (« à leur tour ») par les gays signifie bien ce retour à des valeurs séculaires, comme le note Isabelle Gavillet, qui explique que la hausse des valeurs familiales dans notre société et la rigidification des représentations sociales de la famille, conjuguées à une meilleure acceptation de l'homosexualité, aboutissent à une incorporation de l'homosexualité au modèle social dominant, l'hétérosexualité. De fait, de plus en plus de gays et de lesbiennes revendiquent le droit au mariage, comme un alignement des droits des homosexuels avec ceux des hétérosexuels, tel que nous l'avons montré dans la première partie.

Pour autant, les représentations de l'homosexualité sont dans ce cas précis fermées sur la norme. C'est donc moins la différence que l'on accepterait, mais plutôt le degré de ressemblance avec l'hétérosexualité, telle qu'elle est idéalisée. Toutefois, comment accepter cet universalisme forcé des prétendues « valeurs » hétérosexuelles,

« puisqu'elles déniaient le droit à l'existence, en première personne à un certain nombre d'individus qui sont réduits à l'état d'objets discursifs, de signes négatifs, manipulés par la culture dominante⁵¹ » ?

L'hétérosexualité est posée comme une évidence, et seuls ceux qui s'y conforment, de quelque manière que ce soit, peuvent prétendre à ces valeurs hétéros.

Si l'on reprend l'exemple précédent, les traces de l'hétérocentrisme peuvent être trouvées dans la construction de l'émission sur le plateau. Ainsi, après chaque reportage, les individus intervenants dans ledit reportage sont invités à réagir en plateau, face à l'animatrice. De même, un panel de foyers français intervient pour donner son avis sur ce qu'il vient de voir. Mais, après le reportage sur ce gay inscrit dans une agence matrimoniale, l'homme mis en scène n'est pas présent sur le plateau et le panel de foyers n'est pas amené à réagir. L'homosexualité semble mise entre parenthèses, comme pour mieux revenir, plus rapidement, à la norme consacrée.

Sexualité se trouvant confiner à une mise en conformité normative, l'homosexualité devient ici un avatar pratique de l'hétérosexualité.

2.2.2. (Homo) sexualité, si on en parlait ? L'ouverture hétérocentrée

Le mardi 20 mai 2003, M6 diffuse un nouveau numéro de l'émission *Sexualité, si on en parlait ?* Le sommaire de l'émission présentée par Mac Lesgy (accompagnée de la sexologue Catherine Solano) annonce quatre reportages, le dernier étant consacrée à l'homosexualité (l'intitulé exact est : « *Homosexualité, comment bien l'assumer ?* »). Il convient d'ores et déjà de noter que toute l'émission est interdite aux moins de 12 ans. Mais, si les trois premiers sujets parlent explicitement de sexualité, le reportage consacré à l'homosexualité n'aborde pas cette question. Une nouvelle fois, l'homosexualité est reléguée en fin d'émission, à l'heure où les enfants sont couchés. *A priori*, les deux premiers sujets (« *Apprenez à raviver le désir dans votre couple* », et « *Comment parler de sexualité au plus jeune* ») auraient pu aborder le thème de l'homosexualité, mais il n'en est rien. Comme dans l'exemple présenté plus haut (2.2.1), l'homosexualité semble

⁵¹ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 115

mise entre parenthèses. Décidément, homosexualité et hétérosexualité n'ont pas à être associées, et encore moins « mélangées »...

L'analyse du générique permet d'ailleurs d'illustrer astucieusement cette remarque : prendre en compte le générique, c'est déjà avoir « **des échantillons des tons les plus caractéristiques** ⁵² ». Ainsi, on peut voir un spermatozoïde se déplacer de la gauche à la droite de l'écran, se faulant entre les lettres du nom de l'émission, pour finalement s'infiltrer dans le « o » de « on »... On peut difficilement faire plus hétérocentré...

Et pourtant, l'émission parle d'homosexualité, abordant des thèmes importants, comme l'homophobie et le coming-out. Mais nous verrons qu'en dépit d'une ouverture certaine, l'émission pose l'hétérosexualité comme une sexualité allant de soi, reléguant l'homosexualité à ce que nous avons nommé plus haut une sexualité « périphérique ». En d'autres termes, l'homosexualité n'est pas ici oubliée mais elle est reléguée au second plan.

2.2.2.1 Les trois premiers reportages : l'exaltation morale d'un idéal familial à atteindre

Le présentateur annonce dès le début de l'émission que celle-ci s'adresse à « *toute la famille* ». Mais M6 considère, semble-t-il, que l'homosexuel ne fait pas partie intégrante de la famille... Ainsi, les trois premiers reportages visent un public hétérosexuel. L'hétérosexualité va de soi : par exemple, jamais, dans ces trois reportages, les mots « hétérosexuel » et « hétérosexualité » ne sont employés, les journalistes parlant simplement de « couples ». Le fait est, pour autant, que tous ces couples sont composés d'un homme et d'une femme. D'ailleurs, les propos tenus en voix off font souvent référence à une sorte d'idéal à atteindre. Chaque couple mis en scène a un ou plusieurs enfants, et, même si l'un des reportages s'attaque aux moyens de surmonter les crises dans le couple, ces crises ne font jamais référence, par exemple, à l'adultère. C'est donc la fidélité qui est exaltée, comme idéal à atteindre. Les trois premiers reportages fonctionnent donc sur un binôme masculin / féminin, perçu dans sa complémentarité, les propos énoncés visant un idéal du couple fondé sur la reproduction et la fidélité. Il n'y aurait rien à redire à cela si on ne découvrait pas, en filigrane, une vision moralisatrice de la sexualité, comme nous le verrons plus loin au sujet du reportage sur l'homosexualité. Par exemple, les interventions de la voix off, véritable porteur de la bonne parole (et des lieux communs...), sont là pour donner des réponses toutes faites et souvent moralisatrices aux questions abordées dans les reportages. Voici d'ailleurs la retranscription de ces différentes interventions, dans les trois premiers reportages :

« Vivre plusieurs décennies ensemble, c'est possible, à condition d'entretenir le désir et de trouver les clés pour toujours reconquérir l'autre » « Parler de sexualité, c'est aussi transmettre des valeurs . Et parce que l'homme et la femme ont des points de vue différents, il est normal que les deux s'impliquent » « Parler de sexualité, c'est souvent difficile. Alors n'hésitez pas vous-mêmes à ouvrir le dialogue, tout en respectant le jardin secret de votre enfant » « Parler d'amour et d'émotion, c'est le rôle des mères » « Les questions techniques, typiquement

⁵² François JOST, *Introduction à l'analyse de la télévision*, op. cit., p. 53

masculines, ne sont pas du domaine des mères » « Sachez-le, l'éducation sexuelle va influencer en grande partie la sexualité de votre enfant, devenu adulte » « Un conseil : consulter un spécialiste avant qu'il ne soit trop tard car attention : plus les relations sexuelles ont été fréquentes au cours de la grossesse, plus elles seront faciles à réenclencher ensuite. Si elles n'ont pas repris quatre mois après la naissance, la perte de désir après l'accouchement peut provoquer la rupture »

Les termes que nous avons souligné sont là pour montrer que la voix off tient bien lieu de jugement moral : injonctions, adverbes, locutions, noms communs, chaque terme est utilisé soit pour prodiguer un conseil qui tombe sous le sens (« *respectez le jardin secret de votre enfant* », par exemple), soit pour mettre en garde (« *attention* », « *avant qu'il ne soit trop tard* »), en faisant toujours référence à des « *valeurs* ».

Ces précisions nous semblent importantes car c'est déjà tout le discours sur l'homosexualité du dernier reportage qui apparaît, rétrospectivement, en filigrane, dans ces trois premiers reportages. De ce point de vue, l'émission fonctionne sur des paradoxes : l'émission doit permettre de « *tout savoir sur votre partenaire* » et s'adresse « *à toute la famille* », mais hétérosexualité et homosexualité font l'objet d'un traitement distinct, et l'homosexualité est reléguée en fin d'émission ; l'animateur affirme que l'émission est une « *invitation sans tabou à la sexualité* », mais les propos tenus dans chaque reportage sont des plus consensuelles et exaltent une vision idéale de la famille. Comme souvent à la télévision, l'émission semble prise dans une tension entre l'envie de montrer la réalité telle qu'elle est et une ligne éditoriale et un format (émission familiale) qui incitent à l'aseptisation. Pour reprendre la formule de Serge Daney⁵³, de plus en plus, la télévision semble servir « *à fabriquer du consensus* ».

2.2.2.2 Une ouverture hétérocentrée

Il convient à présent de s'attacher au dernier reportage de l'émission, qui s'intitule « *Homosexualité, comment bien l'assumer ?* ». Même si l'argument suivant peut paraître anodin, si l'intitulé emploie le terme « *bien* », c'est qu'il y a apparemment une manière de « *mal* » assumer son homosexualité. La dichotomie bien / mal rappelle d'ores et déjà les précisions que nous avons apporté quant à l'aspect moralisateur (pourrait-on dire manichéen ?) de l'émission. Notons aussi que le présentateur annonce le reportage en disant : « *maintenant, on va changer radicalement de sujet pour parler de l'homosexualité* ». L'emploi de l'adverbe « *radicalement* » montre bien que les deux sexualités mises en scène dans l'émission n'ont pas à être mélangées... Nous retrouvons ici la piste intéressante mise en lumière par le chercheur Joshua Gamson⁵⁴ :

« the interesting thing here is not just that talk shows are seen as a threat to norms and normality,[...] but just who threatens whom here, who is 'us' and who is 'them' ».

Ainsi, si on fait encore cette différence entre les sexualités et les genres à la télévision,

⁵³ Serge Daney, *Le Monde*, 7/7/1992

⁵⁴ Joshua Gamson, *Freaks talk back : Tabloid Talk Shows and Sexual Nonconformity*, University of Chicago Press, 1998, p. 11

c'est bien parce que l'homosexualité remet en cause un certain nombre de principes et de normes qui régissent nos sociétés. Par là, ne plus faire la distinction entre les sexualités, c'est déjà accepter son pouvoir de réclamation d'une partie de la norme. Autrement dit, la solution, pour éviter cette élévation de l'homosexualité au rang de norme à part entière, consiste à présenter une homosexualité qui s'inscrit sous les schèmes de représentation de la norme dominante hétérosexuelle. C'est bien ici la stratégie choisie par l'émission *Sexualité, si on en parlait*.

Nous verrons donc que si le reportage se veut didactique et pédagogique, il n'en demeure pas moins que l'homosexualité est présentée ici sous certains schèmes de représentation de l'hétérosexualité.

□ Le reportage

le découpage : un script formaté, pour quatre séquences didactiques et pédagogiques

Le reportage, comme les trois premiers, obéit à un scénario simple : une ou deux personnes sont présentées, on suit leur parcours sur un thème donné, entrecoupé par les interventions de la voix off (une ou deux phrases à chaque fois), puis le reportage se termine sur la rencontre d'un ou plusieurs témoins avec un spécialiste (psychiatre, psychologue, ou sexologue).

Le reportage s'ouvre sur deux jeunes hommes se tenant la main dans une rue. La voix off précise : « *Nicolas et David, en couple depuis huit mois, s'affiche au grand jour. Un choix difficile : aujourd'hui encore, l'homosexualité, c'est tabou* ». C'est le début de la première séquence.

Le reportage dure environ 20 minutes, rythmées par quatre séquences :

- la difficulté d'assumer son homosexualité (6 minutes)
- le coming-out (3 minutes)
- le cas de Cédric, qui s'assume (7 minutes)
- le cas de deux jeunes adolescentes, qui ont du mal à s'assumer (4 minutes)

Ainsi, chaque séquence a pour but de donner des conseils aux jeunes homos qui ont des difficultés à assumer leur sexualité, notamment à travers l'exposé des préjugés courants sur l'homosexualité et le témoignage de jeunes homos qui, eux, assument leur « différence ».

Dans la première séquence, on suit donc Nicolas et David durant quelques secondes, après quoi le journaliste, les laissant partir, demande à des passants, qui ont vu passer le couple, ce qu'ils pensent de l'homosexualité. Six personnes sont interrogées (cela dure environ 1 minute 30), et l'on alterne témoignage « pour » et « contre ». La première personne, une dame âgée, dit que « *y'a plus que ça, si ça continue, y'aura plus d'enfants* ». Son propos est aussitôt contrebalancé par le deuxième témoignage, celui d'un jeune homme : « *chacun fait ce qu'il veut, on est libre et ça dérange personne* ».

Vient ensuite une femme d'une cinquantaine d'années, qui pense que « *c'est pas bien joli. Enfin, si c'est leur choix...* ». Le journaliste lui demande alors : « *Vous les appelez comment ?* », et la dame répond : « *Bah, pédés, c'est comme ça qu'on dit, ou ho-mo-se-xuels* ». Une jeune femme dit ensuite que « *chacun a le droit d'être ce qu'il veut et surtout de pouvoir l'exprimer publiquement* ». Enfin, un couple de personnes âgées se lance dans un dialogue. Elle : « *J'trouve qu'on leur fait la part trop belle, maintenant y'en a partout qui s'étale* ». Lui : « *ça manque de discrétion* ». Elle, finalement : « *C'est une déviation de la sexualité normale* ». Ainsi, chaque témoignage vient contrebalancer le précédent, et il convient de remarquer l'opposition entre les deux personnes, jeunes, qui affichent un propos « positif » sur l'homosexualité, et les quatre autres, plutôt âgées, dont les paroles sont pour le moins remplies de préjugés et d'homophobie. Le fait est que le premier et le dernier témoignage font partie de cette catégorie, les deux propos « homophiles » se trouvant ainsi enfermés.

On retrouve ensuite Nicolas, sans son compagnon, mais avec une amie, et l'on apprend que les deux ont eu une relation, durant laquelle Nicolas « refoulait » son homosexualité. On comprend que la jeune fille a mal vécu cette situation puisque la voix off précise : « *Grâce à cette expérience décisive, Nicolas en est certain : il n'est pas attiré par le sexe opposé* ». On voit ensuite le même Nicolas, dans un champ en jachère, expliquant que c'est sur ce lieu qu'il a vécu ses premières expériences homos : un endroit abandonné et un peu « glauque »...

La deuxième séquence, consacré au coming-out, débute alors. C'est toujours le même Nicolas qui sert de témoin au reportage. La séquence est assez brève, où l'on apprend que le père de Nicolas n'accepte pas l'homosexualité de son fils. La voix off précise pourtant que Nicolas est maintenant heureux, même s'il a souffert durant de nombreuses années. Les deux premières séquences sont donc pleinement ancrées dans le vécu de ce jeune homme de 24 ans, et son témoignage est articulé sur l'opposition entre un présent heureux (les plans où on peut le voir souriant avec son compagnon, ou devant un couché de soleil -fort original au demeurant...) et un passé plus que difficile (le mot souffrance revenant à cinq reprises en l'espace de quelques minutes).

C'est la voix off qui fait la transition entre les deuxième et troisième séquences, expliquant que pour d'autres, assumer son homosexualité peut se révéler beaucoup plus simple.

La troisième séquence débute donc sur un jeune homme de 21 ans, Cédric, qui a assumé son homosexualité très jeune. La voix off nous apprend que, « *pourtant* », il vit dans un quartier difficile, en région parisienne, et les « *insultes homophobes fusent* ». On voit alors le jeune homme discuter de manière « *improvisée* » (même si chacun a un micro accroché à sa veste...) avec trois jeunes de son immeuble. Comme dans la première séquence, on alterne propos du jeune homme, expliquant qu'il est comme les autres, et propos de ses deux interlocuteurs, empreints de préjugés et de jugements hâtifs. On revient ensuite dans l'appartement de Cédric, où sa mère explique qu'elle l'a toujours soutenu. Puis Cédric sort dans la rue, rentre dans un bar, et y rencontre un psychanalyste à qui les journalistes ont demandé de venir voir le jeune homme. Il lui pose deux questions très simples et dont les réponses peuvent avoir un impact, puisque mettant à mal deux préjugés bien ancrés dans les mentalités : la fameuse référence au

manque du père qui expliquerait l'homosexualité, et la question de la normalité. Sur ces deux questions, le psychanalyste est limpide : le manque du père n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle des enfants, et la normalité n'est qu'une convention sociale. Le dialogue entre les deux semble un peu « téléphoné » et préparé, pour autant, les paroles du psychanalyste sont dans le ton de l'émission : didactique et pédagogique.

La voix off fait la transition avec la dernière séquence du reportage, en expliquant que si Cédric a « *toujours su qu'il était homosexuel* », d'autres jeunes de son âge se questionnent encore sur leur sexualité.

La quatrième séquence s'ouvre alors sur Angélique, 22 ans, qui a encore des doutes sur sa véritable identité sexuelle. Elle retrouve deux de ses amies, qui souhaitent garder l'anonymat, mais qui, elles, s'assument. Les journalistes, comme avec Cédric dans la troisième séquence, leur font rencontrer un psychothérapeute, dans un bar lesbien. Encore une fois, la conversation semble avoir été préparée à l'avance, tant les conseils du psychothérapeute paraissent tomber sous le sens (« *Il faut toujours avoir quelqu'un sur qui se retourner au cas où ça se passe mal avec les parents* »). La séquence se termine par un plan sur les trois jeunes filles, la voix off annonçant que les propos du spécialiste les ont rassurés.

Le reportage se termine alors par la dernière intervention de la voix off, qui explique qu'une fois le coming-out passé, les jeunes filles seront, comme Cédric et Nicolas, épanouies dans leur sexualité. Le dernier plan se fait sur Cédric, les yeux portés vers l'horizon...

Les quatre séquences mis en avant dans le reportage sont donc d'une longueur inégale. Deux thèmes sont ici constamment en opposition : la difficulté d'assumer son homosexualité, et le bonheur de la vivre une fois celle-ci acceptée. Le reportage est construit également sur l'alternance et la complémentarité des propos des témoins et de ceux des spécialistes. Si le reportage se veut résolument explicatif, la « stratégie du bon sens » et le ton moralisateur de la voix off peuvent nuancer le jugement porté sur le reportage.

les thèmes abordés : deux thèmes, deux visions de la « vie homo »

Le reportage, qui s'intitule « *Homosexualité, comment bien l'assumer ?* », est fidèle à son sujet du début à la fin. Il s'agit en effet, pour les journalistes, de faire parler de jeunes homos et de confronter leurs diverses expériences afin que ceux qui ont des difficultés à assumer leur homosexualité puissent trouver des solutions dans les conseils prodigués. Le reportage s'articule donc autour de deux thèmes, sans qu'un thème « parasite » ne vienne semer le trouble. Ainsi, le reportage est construit sur l'alternance et l'opposition, voire la confrontation, de deux expériences de vie : la souffrance de l'homosexualité non assumée, et le bonheur d'une homosexualité affirmée. Les témoins sont de jeunes hommes et femmes, tous ont une vingtaine d'années, mais leur parcours est bien différent. Ce sont les expériences des uns qui viennent faire la transition avec la souffrance et les doutes des autres, chaque séquence s'alimentant des propos tenus dans la séquence qui précédait.

Pour autant, si le procédé est intéressant, il n'en reste pas moins qu'on peut lui

reprocher son manichéisme. « *Courage* », « *souffrance* », « *difficultés* », « *impossibilité d'en parler* », « *épreuve décisive* » d'un côté, « *heureux* », « *bonheur* », « *accepté* », « *épanouis* » de l'autre : c'est comme si la vie de ces jeunes adultes devenaient, sous l'œil de la caméra, une « dichotomie grandeur nature ». La représentation qui est faite de l'homosexualité et de celles et ceux qui la vivent au quotidien semble tenir ici du registre de la compassion⁵⁵. Comme le précise l'un des spécialistes dans le reportage, « *il y a autant d'homosexuels qu'il y a de trajectoires différentes* ». Pourtant, quand on voit le reportage, on a plutôt l'impression que tous les témoignages se ressemblent... Ainsi, l'opposition de deux moments de vie homo permet l'imposition d'un discours assez réducteur, où seuls deux schémas de la vie homo semblent possibles. Soit on l'assume, soit on ne l'assume pas : dans tous les cas, il n'y a que de la souffrance d'un côté, et que du bonheur de l'autre. Chaque témoignage vise alors à légitimer le point de vue des journalistes, qui souhaitent démontrer, avec ce reportage, que le coming-out est la solution à tous les problèmes. Cette réponse implique donc que les homos ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Mais c'est oublier qu'un coming-out réussi et une homosexualité assumée ne suffisent pas à contrer les insultes homophobes par exemple.

En cela, l'ouverture affichée ici est bien hétérocentrée. N'oublions pas que les trois premiers reportages de l'émission mettent l'homosexualité de côté et l'exclue *de facto* du réel social. On parle donc effectivement d'homosexualité, mais en en faisant une sexualité périphérique par rapport à la norme hétérosexuelle. L'homosexualité n'est pas une orientation sexuelle à part entière, mais une orientation sexuelle « *différente* », comme le rappelle le présentateur en annonçant le reportage. A partir du moment où l'on parle de différence, c'est que l'on sous-entend déjà l'idée de normalité.

Toutefois, l'effort est louable, puisque le discours se veut pédagogique et explicatif, accentué par les propos des témoins qui s'ancrent pleinement dans le concret.

les témoins du reportage : de jeunes adultes qui souffrent, de jeunes adultes heureux, et des anonymes porteurs des préjugés

Comme dans chaque reportage de l'émission, celui consacré à l'homosexualité présente des témoins dont on connaît le prénom, et quelquefois l'âge. Ils ne sont pas des anonymes au sens propre du terme, et le fait de décliner leur identité les rend plus proches, et, par là, plus « réels » et identifiables. Nicolas et David, Emilie, Frédéric, Cédric, Angélique et Zora : contrairement à l'émission *Tribus* où chaque intervenant était présenté de manière impersonnelle (« *il* », puisqu'il n'y avait que des hommes), ici, chacun est clairement, et à chaque apparition, reconnaissable par tous. Comme le note Rodolphe Ghiglione, ce que l'émission donne à entendre, c'est que « ***l'identité qui est montrée sur l'écran est le lieu possible des projections individuelles***⁵⁶ ». C'est la destinée personnelle de chaque jeune adulte qui est privilégiée, toujours dans cette optique d'identification par les téléspectateurs. Ils sont anonymes, dans le sens où ils sont des « Monsieur-Madame-tout-le-monde », mais on peut les reconnaître facilement.

⁵⁵ Dominique MEHL, *La télévision de l'intimité*, op. cit.

⁵⁶ Rodolphe GHIGLIONE, *op.cit.*, p. 91

Deux d'entre eux apparaissent comme des témoins « fil rouge » : Nicolas et Cédric, deux des témoins qui assument pleinement leur homosexualité. Nicolas est le témoin des deux premières séquences, Cédric celui de la troisième et de la fin du reportage, où l'on revoit son image. Entre leurs témoignages, on trouve celui des jeunes filles qui, elles, ont des difficultés à vivre leur homosexualité. Les deux jeunes hommes sont donc porteur d'une parole légitimée, voire légitime : aux difficultés des autres, on impose le témoignage et la bonne parole de Nicolas et de Cédric. Leurs expériences de l'homosexualité assumée leur confèrent un statut de conseiller extérieur pour les autres. Ils portent toujours un propos qui va dans le sens de celui de la voix off (et donc, par là, dans le sens de celui des journalistes). Exemple : quand Nicolas montre le lieu de ses premières expériences homosexuelles, la voix off a précisé avant lui : « *Pour mieux s'assumer, il est très important de rencontrer des gens qui ont les mêmes désirs* ». Par contre, Angélique, qui s'interroge sur sa sexualité, est amenée à rencontrer un psychothérapeute, rencontre annoncée par la voix off. Ainsi, Nicolas légitime la parole de la voix off, alors que c'est bien la voix off qui donne une légitimité à l'action d'Angélique. Plus généralement, les témoins « qui assument » ont des propos similaires sur le fond à ceux de la voix off, alors que ceux « qui n'assument pas » s'affichent en porte-à-faux avec les interventions de la voix off. D'un côté, bonheur et légitimité, de l'autre, souffrance et propos contraires : on reste bien dans la dichotomie mise en avant plus haut.

En plus de ces grands témoins du reportage, il convient d'ajouter les dix anonymes dont les propos, porteurs de préjugés dans huit cas sur dix, sont là aussi pour légitimer les propos des témoins qui assument et ceux de la voix off. Face aux préjugés et aux clichés (« *y'en a de plus en plus* », « *si ça continue, y'aura plus d'enfants* », « *pour moi, c'est pas humain, c'est un problème psychologique* »), les propos de Nicolas et Cédric et ceux de la voix off sont une réponse formelle. Comme dans un raisonnement par l'absurde, on laisse s'exprimer les avis contraires pour montrer que les opinions « homophiles » existent et sont légitimes. C'est ici l'un des points positifs de l'émission, puisque sans explication et sans chercher à contrer de façon argumentée les propos homophobes entendus, on laisse simplement s'exprimer des témoins vivant leur homosexualité de manière heureuse : c'est donc bien la preuve que l'homosexualité n'a rien d' « inhumain ». D'ailleurs, le fait qu'ils restent anonymes (on ne sait pas leurs noms, et leurs visages sont souvent masqués) vient s'opposer à l'identité assignée aux témoins qui, eux, sont identifiables. Si les premiers sont interchangeable (puisque porteurs d'aucune identité), les seconds sont présentés de manière personnelle.

la voix off : un conseiller extérieur porteur de la bonne parole

La voix off intervient à douze reprises, ici retranscrites en intégralité :

« Nicolas et David, en couple depuis 8 mois, s'affiche au grand jour. Un choix difficile : aujourd'hui encore, l'homosexualité, c tabou » (1) « Pour assumer son homosexualité, il faut du courage » (2) « Une aventure avec une femme, c'est un bon test pour connaître sa préférence sexuelle. Grâce à cette épreuve décisive, Nicolas en est certain : il n'est pas attiré par le sexe opposé » (3) « Pour mieux s'assumer, il est important de rencontrer des gens qui ont les mêmes désirs » (4) « Ses rencontres ont aussi permis à Nicolas de se sentir plus fort et plus en

accord avec ce qu'il est vraiment » (5) « Avec son père en revanche, impossible d'en parler, il ne l'assume pas » (6) « Aujourd'hui, à 24 ans, Nicolas est heureux et pense avoir trouvé l'homme de sa vie. Un bonheur qu'il a eu du mal à atteindre, au prix d'une grande souffrance. Pour d'autres en revanche, assumer son homosexualité peut se révéler beaucoup plus simple » (7) « C'est le cas de Cédric : mieux accepté par ses proches, il a pu assumer son homosexualité très jeune. Et pourtant, chez lui, en région parisienne, il prend des risques à afficher ses préférences sexuelles. Ses voisins ne sont pas toujours tendres avec lui, et les insultes homophobes fusent sur son passage » (8) « Malgré les insultes, Cédric vit bien son homosexualité. Il le doit à sa mère qui l'a toujours soutenu. Elle ne l'a jamais jugé et l'a toujours accepté tel qu'il est » (9) « Cédric a encore des questions : nous lui faisons rencontrer un psychanalyste » (10) « Pour savoir comment annoncer en douceur son homosexualité à sa famille, nous proposons à Angélique de rencontrer un psychothérapeute » (11) « Les conseils du spécialiste ont rassuré les deux jeunes filles. Elles sont bien décidées à attendre le bon moment pour faire leur annonce. Cette étape décisive franchie, comme Cédric et Nicolas, elles seront enfin épanouies dans leur sexualité » (12)

La voix off agit donc en qualité de conseiller extérieur, tenant d'une bonne parole considérée comme légitime. Les interventions 3, 4, 5, 10, 11 et 12 font référence à des conseils. Prodigé par une voix off par définition absente, invisible, le conseil prend un sens moral, dans la mesure où il est énoncé de manière catégorique (voir par exemple les interventions 4 et 5). Dans le cas de la cinquième intervention, le conseil s'appuie sur un exemple concret et apparaît donc en filigrane. Ainsi exemplifié, il en retire une capacité de persuasion certaine. De même, les interventions 10 et 11 font référence à des spécialistes (psychanalyste et psychothérapeute), références « professionnelles » qui viennent, là aussi, légitimer le propos de la voix off.

Les interventions 1, 2, 6, 7 et 8 renvoient quant à elles à la dichotomie mise en relief plus haut : souffrance / épanouissement personnel : les mots « *courage* », « *difficile* », « *assumer* », « *difficulté* », « *souffrance* », « *risques* », « *heureux* » sont utilisés. A ce titre, les septième, huitième et neuvième interventions sont des plus parlantes à ce sujet : chacune fonctionne par confrontation et opposition des termes : « *Un bonheur qu'il a eu du mal à atteindre, au prix d'une grande souffrance* », « *et pourtant* », « *malgré les insultes* ». Nous avons déjà évoqué ce point plus tôt dans l'étude : la voix off offre donc deux visions de l'homosexualité, dans lesquelles le passage de la souffrance à l'épanouissement personnel passe seulement par un travail de l'homo concerné, évacuant ainsi les facteurs « exogènes ».

La voix off a donc une position de conseiller extérieur, tenant de la parole légitime, et, par là, d'une certaine morale. Elle établit une relation complice entre interviewer et interviewé, relation fondée notamment sur le tutoiement, qui accentue l'effet de réalité et de connivence, rapprochant ainsi chaque témoignage d'un vécu susceptible d'être reconnu par certains téléspectateurs⁵⁷.

□ Le retour en plateau

⁵⁷ François JOST, *Introduction à l'analyse de la télévision*, op. cit., p. 173

Après le reportage, c'est le retour en plateau, où l'animateur, accompagné de la sexologue de l'émission, reçoit une jeune femme de 24 ans, Marie. Avant de lui donner la parole, la sexologue décide de revenir sur l'un des points du reportage, concernant « la période d'hétérosexualité » vécue par certains homos. Elle explique que « *souvent, sur cette question, ce sont à 90% des gens hétéros qui n'ont pas encore eu de rapport sexuel et qui sont inquiets parce qu'ils pensent être homos* ». Cette annonce sert de transition à l'animateur pour lancer son dialogue avec l'invitée : « *Marie, vous avez 24 ans. Vous êtes homo, pas de doute ?* » (quid des bisexuels ?). Avant cela, il aurait pu préciser qu'il n'y a pas d' « inquiétude » à avoir si l'on est homosexuel...

Les propos de Marie vont donc permettre d'exemplifier un peu plus encore les propos tenus dans le reportage, notamment par la voix off. Elle explique qu'elle a eu une période d'hétérosexualité, « *pour une question de normalité* » et explique que maintenant, tout se passe bien avec son entourage. Ce sont les seuls propos qu'elle tient : autant dire que l'on n'apprend rien de nouveau avec cette intervention. Elle ne sert, finalement, qu'à plonger les commentaires de la voix off dans du concret. L'invitée est donc une actrice légitime de l'émission, puisqu'elle ne dit rien qui aille à l'encontre des propos tenus dans le reportage. C'est une nouvelle fois une seule vision de l'homosexualité qui est mise en relief ici. Alors que les trois premiers reportages ont été suivis d'un plateau avec deux couples exposant leurs points de vue, souvent divergents, ici, on n'en garde qu'un seul : celui de la ligne éditoriale.

2.2.2.3 Pour conclure sur cette émission : quelle ouverture ?

Ce numéro de l'émission *Sexualité, si on en parlait* présente donc un intérêt indéniable, de par le traitement de l'homosexualité qu'il nous offre. Si l'homosexualité est abordée, en donnant la parole à de jeunes adultes, garçons et filles, la représentation qui en est donnée pose tout de même quelques questions. D'abord, l'homosexualité fait l'objet d'un traitement « spécial » puisque reléguée en fin d'émission et abordée en faisant une distinction nette entre hétérosexualité et homosexualité. Les deux sexualités ne sont pas « mélangées », les trois premiers reportages faisant abstraction de l'homosexualité. En outre, le reportage consacré à l'homosexualité, s'il se veut didactique, explicatif et pédagogique, n'en reste pas moins manichéen, opposant deux manières de vivre son homosexualité : dans la souffrance, ou de manière épanouie, le coming-out étant présenté comme un lien entre les deux. De plus, le contenu volontiers moralisateur des commentaires de la voix off laisse à penser que ses propos sont les seuls légitimes. Ainsi, si ouverture il y a, celle-ci peut être qualifiée d'hétérocentrée, car construite sur un discours pensé par et pour les hétéros (de fait, les trois premiers reportages ne s'adresse qu'à un public hétéro).

L'homosexualité est vue de manière somme toute consensuelle, et cette vision n'est pas discutée en plateau. De fait, avec une seule invitée-plateau, difficile d'animer la discussion. Ainsi,

« le message s'impose, il va de soi, il est légitimé de multiples manières, et ce qui pourrait donner lieu à une réaction morale se trouve recouvert par des significations banales : 'c'est comme ça', 'cela se fait', 'c'est la vie actuelle' ⁵⁸ ».

Un peu comme dans le reportage où les personnes âgées disent qu'il y en « *a partout, de*

plus en plus, c'est comme ça »... Le message proposé par l'émission n'est pas contesté, il est perçu comme légitime et ne se trouve pas remis en cause. Si dans *Tribus*, on a noté une accentuation des différences entre les genres sexués et sexuels, ici, il y a bien volonté d'assimilation de ces différences au modèle dominant : « **ce n'est pas la différence que l'on accepte, mais la ressemblance avec l'hétérosexualité telle qu'elle est idéalisée** ⁵⁹ ». On est loin des clichés et de la caricature extrême proposés par *Tribus*, mais on reste dans des schèmes de représentation hétérosexualisés.

2.3 L'homosexualité présentée comme une sexualité comme une autre

Comme nous avons cherché à le démontrer, les deux premières manières de mettre en scène l'homosexualité sont imprégnées d'hétérocentrisme. Malgré tout, un troisième type de représentation est possible, consistant à présenter l'homosexualité comme une sexualité comme une autre, comme un mode de vie « banalisé », où les homos témoignent en tant que personne, et non en tant que « représentant » des homos. La télévision fait donc quelquefois des efforts non négligeables pour donner à voir une homosexualité proche de la réalité de celles et ceux qui la vivent. L'homosexualité apparaît dans ce cas-là comme un « prétexte » pour donner un éventail le plus large possible des différentes communautés qui forment notre société.

2.3.1 L'homosexualité, sexualité à part entière

Nous prendrons ici l'exemple d'une émission de Jean-Luc Delarue. Souvent décrié pour son exploitation de la misère humaine et ses sujets racoleurs, l'animateur-producteur de France 2 invite régulièrement des gays et des lesbiennes, seuls ou en couples. Si certaines de ces émissions peuvent porter à débat, d'autres sont au contraire de très bons exemples pour notre sujet.

Partons alors de l'exemple de l'émission *Ca se discute*, diffusée en avril 2002 sur France 2, et dont le thème était « *L'homosexualité féminine est-elle sortie de la clandestinité ?* ». Comme nous le verrons dans la dernière partie, les lesbiennes, plongées dans un vide médiatique, ont peu souvent l'occasion d'avoir une émission qui leur soit consacrée.

Sur le plateau, Jean-Luc Delarue reçoit douze invitées, toutes ayant des vies très diversifiées (sur le plan conjugal, social, professionnel), donnant ainsi une vision assez large de la réalité sociale. L'homosexualité n'est pas ici montrée du doigt. Les questions

⁵⁸ Henri BOURGEOIS, *La télévision nous fait-elle la morale? Médias et éthique du public*, op. cit., p. 132.

⁵⁹ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 3

posées vont toutes dans le même sens : comment vit-on, aujourd'hui, librement, son homosexualité en tant que femme ? L'animateur tente de mettre en lumière les revendications nouvelles des lesbiennes : droit à l'adoption, reconnaissance de leur couple, lutte contre l'homophobie et le sexisme. Dans une société où il est encore difficile de vivre sa vie en tant que femme, on comprend mieux les difficultés à la vivre en tant que lesbienne... La lesbophobie, comme l'explique Daniel Borillo⁶⁰, a ceci de particulier qu'elle se réfère à de l'hétérosexisme, où la norme se veut hétérosexuelle et masculine. Ainsi, la volonté d'informer et de mettre en lumière les divers aspects de l'homosexualité féminine est fortement mise en exergue dans cette émission. La part de souffrance liée à la situation des femmes présentes sur le plateau n'est pas imputée à leur homosexualité, mais bien aux comportements, attitudes et discours propres à l'homophobie. Ce n'est plus l'homosexuel (le) qui est la source des problèmes : ce sont les autres. On est donc dans une situation nouvelle, où le fait homosexuel n'a pas à être justifié, mais où les « anti » sont montrés du doigt.

2.3.2 Ca ne se discute plus ?

Le 15 juillet 2003, l'émission de Jean-Luc Delarue *Ca se discute* a pour thème : « *Séropositivité, sida : les mentalités ont-elles évolué ?* ». Après le générique, l'animateur commence l'émission par une courte introduction. Ici, il rappelle la situation en Afrique, en Asie et en Occident, ainsi que les dernières évolutions de la science. Le ton se veut pédagogique, et à aucun moment le présentateur ne parle des invités. A l'issue de cette introduction qui se termine par des questions (« *Quelle vie de couple quand on est contaminé ?* », « *Comment vivre une sexualité épanouie quand on est malade ?* », « *Pourquoi choisit-on, malgré tout, de donner la vie ?* »), J-L. Delarue commence à présenter les invités.

L'émission est rythmée par l'alternance de débats en plateau et de courts reportages, de 4 à 5 minutes, consacrés à certains invités. Tout l'intérêt du programme réside, comme nous allons le voir, dans l'indistinction des sexualités et dans le fait que l'homosexualité est mise en scène comme une sexualité comme les autres.

□ Les reportages :

Durant l'émission, 3 reportages d'une durée de 4 à 5 minutes viennent entrecouper les débats en plateau.

le découpage : trois points de vue singuliers sur quatre thèmes fédérateurs

Contrairement à l'analyse précédente (*Sexualité, si on en parlait ?*), l'homosexualité n'est pas mise à part : elle est bien perçue comme composante d'un réel social, ici touché par la maladie. Le vécu des anonymes invités prime sur les caractéristiques intrinsèques de chacun. Ce sont leurs faits, leurs gestes, leurs attitudes qui sont donnés à voir, et non leurs « particularismes ». Dans le premier reportage, on suit Monique et Laurent, la

⁶⁰ Daniel BORILLO, *L'homophobie*, op. cit., p. 76

quarantaine. Monique est séropositive. Dans le deuxième reportage, ce sont Eric, Véronique et leur fille. Eric est séropositif. Enfin, le dernier reportage est consacré à Pascal et Mickaël, tous deux séropositifs. Ainsi, c'est dans leur vie quotidienne, leur « quotidienneté », que les différents intervenants sont placés. Tous vivent en couple, deux couples ont des enfants : la sexualité n'opère plus en tant qu'élément de compréhension du reportage, et plus largement, du thème. C'est bien la situation des séropositifs, aujourd'hui, qu'il s'agit d'interroger, en se basant sur plusieurs composantes de la société.

Les trois reportages s'articulent tous autour de quatre thèmes que l'on peut qualifier de fédérateurs : la souffrance, la lucidité, l'espoir et le courage. Ce sont des thèmes porteurs, propres à attirer l'attention du plus grand nombre. Chacun de ces thèmes est abordé et clairement séparé des autres dans chaque reportage. Ainsi, ce sont quatre séquences par reportage qui s'enchaînent.

Dans la première séquence du premier reportage, consacré à Monique et Laurent, on voit Laurent en train de sortir sa compagne de la baignoire. La caméra reste dans l'encablure de la porte, faisant oublier sa présence et rendant le quotidien filmé plus « réel ». Assise, Monique, en phase de rechute, explique ses douleurs, le chemin difficile parcouru : ce sont ses souffrances qui la font parler. Dans la deuxième séquence, Laurent est dans son garage, il bricole, construit des « *babioles* » parce que sa femme « *trouve ça beau* ». Le journaliste lui demande s'il se trouve courageux, Laurent répond : « *non, c'est normal, je l'aime* ». Dans la troisième séquence, on retrouve Monique, allongée sur le canapé, qui reçoit la visite de la directrice régionale de l'association Aides. Elle vient donner au couple des préservatifs, les relations sexuelles étant toujours importantes pour le couple, malgré la maladie. Laurent concède : « *le préservatif, c'est le détail qui te rappelle la maladie* ». Plus tôt, Monique avait dit : « *Laurent, il m'épate, je ne comprends pas comment il arrive à faire tout ça pour moi* ». Après la souffrance et le courage, c'est la lucidité de chacun qui est mise en avant. Enfin, dans la troisième et dernière séquence, Laurent et Monique sont à table avec les trois fils de Monique. Ceux-ci expliquent qu'au départ, ils n'aimaient pas Laurent, ils pensaient qu'il « *n'y arriverait pas* ». Aujourd'hui, pourtant, il le considère comme leur père. Le reportage se termine sur une image de Laurent et Monique, marchant sur une plage, Monique concluant : « *Ici, je suis heureuse parce que je sens que je suis bien vivante* ». Pour finir, l'espoir. Les quatre thèmes sont donc habilement enchaînés et différenciés, ce qui, *de facto*, accentue la portée de chaque thème.

On retrouve le même fonctionnement et la même logique dans les deux autres reportages. Ainsi, dans le deuxième reportage, la première séquence est axée autour de la lucidité d'Eric, séropositif depuis 16 ans. On le voit jouer avec sa fille et il dit : « *S'il ne me reste plus beaucoup de temps, je ne peux pas passer mon temps à la gronder, alors je suis plus laxiste que ma femme* ». Pourtant, dans la deuxième séquence, il explique qu'il n'arrive pas à se projeter dans le long terme : « *Je n'y arrive pas* ». Cet espoir perdu, difficile à retrouver, revient à plusieurs reprises dans les différentes interventions d'Eric. Dans la troisième séquence, comme Monique dans le premier reportage, Eric raconte ses souffrances passées, ses douleurs causées par le sida. Il raconte par exemple que, quand sa fille est née, il avait peur de faire des câlins à sa fille, de peur de la contaminer à cause d'une égratignure. Enfin, dans la dernière séquence, Eric, propriétaire d'un

bar-restaurant, discute avec des clients amis de sa maladie. Il explique qu'il n'a plus maintenant peur de la réaction des gens, et qu'il parle plus facilement de son statut sérologique aux autres, précisant qu' « *au départ, il faut prendre sur soi pour en parler, juste qu'à ce qu'on l'accepte soi-même* ». Ce sont donc toujours les mêmes thèmes qui sont repris.

Enfin, dans le dernier reportage, la première séquence met en scène Pascal, la trentaine, vivant en couple avec Mickaël. Tous deux sont séropositifs. Pascal explique qu'il était en stade terminal quand il a appris qu'il était séropositif. Il évoque une période très difficile où la mort était omniprésente. Comme dans les deux premiers reportages, les souffrances font référence au passé. Nous reviendrons plus tard sur les conséquences, en terme d'analyse, de l'imbrication des thèmes. Dans la deuxième séquence, on apprend que Pascal intervient dans les écoles pour faire de la prévention. Il n'a pas de tabou sur la maladie, et les élèves peuvent lui poser toutes les questions. Il montre ainsi qu'il « *comprend la maladie* », sait comment l'appréhender. Cette lucidité est d'ailleurs prégnante durant toute l'émission. Dans la troisième séquence, Pascal et Mickaël sont chez eux, et prennent leurs médicaments. Dans le canapé, Pascal revient sur les doutes du passé et exprime, à son tour, une certaine part de courage, sans laquelle il n'aurait pu s'en sortir. Enfin, dans la dernière séquence, après une visite de Pascal chez le médecin, le journaliste demande à Pascal s'il a « *l'impression d'avoir frôlé la mort ?* ». Pascal lui répond : « *Oui mais aujourd'hui, j'y pense plus. Je sais que la vie est courte et qu'elle mérite d'être vécue* ». Une fois encore, l'espoir réapparaît ici.

Ainsi, les quatre séquences, représentant quatre thèmes fédérateurs, articulent et mettent en scène la vie des 5 intervenants, inscrits dans leur quotidienneté. La sexualité de chacun n'est pas à prendre en compte pour la compréhension du reportage. Le seul référent pour les membres de chaque couple demeure la maladie. A aucun moment, on ne parle de couples hétérosexuels ou homosexuels. La sexualité de chacun est visible à l'écran, elle est un élément parmi d'autres dans la vie de chaque témoin. L'homosexualité, redevenue sexualité indifférenciée, devient alors une sexualité à part entière, complémentaire à l'hétérosexualité. L'homosexualité a donc ici les mêmes « attributs » télévisuels que l'hétérosexualité : elle existe, mais on n'en parle pas de manière distinctive, parce qu'elle va de soi. Il n'y a plus ici de fermeture sur la norme mais bien une ouverture normative, dans la mesure où aucune hiérarchie n'est constatée entre les sexualités.

les thèmes abordés : quatre thèmes porteurs d'un message global

Comme nous venons de le montrer, chaque reportage alterne quatre thèmes susceptibles de toucher le plus grand nombre (car permettant une identification facile). La souffrance, le courage, la lucidité et l'espoir sont donc repris à chaque fois, dans un ordre différent, mais chacun correspond à une séquence bien précise. En abordant ces thèmes de manière séparée, ils sont alors mis en exergue. Une séquence, un thème : la formule est efficace, puisqu'elle accentue chaque thème sans diminuer la place des autres.

En outre, l'imbrication des quatre thèmes est porteuse d'un message global, général. Le courage présent et passé, l' « espoir futur », la souffrance explicitement passée, implicitement présente, la lucidité quotidienne. C'est la maladie dans son ensemble, avec

ses répercussions sur les individus, qui est ici appréhendée. Comme nous le verrons par la suite, le message de l'émission est de montrer qu'on peut vivre aujourd'hui, avec de « *gros hauts et de gros bas* », pour reprendre l'expression d'une invitée sur le plateau, en étant séropositif. Les thèmes des reportages participent donc à cette logique, mettant en avant, de manière concrète, visible, et vivante, le quotidien des malades.

Les thèmes abordés participent donc eux aussi à cette « mise en invisibilité » de l'homosexualité. Elle n'est ni mise en avant, ni stigmatisée, mais simplement présente au titre de composante du réel social. La différence des sexualités n'est plus ici, à l'inverse des émissions « *Tribus* » et « *Sexualité, si on en parlait ?* », cohérente et opérante pour comprendre l'émission.

les témoins du reportage : des « anonymes indifférenciés »

Les trois reportages mettent en scène Monique et Laurent, la quarantaine, en couple depuis 6 ans, Eric et Véronique, la quarantaine également, mariés depuis 10 ans, et Pascal et Mickaël, la trentaine, en couple depuis 9 ans.

Tout d'abord, il s'agit ici de trois couples, constitués depuis longtemps déjà. A aucun moment les journalistes ne se réfèrent à la sexualité des témoins. Ils sont séropositifs, ou partenaires d'une personne séropositive, mais pas identifiés en fonction de leur sexualité propre. Une nouvelle fois, ce sont leurs vies au quotidien qui sont mises en avant. En cela, ils sont des anonymes indifférenciés, dans la mesure où ils sont représentatifs d'une même réalité sociale : celle du sida et de la vie que la maladie implique. Les différences entre chacun se mesurent dans leurs témoignages sur la souffrance, les douleurs, les doutes, chaque personne vivant différemment la maladie. Le ton résolument pédagogique (à de nombreuses reprises dans l'émission, il est fait référence à des statistiques sur la réalité du sida aujourd'hui) vient renforcer l'aspect concret de la démarche : on met en avant le vécu de chaque témoin, et non les particularismes de chacun. Ainsi, il n'y a pas de distinction évidente et possible entre les intervenants des différents reportages : la maladie et les diverses manières de vivre « avec elle » restent le thème central.

De plus, la complicité entre les membres de chaque groupe est fortement suggérée. Chacun est présenté comme un véritable partenaire (au sens anglais du terme « partner », le compagnon de vie), prêt à tout pour aider son conjoint(e). On ne note pas de différences majeures entre les conjoint(e) s : ils sont tous très présents, font preuve d'abnégation et croient en un avenir meilleur. Les trois partenaires ont alors tous le même « profil », sans voix discordante. De la même manière, les trois personnes séropositives parlent des mêmes souffrances, des mêmes craintes et des mêmes espoirs, accentuant encore l'indistinction entre eux, et mettant en relief une même réalité sociale.

Anonymes pris dans l'indistinction, les témoins des trois reportages sont présentés à la fois comme porteurs d'un message singulier (leur histoire personnelle), mais aussi d'un message global, pour comprendre la réalité d'une vie avec la maladie.

la voix off : une faible présence pour un rôle de narratrice

Très peu présente ici, contrairement aux deux émissions analysées précédemment, la

voix off a pour seule fonction de dérouler la mise en scène du reportage. Ses interventions permettent de mettre, le plus souvent, les témoins en situation. Ainsi, dans le dernier reportage, quand on voit Pascal entrer dans son lieu de travail, la voix off précise : « *Pascal travaille de nuit, pour mieux profiter de la vie* ». Dans un autre reportage, quand Eric joue avec sa petite fille, la voix off explique que « *Eric consacre beaucoup de temps à sa fille, âgée de deux mois* ». La voix off intervient donc pour livrer une information que l'on pourrait qualifier de « dédoublée », dans la mesure où elle décrit une situation visible à l'écran au même instant, ou reprise par un témoin juste après l'intervention. Le rôle de la voix off se limite alors à une simple présence narrative, qui permet de rythmer le reportage et d'enchaîner les séquences. Ici aussi, on constate que la voix off ne distingue pas les témoins en fonction de leur sexualité. Mickaël est le « *compagnon de Pascal depuis 9 ans* », et non son « ami » ou pire, comme on le voit encore trop souvent, « un proche ».

□ Les débats en plateau

un public silencieux, des individualités mises en avant

Comme dans chaque numéro de *Ca se discute*, le public est silencieux, ne prend pas position pour tel ou tel invité. Il est un témoin pluriel de l'émission, mais n'a pas de rôle à proprement parler. Par contre, des individus, présents dans le public, sont mis en avant. Certains sont invités à rejoindre le plateau, au centre, devant les invités principaux, pour témoigner. Ils s'extraitent alors du public, comme pour montrer que la vie décrite sur le plateau est bien celle d'un « Monsieur-Madame-Tout-Le-Monde », renforçant ainsi le phénomène d'identification des téléspectateurs. En effet, en offrant un espace de discussion où chacun peut avoir sa place, le téléspectateur, homo, hétéro, séropositif, séronégatif, homme ou femme, jeune ou vieux, peut « **se projeter, s'identifier à celui qui est sur le plateau, passer de l'autre côté de l'écran, tout en se regardant passer, pour apprécier le passage de l'ombre où se fondent les identités, à la lumière où elles se révèlent** ⁶¹ ». Si l'identification a ici une forme quasi « hypnotique », elle demeure un atout essentiel dans ce genre de talk-shows, où chacun peut se reconnaître, parce que « l'autre », celui qui est sur le plateau, pourrait être « moi ».

Durant cette émission, quatre personnes du public sont amenées à témoigner. Le premier, Vincent Pelletier, travaille pour l'association Aides. L'animateur l'interpelle à deux reprises, pour donner des informations précises et faire figure de « référence » en la matière. Ainsi, il rappelle plusieurs vérités scientifiques qui coupent court à certaines prises de position. Par exemple, V. Pelletier explique que les personnes les plus touchées aujourd'hui par la maladie sont les femmes, puisqu'elles sont, physiologiquement, plus « réceptives » au virus que les hommes. L'époque où l'on assimilait homosexualité et sida paraît alors bien révolue. Dans une deuxième intervention, plus tard dans l'émission, le spécialiste parle des phénomènes de barebacking (relation sexuelle non protégée entre deux sérodifférents, consentants ou non) et de relapse (baisse de la vigilance et de la prévention, de plus en plus forte chez les jeunes notamment). Une nouvelle fois, il

⁶¹ Rodolphe GHIGLIONE, *Le talk-show: une analyse psychosociologique du téléspectateur*, op. cit, p. 90

rappelle que 55% des nouvelles contaminations concernent des femmes et que 60% de ces nouvelles contaminations proviennent de relations hétérosexuelles. L'intervenant rétablit ainsi quelques vérités, en sa qualité de spécialiste. Sa place dans l'émission rentre donc pleinement dans le schéma voulu par la rédaction, désirant montrer la réalité du sida aujourd'hui. Dans la même logique, l'intervention d'un médecin, Laurent, consultant spécialisé dans les questions du sida, permet d'amener de nouvelles informations, susceptibles d'aider le public à la compréhension de la maladie (par exemple, quand il explique la différence entre le Sida et le VIH, ou quand il revient sur les multithérapies qui, aujourd'hui, permettent de soulager les malades dans leur quotidien).

De la même manière, deux personnes issues du public sont invitées à témoigner. La première, Marylène, 56 ans, a été contaminée par son premier mari, qui connaissait son statut sérologique mais lui a caché la vérité. Le deuxième témoin, Sergueï, 38 ans, est homo et a été contaminé par l'un de ses partenaires. Ici encore, les deux individus sont partie prenante d'une même réalité, celle du sida. Tous deux sont représentatifs de l'état de la maladie aujourd'hui, qui peut toucher n'importe qui : Marylène, hétéro, qui a vécu sans le préservatif car issue d'une autre génération, ou Sergueï, homo, issu de la génération du « cancer gay ». Les deux évoquent la perte de confiance (Marylène : « *Aujourd'hui, je n'arrive pas à me projeter, j'ai perdue confiance* », Sergueï : « *Quand mon meilleur ami est mort du sida en 97, ça a été un choc, j'ai déprimé, j'ai pris plus de risques, c'était autodestructeur, la culpabilité du survivant en fait : pourquoi lui et pas moi ?...* »), la perte de repères et la lucidité qui l'accompagne (Marylène : « *J'étais plus sonnée qu'en colère quand je l'ai appris. J'ai juste pensé que j'allais mourir, avec mes deux enfants.* », Sergueï : « *Après ça, pour moi, faire l'amour et faire la mort, c'étaient liés.* »). Les deux témoins expriment donc des sentiments et des émotions similaires en se basant sur leur vécu. Leur sexualité n'est pas prise en compte pour « expliquer » ou « comprendre ». C'est uniquement sous l'angle de la maladie que leurs témoignages sont présentés.

Ces quatre intervenants ont donc pour fonction de renforcer la ligne générale de la rédaction, ponctuant les débats d'interventions informatives et pédagogiques.

des témoins nombreux et aux profils variés, représentatifs de la réalité sociale

La grande force de cette émission réside dans le choix des témoins invités, représentatifs de la réalité du sida aujourd'hui. Au total, une douzaine de personnes interviennent durant l'émission : huit d'entre elles sont présentes sur le plateau du début à la fin du programme, quatre autres (Cf. ce qui précède) sortent du public à un moment donné pour intervenir en plateau.

Les huit témoins récurrents sont donc amenés à être des représentants d'une certaine catégorie de population touchée par le sida. Jennifer, 19 ans, a été contaminée par transfusion sanguine à l'âge de 3 ans ; Carole et Nathalie, 36 et 41 ans, ont été contaminées par leurs maris ; Pascal, 37 ans, était en stade terminal il y a 6 ans ; Monique a retrouvé quelques raisons de vivre depuis qu'elle vit avec Laurent ; Eric, séropositif depuis 18 ans et Véronique ont concrétisé leur rêve avec la naissance de leur

premier enfant. Ce sont donc des profils extrêmement variés qui s'affichent sur le plateau. Comme nous l'avons rappelé plus haut, ils sont les témoins légitimes d'une pandémie qui peut toucher n'importe qui du jour au lendemain : jeune femme, femmes mûres, homos, hétéros : ce sont toutes les composantes d'une même réalité sociale qui sont amenées à témoigner sur un sujet qu'on peut dire, malheureusement, « universel ». Ainsi, les homos ne sont plus relégués au simple espace de leur vie privée, mais peuvent occuper, ici, l'espace public, espace de l'hétérosexualité par excellence⁶².

Cette nécessité de représentativité se retrouve également dans la gestion des temps de parole par l'animateur. Ainsi, un équilibre s'opère entre chaque intervenant : Jennifer et Carole interviennent à 9 reprises, Nathalie, Pascal, Monique et Laurent à 8 reprises, Véronique et Eric à 10 reprises. Aucun témoin invité n'est donc mis en valeur par rapport aux autres, chacun bénéficiant d'un temps de parole sensiblement égal à celui des autres.

Comme dans les reportages, les interventions des témoins portent sur leur manière de vivre avec la maladie, inscrite dans sa quotidienneté. La plus jeune, Jennifer, accentue son témoignage sur les difficultés inhérentes à son âge ; les trois couples (Monique et Laurent, Véronique et Eric, Pascal et Mickaël) sur leurs vies de couple, Carole et Nathalie sur le regard des autres. Du fait des caractéristiques de chacun (âge, statut conjugal...), chaque témoignage trouve un écho particulier puisqu'il peut toucher un grand nombre de téléspectateurs sans, pour autant, stigmatiser une catégorie particulière de la population. Ainsi, l'homosexualité de Pascal va de soi, dans la mesure où on sait, dès le début de l'émission, qu'il vit avec Mickaël, sans que cette « caractéristique » ne soit reprise, par l'animateur ou les autres invités, comme élément de compréhension de sa situation. Le thème central demeure le sida, et la sexualité de chacun ne peut être prise en compte pour comprendre les propos de chaque invité. Sans rentrer dans l'analyse des thèmes abordés, on peut dire que tous les invités axent leurs témoignages sur leurs particularismes, tout en s'alimentant du témoignage des autres. Il y a donc des « rebonds », qui non seulement permettent d'enrichir chaque propos et qui, de fait, minimisent les particularismes. Ainsi, si elles sont mises en avant, les personnalités de chacun gagnent aussi en profondeur, en interférant avec celles des autres invités. La confrontation des différentes vies mises en scène renforce alors chaque témoignage pris séparément. Par exemple, quand Eric explique qu'il a attendu plusieurs années avant d'annoncer à sa femme qu'il était séropositif et qu'il souffre aujourd'hui de ce mensonge, Jennifer intervient, racontant qu'elle annonce tout de suite son statut sérologique, la réaction qui suit étant « *un critère de sélection* ». Les deux points de vue diffèrent, accentuant l'effet de réalité multiple du sida aujourd'hui : il n'y a pas de jugement porté sur l'attitude d'Eric par Jennifer, mais bien l'apport d'un autre point de vue. Ainsi, s'il y a pluralité des voix, on ne note pas (conformément à la mise en garde de F. Jost⁶³) d'unicité des points de vue : les témoins ne sont donc pas interchangeable, dans la mesure où chacun reste maître d'un discours personnalisé. Si tous sont séropositifs, aucun n'est stigmatisé sur le plateau « en tant que ». Sur ce point, le découpage du débat offre d'autres arguments intéressants.

⁶² Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 148.

⁶³ François JOST, *Introduction à l'analyse de la télévision*, op. cit., p. 61

le découpage du débat : cinq thèmes, pour un seul et même message

Les thèmes abordés sur le plateau sont les mêmes que ceux détaillés dans les reportages : souffrance, lucidité, espoir, courage. A ces quatre thèmes vient s'ajouter un cinquième sujet : la peur de la stigmatisation. Les interventions de chaque témoin reprennent ces cinq thèmes, sans qu'un thème particulier ne soit associé à tel ou tel invité. Une nouvelle fois, cette constante vient renforcer le caractère universel de la maladie. Contrairement aux deux émissions analysées précédemment, la différenciation des invités ne s'appuie pas sur une dichotomie hétérosexualité / homosexualité, mais bien sur les différentes manières de vivre « son » sida.

Les témoignages se font écho, en ce qu'ils mettent en scène des moments de vie, dont les ressemblances perpétuent cet effort de représentativité voulu par la production. Ainsi, Monique dit qu'il est indispensable de ne « *jamais baisser les bras* », renvoyant au témoignage de Pascal, pour qui « *accepter les coups de blues, c'est déjà accepter la victoire de la maladie* ». De la même manière, Jennifer parle de deux de ses amies qui ne la « *connaissent plus* » depuis qu'elle leur a annoncé sa séropositivité, évoquant une douleur profonde liée à la perte d'êtres chers, tout comme Carole qui raconte ses déceptions face aux réactions négatives de certains de ses proches. Dernier exemple : Nathalie dit qu'elle a peur d'entendre, après l'émission, les remarques désobligeantes de certaines personnes dans la rue (« *Je n'ai pas envie que les gens dans la rue demain se disent : « T'as vu celle-là, elle est séropositive* »), faisant écho à Eric, pour qui « *le plus dur, c'est ce que la société nous fait subir* ». C'est donc toujours dans sa quotidienneté que chaque témoignage est replacé, afin d'offrir un panel plus que représentatif de la situation des séropositifs, aujourd'hui, en France.

Nous retrouvons ainsi sur le plateau les mêmes thèmes que ceux développés dans le reportage :

- la souffrance (Monique : « c'est extrêmement difficile à supporter », Nathalie : « c'est un souvenir douloureux », Pascal : « il y a 6 ans, on m'a annoncé que j'étais au stade terminal, je pensais n'avoir plus que quelques semaines à vivre », Eric : « c'est terrible, aujourd'hui, je me vois comme un assassin du fait de mon mensonge, j'en ai terriblement souffert »)
- le courage (Jennifer : « moi j'assume, je n'ai pas peur de dire que je suis séropositive », Monique : « Laurent, il me donne du courage, j'ai l'impression que je peux y arriver avec lui », Nathalie : « Des fois, c'est dur de prendre les médicaments, mais c'est ce qui nous permet de vivre », Pascal : « C'est dur, mais c'est à moi de dompter le virus, et pas l'inverse »)
- l'espoir (Pascal : « quand je sors de l'hôpital, à chaque fois, je me dis que je suis guéri, sinon c'est perdu d'avance », Monique : « j'ai envie de sauver ma peau, Laurent, c'est mon souffle de vie », Eric : « j'ai du mal à me projeter sur le long terme, maintenant, avec ma fille, c'est plus facile. Nous voulons un deuxième enfant »)
- la lucidité (Pascal : « Je ne me mens jamais à moi-même, mais toujours à la maladie. Si je me dis que mes soucis sont le fait de la maladie, j'accepte déjà sa victoire, et ça,

je peux pas me le permettre », Eric : « avec ma fille, je me dis tout le temps que j'ai peu de temps : si je me dis qu'il ne me reste pas beaucoup de temps, je peux pas passer mon temps à la gronder », Monique : « je sais que la mort peut me tomber dessus à n'importe quel moment, mais si je pense tout le temps à ça, je suis déjà morte »).

Un dernier thème apparaît durant les débats, que nous avons déjà évoqué plus haut : la peur de la stigmatisation. Nous précisons simplement ici que cette peur touche chaque témoin encore une fois, agissant comme un effet de la conjugaison des quatre thèmes susmentionnés. Le regard des autres fait peur, surtout parce qu'il est rempli d'incompréhension. Ainsi, certains évoquent le comportement de proches qui ont « *honte* » (Carole) et ne « *veulent pas en parler* » (Nathalie).

La sexualité de chaque invité n'apparaît donc pas, à aucun moment dans l'émission, comme un élément de compréhension du débat. Son intelligibilité se place au niveau du quotidien difficile des témoins, de leur manière de gérer leur maladie. Si la sexualité est abordée (notamment celle des couples), elle n'est qu'un élément secondaire dans l'analyse. Ce sont bien les conséquences de la maladie sur la sexualité qui sont évoquées (comment vit-on sa sexualité avec la maladie ?). La sexualité est donc à comprendre, ici, sous le seul angle de la maladie. Toute distinction entre les sexualités paraît alors inopérante, puisque la maladie constitue le socle du débat. Autrement dit, la sexualité est secondaire, et seul le rapport de chacun à la maladie constitue une référence pour le débat.

l'animateur, porteur d'informations critique

Dans cette émission, et comme, semble-t-il, dans chaque numéro de celle-ci, l'animateur est amené à jouer trois rôles : il est un informateur, puisque c'est lui qui, en menant l'émission, nous apporte les informations nécessaires pour connaître chaque invité, c'est lui qui rythme le débat, et il peut aussi donner son opinion (rarement toutefois) et devenir un acteur critique à part entière.

Tout d'abord, Jean-Luc Delarue demeure, tout au long de l'émission, celui qui rythme le débat, passant d'un invité à un autre, donnant des informations sur chacun. C'est le cas quand il présente les différents témoins, évoquant une sorte d'état civil (prénom, âge, profession, situation conjugale et familiale). Quand il ne donne pas lui-même les informations, ces questions sont alors toutes destinées à amener une réponse claire et sans ambiguïté. L'interview prend dans ce cas-ci des allures d'« interrogatoire » : « *Comment avez-vous été contaminé ?* », « *A quel âge ?* », « *Comment voyez-vous l'avenir ?* », « *Pourquoi vous imposez-vous des limites ?* », « *Avez-vous des relations sexuelles non protégées ?* »... C'est donc par des questions simples, courtes et concises que l'animateur amène chacun à témoigner. Les questions sont souvent les mêmes pour chaque invité, de sorte que le désir d'indifférenciation se trouve à nouveau renforcé.

De plus, celui-ci rythme le débat, et tient alors, au sens propre du terme, un rôle d'animateur. Par exemple, après l'intervention de tel ou tel invité, il demande à un autre témoin de réagir aux propos qui viennent d'être tenus. Ainsi, quand Carole évoque sa crainte d'être reconnue le lendemain dans la rue, l'animateur demande à Jennifer : « *Et*

vous, Jennifer, vous en pensez quoi ? ». D'ailleurs, dans ces cas-là, les propos des deux intervenants sont le plus souvent opposés. Si l'on reprend l'exemple précédent, Jennifer affirme quant à elle qu'elle assume, et qu'elle n'a « *pas peur du regard des autres* ». Si la volonté d'indifférenciation des invités, toujours dans un souci de représentativité, est manifeste, il n'en reste pas moins que les trajectoires personnelles, propres à chacun, sont mises en exergue et soumises à confrontation. Le message semble être : si la maladie touche tout le monde aujourd'hui, les chemins de vie restent quant à eux singuliers. De la même manière, à plusieurs reprises dans l'émission, certaines questions de l'animateur doivent permettre à chacun d'intervenir (d'où leur forme simple mise en avant plus haut). Par exemple, quand l'animateur demande à Eric pourquoi celui-ci se donne des limites, il sait que chacun pourra répondre, étant donné le caractère impersonnel de la question, qui pourrait alors s'adresser à tous les invités présents. Ici, cette question à Eric amènera les réactions de Monique, Pascal, Nathalie et Jennifer, sans que l'animateur n'ait besoin d'intervenir.

Enfin, Jean-Luc Delarue prend quelquefois une posture critique, en réponse à certaines affirmations de ses invités. Ainsi, et c'est ici un fait intéressant à noter, le phénomène du bareback, dont nous avons parlé plus haut, est abordé à plusieurs reprises, mais jamais sous l'angle de la seule communauté gay (comme dans l'émission *Tribus* par exemple). Carole explique notamment qu'elle a des relations sexuelles non protégées avec son mari, séronégatif et consentant. Pour elle, il s'agit d'une preuve d'amour de la part de son compagnon. L'animateur dit alors : « *ça fait flipper, car beaucoup de gens pourraient mal l'interpréter et penser qu'on peut faire l'amour sans préservatif avec un séropositif !* ». Il prend donc position, et replace, implicitement, la question du bareback sous l'angle d'une pratique qui n'exclue personne. Il n'y a donc pas de catégorisation hâtive, réservant certaines questions à certains invités, mais bien une volonté d'indifférenciation qui ne touche pas aux « particularismes » de chacun.

Pris dans son triple rôle d'animateur-informateur-critique, le présentateur ne s'éloigne donc jamais de la trame et du script de l'émission.

□ Pour conclure sur cette émission : en quoi constitue-t-elle une référence ?

L'émission que nous venons d'analyser nous est apparue comme exemplaire, dans sa manière de mettre en scène ou, plus justement, dans sa manière de ne pas mettre en scène l'homosexualité. Comme nous l'avons vu, il est bien difficile ici de distinguer la représentation de l'invité gay (Pascal, et son partenaire Mickaël) de celle des autres témoins. A la fin de l'émission, le « grand témoin » Serge Moati (qui suit l'émission sans intervenir mais qui la conclue) rappelle qu'en « *85-86, le sida, on l'assimilait à un cancer gay, à la maladie des homos, comme une sorte de punition divine venue du fond des temps* », puis il enchaîne en précisant qu'il est « *bouleversant aujourd'hui de voir à quel point on se trompait, et de voir comment, aujourd'hui, on arrive à en parler avec détachement, peut-être, justement, parce que cette maladie peut tous nous toucher* ». Cette intervention est intéressante puisqu'elle met véritablement en lumière le point de vue développé durant toute l'émission.

La volonté affichée d'une représentativité proche de la réalité et sans stratégie de différenciation constitue, à nos yeux, un élément déterminant dans la compréhension

d'une meilleure représentation de l'homosexualité. Si l'homosexualité reste une différence par rapport à la norme hétérocentrée, celle-ci n'apparaît pas en tant que telle dans l'émission. Bien au contraire, l'homosexualité est ici perçue comme une sexualité et un mode de vie à part entière, ne portant pas à discussion car faisant partie d'un même réel social.

En d'autres termes, il n'y a pas, dans cette émission, de différence opérée entre les sexualités. Seules les multiples manières de vivre avec la maladie sont mises en avant, sans qu'il ne soit fait état de la sexualité de chacun. La sexualité est suggérée (Monique et Laurent, tout comme Eric et Véronique, vivent ensemble, Pascal et Mickaël aussi), mais elle n'est pas accentuée et considérée comme un élément déterminant dans la compréhension de la maladie. L'exemple du bareback, appréhendée dans l'émission comme une pratique « universelle » et non réservée aux seuls gays, comme souvent malheureusement, est ici flagrant.

Véritable sexualité à part entière, l'homosexualité apparaît donc comme une sexualité singulière, à placer au même « niveau » que l'hétérosexualité. L'homosexualité est convoquée non pas pour présenter une tare ou quelque chose qu'il convient d'expliquer, mais bien une sexualité et un mode de vie singuliers. L'expérience d'homosexuels est sollicitée pour être conjuguée à d'autres types d'expériences, et ce sans jugement de valeur apparent. L'homosexualité est perçue comme une évidence, comme une donnée de base qu'on ne peut remettre en cause parce qu'elle est. On est loin des drag-queens et du Marais de *Tribus*, on est loin également de la vision manichéenne de *Sexualité, si on en parlait*.

2.4 Conclusion partielle

Comme nous avons tenté de le démontrer, la télévision française semble offrir aujourd'hui trois manières de représenter l'homosexualité. En choisissant d'analyser trois émissions (tout en faisant référence, dans chaque introduction, à d'autres émissions), nous savions que nous allions restreindre, immanquablement, le champ de compréhension et d'analyse. Pour autant, l'objectif de cette deuxième partie était bien de mettre en lumière trois manières de parler d'homosexualité. Le choix de deux émissions du service public (*Tribus* et *Ca se discute*) est intéressant, dans la mesure où les différences de traitement, flagrantes, de l'homosexualité, montrent bien la limite de la distinction opérée dans la première partie entre chaînes publiques et chaînes privées et, par là, la limite d'une analyse purement quantitative.

D'une caricature extrême (*Tribus*) à une représentation singulière et non stigmatisante (*Ca se discute*), en passant par une ouverture hétérocentrée (*Sexualité, si on en parlait*), ce sont trois mises en scène particulières de l'homosexualité que nous avons tenté de mettre en avant et qui ont fait apparaître, *in fine*, trois manières de concevoir la télévision. Dans son *Eloge du grand public*⁶⁴, Dominique Wolton s'interroge

⁶⁴ Dominique WOLTON, *Eloge du grand public, Une théorie critique de la télévision*, Flammarion, Paris, 1990, p. 13

sur l'avenir de la télévision, se demandant si celle-ci doit rester généraliste ou, au contraire, « *fragmentée au gré des différentes demandes des publics solvables* ». Ici, l'émission de Jean-Luc Delarue apparaît comme un modèle de télévision généraliste, là où l'émission de Thierry Ardisson paraissait « segmentaire » et segmentée. En effet, ce numéro de *Ca se discute* aurait pu s'articuler autour d'une majorité d'invités homos, comme ce fut le cas il n'y a pas si longtemps encore quand il s'agissait de parler du sida. Comme Wolton, nous pensons qu'il est préférable pour la télévision de demeurer un média généraliste, privilégiant le public, et non l'individu. Nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie, mais il nous semble important de ne pas fragmenter l'espace offert par le média le plus répandu qui soit, afin d'éviter les stigmatisations et la « ghettoïsation télévisuelle » de groupes sociaux minoritaires. La télévision est de plus en plus amenée à devenir une « *fenêtre ouverte sur soi* », pour reprendre l'expression d'Alain Ehrenberg⁶⁵, après avoir été une « *fenêtre ouverte sur le monde* ». Si l'on reprend les analyses de cette deuxième partie, on peut dire que les deux premières émissions (*Tribus* et *Sexualité, si on en parlait*) n'offre pas cette ouverture sur soi, dans la mesure où elles sont calibrées par le modèle hétérosexuel dominant, pour un public hétérosexuel. Elles ne font qu'offrir une vision du monde dramatiquement subjective, où il convient de montrer, d'expliquer, d'évaluer et de comprendre. L'homosexualité est dans ces deux cas synonymes de prétexte télévisuel. Par contre, dans le troisième cas (*Ca se discute*), la fenêtre est bien ouverte sur soi. Il ne s'agit pas, bien évidemment, de dire que l'on tient ici l'émission la plus objective, la plus structurée et la plus intéressante du Paf. Pour autant, dans le numéro que nous avons choisi, l'homosexualité, loin d'être un prétexte, est plutôt une évidence, une sexualité parmi d'autres. Dans les deux premiers cas, et si l'on reprend le travail d'Isabelle Gavillet⁶⁶, le paradigme est dramatique : le but avoué est de définir, d'évaluer les conséquences, de chercher des causes, d'expliquer. Dans le dernier cas, le paradigme est tragique : l'homosexualité est une manière de vivre, de penser le monde, un mode de vie à part entière.

⁶⁵ Alain EHRENBURG, revue *Esprit*, 1/93.

⁶⁶ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 264.

Troisième partie : L'homosexualité, une sexualité oubliée, minorée, infériorisée

Comme nous avons commencé à le voir dans la deuxième partie, dans de nombreuses émissions ou reportages, la sexualité se trouve « hétérosexualisée ». En d'autres termes, quand ces programmes parlent de sexualité, ils ne parlent en fait que de l'hétérosexualité, rejetant, de manière consciente ou non, l'homosexualité. Prenons un exemple tout simple : dans l'émission *Demain tous...hors normes* diffusée à l'automne 2002 sur M6, un reportage est consacré à un jeune adolescent de petite taille. Le journaliste demande à son père : « *Et vous n'avez pas peur qu'il ait plus tard des difficultés avec les filles ?* ». On imagine assez facilement le malaise de l'adolescent, s'il était gay, face à cette question. L'hétérosexualité, norme sexuelle en vigueur, va de soi. C'est la fameuse question du grand oncle, vécue au moins une fois dans sa vie par tout homo : « *Alors, toujours pas de copine ?* »...

3.1 La télévision joue-t-elle pleinement son rôle éducatif ?

Même si le rôle éducatif de la télévision a cédé la place depuis de nombreuses années déjà aux impératifs commerciaux et d'audience des grandes chaînes, on ne peut toutefois

s'empêcher de penser qu'une certaine pédagogie y a encore sa place. Ainsi, face à des problèmes majeurs comme celui du Sida, du racisme, de l'homophobie (les exemples sont ici légions), la télévision devrait pouvoir se targuer d'un discours clair et sans ambiguïté. Malheureusement, comme nous le verrons dans cette sous-partie, la télévision n'évite pas quelques écueils que l'on pourrait qualifier de « dérangeants ».

La question-titre m'est donc venue à l'esprit après avoir visionné plusieurs émissions pourtant présentées comme étant des émissions pédagogiques et qui, en fait, ne s'adressent explicitement qu'aux personnes hétérosexuelles et jamais vraiment aux homos.

3.1.1 Quand l'homosexualité devient une abstraction...

La découverte de l'homosexualité a le plus souvent lieu à l'adolescence. Dans de nombreux cas, le poids écrasant de la société, hétérocentrée et normée, fait se poser de nombreuses questions à ces adolescents : « *Suis-je normal ?* », « *Pourquoi moi ?* », « *Est-ce un passage, une simple période d'ambiguïtés ?* ». Notons au passage que le nombre de suicide est deux à trois fois (selon les études) plus élevé chez les jeunes homos que dans le reste de la population à âge égal. Face à cela, comme nous l'avons rappelé en introduction, la télévision se devrait de jouer un rôle pédagogique, comme elle sait le faire face à d'autres problèmes de société. Pour comprendre que leur homosexualité, sexualité « différente » (de la norme), n'est pas un problème et qu'elle n'a rien d'anormale, les jeunes homos ont besoin de référents que pourrait leur offrir un médium aussi répandu que la télévision. On rappellera ici l'exemple de la série anglaise *Et alors*, diffusée sur France 2 il y a quelques années le samedi matin, dans une émission destinée aux jeunes ados, et qui mettait en scène un jeune homo. Mais, en tout état de cause, l'homosexualité des adolescents semblent encore être un tabou à la télévision française, tant les émissions abordant le sujet se font rares.

Ainsi, l'émission « *Sexualité, si on en parlait ?* » abordait le mardi 3 décembre 2002 sur M6 le thème du plaisir. L'un des reportages s'articulait notamment autour de la découverte dudit plaisir chez les adolescents. Dès l'entrée en matière du reportage, la voix-off précise que « *les garçons parlent de filles, et les filles parlent de garçons* ». Le reportage est donc construit sur le couple masculin / féminin, et sur ses complémentarités : l'homosexualité est donc évacuée et exclue du réel social. Dans l'exemple présent, les journalistes semblent partir du principe que l'hétérosexualité va de soi et qu'il n'est donc pas nécessaire de parler d'une sexualité « périphérique ». Il n'y a donc plus ici de discours sur l'homosexualité, et encore moins de discours d'homosexuels. Une partie de la réalité se trouve alors éluder : l'homosexualité est bien dans ce cas-là une sexualité et un mode de vie oubliés.

Plus grave selon nous, dans la même émission, un sujet est consacré à l'usage du préservatif chez les jeunes. Un sujet on ne peut plus intéressant, surtout à une époque où les maladies et infections sexuellement transmissibles (MST-IST) sont en pleine recrudescence (on pense notamment à la réapparition de la syphilis ou aux phénomènes de relapse). D'ailleurs, dès le début du reportage, la voix-off explique que « *sensibiliser les jeunes à l'usage du préservatif, c'est encore une priorité* ». Toutefois, derrière cet

effort louable de pédagogie sexuelle, on ne peut que regretter l'absence de toute allusion à l'homosexualité dans ce reportage. Ainsi, des conseils sont donnés pour une utilisation optimale du préservatif, mais seulement sous l'angle des pratiques hétérosexuelles. Dans cette optique, parler de la sexualité des jeunes et des risques liés à celle-ci sans parler de l'homosexualité apparaît, à nos yeux, comme une faute grave. Et pourtant, l'émission se présente comme une « *invitation sans tabou à la découverte de la sexualité* ». Tout le monde ne doit pas avoir la même définition du tabou... Pour reprendre l'analyse de François Jost⁶⁷, il est nécessaire de prendre en compte trois champs de souveraineté pour comprendre la mise en scène d'une émission et la teneur du message que celle-ci cherche à faire passer. D'abord, il convient de prendre en considération le point de vue idéologique du journaliste, et ainsi voir sous quel angle celui-ci parle de la réalité. Dans l'exemple présent, comme nous l'avons vu, le reportage s'ancre dans une vision normée de la sexualité, où seule l'hétérosexualité a droit de citer. Vient ensuite le point de vue visuel du cameraman, où il faut chercher à savoir comment celui-ci regarde le monde qui l'entoure à travers l'ocilleton de sa caméra. Ici, tout est fait pour ne montrer et faire témoigner que des personnes hétérosexuelles (soit des couples, soit des hommes évoquant leurs rapports aux femmes et vice-versa). De longs plans sur un couple hétéro se tenant la main sur une plage, des séquences sur un couple (toujours hétéro) racontant sa relation, assis sur un canapé douillet etc. Le regard porté sur la sexualité, par le filmage opéré, ne montre donc qu'une seule sexualité. Enfin, F. Jost note un troisième point de vue à prendre en compte : celui du réalisateur, en se demandant comment celui-ci s'y prend pour que le spectateur épouse son propre regard. En ne donnant à voir au téléspectateur que des personnes hétérosexuelles, en n'abordant jamais le thème de l'homosexualité, en ne présentant en plateau que les mêmes témoins du reportage, en centrant le propos sur l'hétérosexualité, le réalisateur donne ici à penser au spectateur qu'un seul point de vue se vaut et que ce point de vue est le seul légitime, puisque faisant fi d'une partie de la réalité. Il faudra d'ailleurs attendre le quatrième numéro de cette émission pour que le sujet de

l'homosexualité soit abordé (cf 2.3). Autre exemple, le 5 novembre 2002, l'émission est centrée sur le thème de la découverte de l'amour, mais, une nouvelle fois, c'est bien de l'amour hétérosexuel que l'on parle : les mots hétérosexualité et homosexualité ne sont jamais prononcés, mais tous les témoignages et toutes les explications font référence à l'hétérosexualité. Sexualité sans nom, sexualité qui n'existe pas, l'homosexualité est véritablement, au sens propre du terme, oubliée.

Non seulement on constate une fermeture sur la norme, comme dans les deux types de mise en scène mis en avant dans la deuxième partie, mais, de plus, l'homosexualité n'est ici pas prise en compte comme donnée existante de la réalité sociale. En d'autres termes, l'homosexualité n'existe pas. On parlera donc ici d'hétérocentrisme, puisque la sexualité est perçue sous le prisme d'une sexualité dominante, voire écrasante, niant l'existence même d'autres sexualités. Comme l'explique Didier Eribon, pour le discours hétérocentriste, « **la sexualité n'est possible que dans la différence et la complémentarité du masculin et du féminin**⁶⁸ ». Tout ce qui sort de ce schéma est donc *de facto* à proscrire pour un discours sur la sexualité.

⁶⁷ François JOST, *Introduction à l'analyse de la télévision*, op. cit, p. 156

Deuxième exemple tout aussi révélateur de cette volonté de mettre entre parenthèses l'homosexualité : la première cérémonie des « *Mister France* », diffusée sur TF1 en mai 2003. Dans cette cérémonie voulue comme un divertissement familial, qui puisse toucher le public le plus large possible, comme son pendant féminin des « *Miss France* », personne n'affiche officiellement sa sexualité. Mais, comme dans l'exemple précédent, tout est fait, dans la mise en scène, pour ne s'adresser qu'à un seul public, hétérosexuel. Ainsi, la présentatrice s'adresse au public en disant : « *mesdames, vous êtes contentes* », puis aux candidats : « *messieurs, vous êtes heureux ?* », sous entendu « *d'avoir face à vous toutes ces femmes* ». Tout le monde est donc a priori hétérosexuel...les homos n'ayant pas vraiment l'occasion de dire le contraire ! Durant l'émission, l'animatrice propose à chaque candidat un « questionnaire intime ». Les trois questions sont les suivantes :

« Avez-vous déjà eu une relation physique avec une fille qui ne vous plaisait pas ? » « Votre meilleure amie vous attire de plus en plus, que faites-vous ? », et l'animatrice de dire : « votre meilleure amie « i e », je précise ! » « En cas de grosse fatigue, votre copine arrive-t-elle à vous convaincre de vous laisser faire ? »

On passera ici sur la confondante stupidité des questions pour s'intéresser à la forme de ce discours. Ici, c'est bien un discours hétérocentré qui tient lieu de vérité intangible, puisque tout est fait pour que chaque candidat soit considéré par le public comme étant hétérosexuel. On se demanderait presque combien de candidats ont menti durant ce questionnaire, s'affichant hétéro alors qu'homo...L'imposition d'un discours hétérocentré, par la mise en scène même de l'émission, et son contenu rendent ainsi impossible tout discours sur l'homosexualité. L'homosexualité est évacuée, seule l'hétérosexualité ayant droit de citer. C'est une nouvelle fois tout un pan de la réalité sociale qui se trouve exclu de la représentation de la sexualité. Nous aurions pu prendre l'exemple des *Miss France* et aboutir au même constat...

3.1.2 Une frontière parfois mince entre hétérocentrisme et homophobie

Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie avec l'exemple de l'émission *Tribus*, la télévision n'échappe pas, encore aujourd'hui, à de nombreux clichés, préjugés et caricatures grotesques quand il s'agit d'aborder le thème de l'homosexualité. L'hétérocentrisme peut encore souvent se teinter, malheureusement, d'homophobie. Ces dérapages, comme tous ceux touchant, semble-t-il, à la représentation de ce qui n'est pas masculin, hétérosexuel et blanc, font rarement l'objet d'excuses de la part de ceux qui en sont à l'origine.

Exemple frappant : la première saison de l'émission « *Star Académy* », qui, en 2001, s'est caractérisée notamment par les dérapages verbaux de l'un de ces candidats. Le 28 novembre 2001, sur TF1, dans le résumé quotidien du jeu de télé-réalité présenté en access prime time, « l'événement » du jour est la colère de Jean-Pascal et les propos

⁶⁸ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 129

violents et homophobes qu'il a tenu à l'antenne. Des propos que la production a décidé de reprendre dans son résumé quotidien, alors qu'elle aurait très bien pu s'en passer : « *C'est un truc de pédé la danse, c'est un truc de pédales* ». Suivent des « *tarlouzes* », des « *pédés du cul* » et autres expressions du même acabit. Le présentateur ne prend pas la peine de relever ses propos, et il faut attendre la semaine suivante pour que, lors du prime time hebdomadaire, celui-ci gronde gentiment son élève, non pas sur le fond (le contenu de son propos) mais simplement sur son coup de colère. Il semble bien que ces propos aient été diffusés, amplifiés et rediffusés dans le simple but d'entretenir le suspense sur le possible départ du candidat.

L'homosexualité a toujours été et reste un sujet inépuisable de blagues franchouillardes, le sommet de la veulerie ayant été atteint par les émissions dites « comiques » comme celles de Patrick Sébastien ou de Philippe Bouvard avec ses « inénarrables » « *Grosses Têtes* », où l'homosexuel s'appelle toujours « Jean-Phi », est garçon coiffeur et s'exprime avec une voix haut-perchée...

Face à ces dérapages, on peut se demander quel rôle joue le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. En 1992, le ministre de la communication de l'époque, Jean-Noël Jeanneney, a étendu les pouvoirs du CSA, en lui permettant de prononcer des sanctions à l'encontre des chaînes qui se livreraient à « *certaines dérapages conduisant à la généralisation de dérisions dégradantes* ». Ce n'est pourtant qu'après une requête émanant d'une association (telle que l'association Les pieds dans le Paf, qui lutte pour une télévision de qualité, respectueuse de chaque individu) que le CSA peut émettre des recommandations, voire prendre des sanctions. Malgré ces progrès, les propos homophobes ne sont pas de simples exceptions dans le discours global véhiculé par la télévision sur l'homosexualité.

Dans cette optique, les associations gays et lesbiennes réclamaient des moyens législatifs renforcés pour lutter contre l'homophobie. Nous avons vu dans la première partie qu'une loi devrait être votée en ce sens avant la fin de l'année 2004, même si son examen à l'Assemblée Nationale, promis pour l'été par le Premier Ministre quelques jours avant la traditionnelle Gay Pride, a été reporté à la rentrée...

A la télévision française, on a rarement (oserait-on dire jamais ?) vu une émission de débat visant à démonter les arguments homophobes. Nous choisirons ici l'exemple d'un programme diffusé sur la chaîne canadienne Omni 2, le jeudi 18 décembre 2003, dans le cadre de l'émission *R*, que l'on pourrait décrire comme la version canadienne de l'émission française *C'est mon choix* diffusée sur France 3. Le thème de ce jour-ci est « *Gay teens fight back* ». Durant cette émission, homosexuels, défenseurs des droits des homos et homophobes « assumés » vont se succéder sur le plateau pour exposer leur point de vue. Même si le contenu peut être considéré comme « racoleur » (d'où la comparaison avec *C'est mon choix*), nous avons rarement vu une émission prendre parti, au sens propre du terme, pour la « cause homosexuelle ». Une liberté de ton qu'il convient certainement de mettre sur le compte de la vision élargie de la tolérance qui prévaut au Canada. L'émission commence par le témoignage de deux jeunes filles qui viennent de créer un site Internet dont l'adresse est www.godhatefags.com. On peut difficilement faire plus explicite (rappelons que le terme « fags » est aussi insultant et répandu que notre « sale pédé »). Ici, personne ne les prend au sérieux, et le public rit à

chaque fois qu'elles tentent d'exposer leurs arguments (religieux), visant à montrer que l'homosexualité est une tare contre-nature et un choix. Un membre du public leur propose, pour prendre le contre-pied de leur argumentaire, de lancer un Tee-shirt sur lequel serait inscrit : « *' I love gays' Jesus* ». Plus que l'attitude du public qui, dès le début de l'émission, prend fait et cause pour l'homosexualité, c'est celle de la présentatrice qui nous a ici surpris, au bon sens du terme : ne laissant pas les arguments des deux jeunes filles sans réponse, elle leur demande : « *And if it was not a choice ?* ». Les deux invitées restent sans réponse... Non seulement l'animatrice adopte une posture critique, mais elle remet même en cause l'un des arguments homophobes les plus répandus, consistant à dire que l'homosexualité est un choix et, qu'à partir de là, les homos n'ont pas à se plaindre de leur situation. Si les propos homophobes sont ici acceptés, c'est pour mieux mettre en avant les arguments contraires, sur la logique de la confrontation d'idées. Dans la même optique, la présentatrice reçoit ensuite un couple dont la jeune fille de 13 ans est lesbienne. Le père ne l'accepte pas, faisant lui aussi référence à Dieu pour expliquer son point de vue ; la mère, elle, défend sa fille. Ici encore, la présentatrice prend le parti de défendre la jeune fille, faisant même la morale au père et soutenant la mère dans sa position. Quand la jeune fille arrive sur le plateau, le public l'applaudit, restant ainsi dans le rôle qu'il tient depuis le début de l'émission. Enfin, la dernière invitée est une jeune fille lesbienne dont l'amie a été victime d'un meurtre homophobe. On peut reprocher à l'émission son ton larmoyant, on ne peut qu'être surpris, en tant qu'adepte de la télévision française, de voir ici les différences de traitement de l'homosexualité. La présence d'adolescents ouvertement homosexuels, témoignant à visage découvert, la dénonciation des crimes homophobes, le témoignage de jeunes lesbiennes et d'aucun jeune gay, le ton résolument progressiste de l'animatrice, la mise en branle des arguments homophobes : autant d'éléments qui rendent la comparaison des plus intéressantes, et montrent que d'autres schèmes de représentation de l'homosexualité, loin de l'image de la folle ou de la camionneuse, sont possibles. Dans cette émission, chaque témoin semble présent pour délivrer un message militant. Une posture qui n'étonne guère, tant le militantisme gay et lesbien nord-américain s'est toujours voulu résolument combatif. La mise en scène de l'émission et son « script » sont d'ailleurs intéressants à décrire ici : les deux premiers témoins sont ouvertement homophobes, les deux suivants sont un couple dans lequel le mari est homophobe et la mère « homophile », arrive ensuite leur fille lesbienne, et la dernière invitée est cette jeune fille qui vient relater le crime homophobe qui lui a enlevé son amie. On glisse progressivement, au fil de l'émission d'une thématique homophobe, battue en brèche par les interventions du public et de l'animatrice, à une thématique « homophile », soutenue fortement par le public et l'animatrice. A la fin de l'émission, le thème (« *Gay teens fight back* ») a trouvé toute sa signification. Ainsi, loin d'être de simples témoins, les invités construisent leurs propres discours sur l'homosexualité, n'étant pas, en cela, contrecarrés par une vision normée, hétérocentrée, et hétérosexiste de la sexualité.

Il nous paraissait intéressant ici, après avoir vu comment la frontière entre hétérocentrisme et homophobie pouvait être mince à la télévision française, de voir que la mise en scène de l'homosexualité peut être bien différente des schèmes de représentation traditionnels dans d'autres pays, tels que le Canada. Ainsi nous pensons que cette comparaison peut servir à souligner, de manière concrète et flagrante, les

efforts que la télévision française doit encore fournir pour offrir aux téléspectateurs une vision de l'homosexualité fidèle à la réalité de celles et ceux qui la vivent. Didier Eribon note judicieusement que tout discours contre l'homosexualité est en même temps un discours sur l'homosexualité, expliquant que :

« tout énoncé public sur l'homosexualité trouve un écho immédiat et profond chez les homos, tout simplement parce qu'il y est question d'eux, dans un monde où la réalité de leurs sentiments, de leur sexualité, de leurs personnalités est de l'ordre de l'indicible ⁶⁹ »

Mais la position de Didier Eribon n'est recevable que dans le cas où un discours contre / sur l'homosexualité existe. Dans les exemples précédents, où l'homosexualité est totalement oubliée, un / une homosexuel / le peut difficilement se reconnaître. L'indicible se double ici de l'invisible...

3.2 Les lesbiennes dans un vide médiatique

La légende veut que la Reine Victoria n'ait jamais condamné l'homosexualité féminine, non par grande ouverture d'esprit, mais simplement parce qu'elle pensait que « ça n'existait pas ». Pourquoi parler alors de quelque chose qui n'existe pas ?... L'anecdote peut aujourd'hui faire sourire, il n'en reste pas moins qu'elle est assez éclairante sur la manière de penser l'homosexualité féminine.

S'il est un fait que l'on peut difficilement nier, c'est bien l'absence de représentation de l'homosexualité féminine à la télévision française. Aux Etats-Unis, la comédienne Ellen DeGeneres présente un talk-show qui porte son prénom. En 1997, elle dévoilait dans une série où elle tenait le rôle principal son orientation sexuelle : l'annonce fit scandale, assimilée à une « promotion » de l'homosexualité que certains leaders religieux et politiques ne purent accepter. Aujourd'hui, son show est l'un des plus regardés, et chaque numéro est une mine de références « crypto-lesbiennes ». Autant dire que nous sommes loin de tout ça à la télévision française. Mais comment expliquer cette absence récurrente de l'homosexualité féminine ? Ici, difficile d'analyser les représentations télévisuelles de celles qui la vivent : elles n'existent pas.

La télévision, comme nous l'avons noté dès le début de ce travail, reste un reflet - parfois sincère, parfois médiocre - de la société. Historiquement, l'homosexualité féminine est doublement subversive pour la société **« puisqu'elle ne crée pas de produit à changer sur le marché (les filles), et ne reproduit pas le système d'oppression au sein même de la cellule familiale (c'est à dire le fils) ⁷⁰ »**. En d'autres termes, les lesbiennes sont doublement opprimées : en tant que femmes, elles subissent ce que Pierre Bourdieu appelle **« la domination masculine ⁷¹ »**, en tant que lesbiennes, c'est la

⁶⁹ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 214

⁷⁰ Présenté par Gisèle HALIMI, *Le programme commun des femmes, Choisir, La Cause des femmes*, Bernard Grasset, Paris, 1978, 198

société hétérosexiste qui les oppriment. Comme l'explique le sociologue, pour comprendre les mécanismes de cette domination masculine, il faut chercher à **« saisir la logique de la domination exercée au nom d'un principe symbolique connu et reconnu par le dominant comme par le dominé, une langue (ou une prononciation), un style de vie (ou une manière de penser, de parler ou d'agir), et, plus généralement, une propriété distinctive, emblème ou stigmaté⁷² »**

Victime d'une société patriarcale, les femmes se doivent, consciemment, puisque reconnaissant la domination, de supporter une norme hétérosexiste, garante du maintien de l'homme hétérosexuel dans la hiérarchie sociale et sexuelle. Ainsi, historiquement, la visibilité masculine a toujours primé sur la visibilité féminine : l'homme intervient dans la sphère publique, la femme dans la sphère privée. Même si la place de la femme a considérablement évolué en France depuis 30 ans, pensons tout de même aux publicités pour la lessive ou les nettoyeurs ménagers, où Monsieur salit la maison, après une dure journée de travail, et Madame nettoie, puisque préposée aux tâches ménagères...

En plus de cette domination masculine, les lesbiennes ont à franchir une deuxième norme, l'hétérosexualité. Nous l'avons déjà noté à de nombreuses reprises : l'homosexualité est encore souvent perçue comme une sexualité « contre nature », car non reproductrice. Les lesbiennes sont donc prises dans ce que nous appellerons une « double impasse normée », qui fait de l'homme hétérosexuel le modèle dominant de la société. L'homosexualité féminine a donc un double combat à mener : l'un sur le front de l'hétérosexisme, l'autre sur le front de l'homophobie. Les lesbiennes militantes ont ainsi rapidement rejoint, dès les années 70, les mouvements féministes (hormis, bien sûr, les séparatistes), se séparant ainsi du mouvement gay, auquel il était reproché de reproduire, en son sein, la domination masculine que rejetait les femmes⁷³.

Domination masculine, domination hétérosexiste : les lesbiennes ne sont donc pas dans une situation enviable. Nous pourrions dire que, au regard de l'histoire, l'homosexualité masculine est un non-dit vécu, alors que l'homosexualité féminine est un non-dit fantasmé (il suffit de penser aux films pornographiques, dans lesquels celle-ci apparaît toujours, pour répondre aux fantasmes de l'homme dominateur). Par là, l'homosexualité féminine demeure, d'une certaine manière, une abstraction sociale. Les lesbiennes ont donc plus de difficultés à accéder à la visibilité médiatique : objets de fantasmes (et donc passant du côté de l'imaginaire), peu représentées, détachées du mouvement gay, opprimées par une logique hétérosexiste, elles ne peuvent prétendre à l'espace public. L'homosexualité féminine est exclue de la réalité sociale : à partir de là, pourquoi en parler à la télévision, si elle n'est qu'une abstraction ?

⁷¹ Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, coll. Liber, Seuil, Paris, 1998

⁷² *Ibid*, p. 8

⁷³ Voir ici le livre de Frédéric MARTEL, *Le rose et le noir, les homosexuels en France depuis 1968*, op. cit., et plus spécifiquement la première partie, où il montre bien comment le mouvement gay s'est construit sur le modèle dominant masculin. Bourdieu rappelle également, dans *La domination masculine*, que le mouvement gay compte 90% de gays et 10% de lesbiennes et que celui-ci est fortement marqué par une tradition masculiniste (p. 133)

Aux Etats-Unis, la révolution médiatique des homos est venue d'une lesbienne, Ellen de Generes, comme nous l'avons souligné plus haut. Depuis plus d'un an déjà, une série (*The L Word*) connaît un grand succès à la télévision, sur la chaîne câblée Showtime, en mettant en scène la vie de plusieurs lesbiennes, sur le modèle de la série *Queer as Folk*. En France, l'homosexualité féminine reste un tabou à la télévision, et dans les médias en général. Comme nous l'avons remarqué dans la deuxième partie, à part dans l'émission de Jean-Luc Delarue, seules 3 lesbiennes sur une vingtaine de témoins (pour l'ensemble des trois émissions analysées) sont présentées. Fruit de l'invisibilité sociale infligée à l'homosexualité féminine, son invisibilité médiatique contraste avec la visibilité accrue, ces dernières années, de la population gay.

Cette inexistance médiatique est donc fortement liée à l'histoire du militantisme gay et lesbien, celle des féminismes et le poids écrasant d'une double norme sociale. Le lien entre homophobie et misogynie prend alors tout son sens, tant ces deux formes d'ostracisme et d'intolérance pèsent de tout leur poids sur les lesbiennes. La chercheuse Sophie Courtial⁷⁴ va plus loin, rappelant les « bases » du sexisme : il implique,

« d'une part, l'impossibilité de reconnaître l'indépendance de la sexualité féminine vis-à-vis de l'homme, donc un déni des relations sexuelles entre femmes et dans le pire des cas l'instrumentalisation de celle-ci à son profit, et, d'autre part, la dévalorisation de l'homosexuel mâle qui déchoît de son statut en devenant un sous-homme attiré par d'autres hommes (c'est la perpétuation de l'idée de l'inverti, femme coincée dans un corps d'homme) ».

Ainsi, la domination masculine n'est pas seulement une domination de genre, mais également une domination de système, celui du régime hétérosexuel sur le régime homosexuel. Le lien entre homophobie et misogynie est donc plus que jamais marqué. L'hétérosexisme imprègne alors au quotidien, et ce de manière insidieuse (car produit sous l'effet de catégorisations assénées depuis l'enfance), la vie des lesbiennes. Leur inexistance est forcée.

3.3 La solution : une télévision gay ?

Nous avons tenté de montrer depuis le départ les insuffisances, les écueils et les caricatures persistantes véhiculés par la télévision quand elle entreprend de représenter l'homosexualité. Souvent, comme nous l'avons vu, toutes ces carences sont le fruit d'un travail dans lequel seule une logique (« un mode de pensée » pourrait-on dire) hétérosexuelle est à l'œuvre : même si l'on parle de l'homosexualité, ces représentations sont tronquées par le fait qu'elles sont exclusivement pensées sous un schème hétérosexuel. Partant de ce constat, la solution serait-elle une télévision pensée par les gays et pour les gays ? Isabelle Gavillet⁷⁵ notait déjà que les représentations dépendent

⁷⁴ Sophie COURTIAL-DESTEMBART, *Quelques questions de genres*, Forum Gay et Lesbien, 2002. Le site Internet ne semble plus exister (NdA).

⁷⁵ Isabelle GAVILLET, *Penser l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 264

davantage de celui qui montre que de celui qui est montré. Ainsi, partant de ce constat, peut-on penser qu'il convienne, pour offrir une représentation de l'homosexualité fidèle à la réalité de celles et ceux qui la vivent au quotidien, de donner aux gays et aux lesbiennes l'opportunité d'avoir leurs propres programmes ?

3.3.1 « *Follement gay* », follement caricatural...

Le vendredi 30 janvier 2004, M6 a proposé un programme, en prime time, intitulé *Follement gay*. Trois heures d'un show grand public, résolument « paillettes », durant lequel les deux présentateurs (Virginie Efira et Magloire, figure gay du Paf français) souhaitaient offrir aux téléspectateurs un inventaire non exhaustif de la « culture gay » et faire évoluer, selon leurs propres termes, le regard de la société française sur la question de l'homosexualité. Toute la nuance devait être dans le « non exhaustif »... On pouvait s'attendre à un programme attractif, puisque pour la première fois, une chaîne hertzienne consacrait sa première partie de soirée à un programme clairement revendiqué comme gay.

Malheureusement, *Follement gay* a donné à voir les homosexuels sous un angle extrêmement réducteur. L'émission s'est en effet résumée à des images vues mille fois (des extraits de *La cage aux folles* par exemple), des clichés tenaces (la fête, les paillettes, les gogo dancers etc.), et une vision plutôt réduite de la culture gay (Dalida, Dave, Mylène Farmer, Rika Zaraï, Chantal Goya, Elton John etc.). On n'était plus dans la représentation de l'homosexualité, mais dans l'exploitation d'un folklore éculé, loin d'être représentatif.

Depuis plusieurs mois déjà, certaines chaînes hertziennes (TF1 et M6 surtout) semble s'être engouffrées dans le filon d'une mode gay, porteuse d'audience, car toujours rattachée à l'idée d'une communauté homo festive et joyeuse. TF1 prépare ainsi une version française de l'émission américaine *Queer eye for the straight guy*, où cinq homos sont chargés de relooker un hétéro, affiner ses goûts en matière de gastronomie, revoir la décoration de son appartement etc. L'émission a eu un succès retentissant aux Etats-Unis, les cinq gays étant devenus de véritables « stars ». Le directeur des programmes de flux de TF1, Franck Firmin-Guion, explique que l'homosexualité ne sera pas le ressort de l'émission, mais que celle-ci s'appuiera « *sur une expertise* », puisqu'il est « **communément admis que les gays sont à l'avant-garde des tendances dans le domaine de la mode** ⁷⁶ ». Pourtant, derrière l'hypocrisie de la course à l'audimat, la question peut être la suivante : comment peut-on attirer à une heure de grande écoute un public large et diversifié sur une thématique explicitement minoritaire ? La réponse est laconique : pour attirer les curieux et faire « plaisir » aux annonceurs, il faut du spectacle.

Pour les homosexuels, la visibilité réclamée semble agir à double tranchant. Car les clichés occultent les « Monsieur-Madame-Tout-le-monde » qui sont pourtant bien plus représentatifs de l'homosexualité dite « ordinaire ». L'exigence de visibilité apparaît donc, dans ce cas, comme une sorte de machine à produire des clichés, en subordonnant la réalité à l'imaginaire. Pour le dire autrement, l'image de la folle, bien ancrée dans

⁷⁶ Cité par *Le Monde Télévision*, samedi 31 janvier 2004

l'imaginaire individuel et collectif, est plus porteuse que celle d'un couple d'homos vivant paisiblement en Auvergne...

Follement gay est une illustration supplémentaire de cette mécanique implacable, ce qui explique que cette émission ait été décriée par de nombreuses voix homosexuelles. Lorsqu'elle est claironnée à tout va, l'homophilie –revendiquée ici par M6– rejoint l'homophobie la plus basse en sombrant dans les poncifs les plus éculés.

En 2003, Brigitte Bardot faisait scandale avec un livre qui lui avait valu à juste titre une volée de bois vert, du fait de ses propos bêtement racistes et homophobes. Elle a d'ailleurs été condamnée par la justice pour ses propos. Dans son ouvrage, elle décrivait les homosexuels comme « un phénomène de foire ». Est-on si loin de la foire quand on voit la représentation caricaturale de l'homosexualité offerte par M6 dans cette émission ?

3.3.2 L'exemple de Pink TV

A l'automne 2001, la chaîne câblée Canal Jimmy lançait un magazine présenté par des gays, pour les gays : *Good As You*. Le CSA l'a interrompu en 2002, jugeant certains propos et certains dérapages trop sérieux pour permettre au magazine de continuer.

Pour reprendre l'analyse de Didier Eribon, l'homosexuel est placé « *dans une situation d'infériorité puisqu'il peut être l'objet du discours des autres, qui se jouent de lui et profitent du privilège que leur donnent et le fait de savoir et le fait de savoir en même temps que celui dont il est question* », de par leur appartenance à la norme hétérosexiste. La solution pour les gays serait-elle donc d'avoir leur propre chaîne ?

Annoncée à maintes reprises, le lancement de la chaîne câblée Pink TV devrait enfin avoir lieu le 25 octobre prochain. Au mois d'avril 2003, le CSA a en effet autorisé son lancement, en échange d'un investissement conséquent dans la production audiovisuelle et à condition de respecter de nombreuses contraintes techniques.

Pink TV est donc le premier projet de chaîne gay à aboutir en France. Il est soutenu par de grands groupes audiovisuels (Canal +, TF1 et M6), ce qui peut laisser augurer quelques impositions de leur part dans la ligne éditoriale de la chaîne. Leur démarche (Cf. 3.3.1) semble, disons, plus commerciale que militante... Comme le notait non sans humour le magazine *Paris Match* en décembre 2001, « *la télévision gay a d'autant plus de beaux jours devant elle que la ménagère de moins de 50 ans est de plus en plus susceptible d'être un 'ménager' au confortable pouvoir d'achat* ».

Si l'on reprend les avantages d'une télévision fragmentée mis en avant par D. Wolton, le choix d'une chaîne gay pourrait offrir deux garanties fortes : l'innovation et la liberté individuelle⁷⁷. Toutefois, quand on sait que TF1, Canal Plus et M6 font partie des actionnaires, on peut d'ores et déjà mettre un bémol sur ces deux avantages. La logique commerciale, accentuée dans le cas des gays (du fait du statut de « figures à la mode » concédé aux homos), pourrait bien remettre en cause cette volonté d'innovation et de nouveauté voulu par les concepteurs. D. Wolton évoque également les qualités d'une télévision « représentative »⁷⁸, qui réunirait à la fois les avantages d'une télévision

⁷⁷ Dominique WOLTON, *Eloge du grand public*, op. cit., p. 105.

individualisante et ceux d'une télévision grand public, partant du constat que « *le plus simple serait de construire la télévision au prorata des grandes identités socio-culturelles composant les pays* », plutôt que de laisser « *aux seuls professionnels le soin plus ou moins arbitraire de construire une télévision 'tous publics'* ». Le « plus » démocratique (reconnu par Wolton) est indéniable, mais le risque reste le même : celui de voir émerger une télévision non plus segmentée, mais segmentarisée, ghettoïsée, communautarisée.

Au Canada, la chaîne PrideVision TV a été supprimée récemment faute d'avoir su fidéliser un public conséquent. Pascal Houzelot, à la tête du projet Pink TV, estime que cet échec est dû aux écueils de la ligne éditoriale. Pour autant, il semble possible que cet échec soit tout simplement dû au fait que les gays et les lesbiennes ne souhaitent pas une chaîne gay, assimilée à un ghetto. Car le risque pour une telle entreprise réside dans le fait que les contraintes économiques et commerciales et la course à l'audimat ne poussent ladite chaîne à reproduire les schèmes de représentation de l'homosexualité propres à la télévision française et mis en avant dans notre travail. Pascal Houzelot jure que ce ne sera pas le cas, mais on est en droit d'en douter, au vu des expériences passées...

3.4 Conclusion partielle

La mise en visibilité médiatique, et ici télévisuelle, de l'homosexualité, a encore face à elle de nombreux obstacles à surmonter. Sexualité minorée, infériorisée, voire oubliée, l'homosexualité reste souvent une abstraction sociale, dont on ne parle pas, comme si elle n'existait pas. Hétérosexualisée, la sexualité est vue comme une norme intangible dont on ne peut s'écarter, sous peine de rentrer dans la catégorie des sexualités dites « périphériques ».

Nous avons vu également le vide médiatique dans lequel sont plongées les lesbiennes, absentes du petit écran, inexistantes, invisibles. Comme l'homosexualité des adolescents, l'homosexualité féminine reste un tabou social. D'ailleurs, ces deux exemples accentuent fortement la visibilité aujourd'hui grande de la population gay, comme si l'homosexualité se résumait, encore et toujours, à une stricte partie de la population (la population masculine).

La solution d'une « télévision gay », faite par les gays et pour les gays, semble insatisfaisante, dans la mesure où elle constitue une « fermeture sur la différence », pour ne pas dire un ghetto. Au contraire, la solution la plus efficace serait d'arriver à une mise en image et en mots de l'homosexualité telle que celle développée dans la deuxième partie (2.3.2) : une homosexualité dont on parle parce qu'elle existe, au même titre que l'hétérosexualité. Perçue comme composante à part entière du réel social, on ne convoquerait alors plus l'homosexualité pour ce qu'elle est (c'est à dire ne plus parler d'homosexualité pour justifier, expliquer ou comprendre quelque chose) mais bien parce qu'elle fait partie d'un vécu propre à chacun. On ne peut, bien évidemment, pas faire

⁷⁸ Dominique WOLTON, *Ibid.*, p. 132

abstraction des différences culturelles et des normes sociales propres à chaque peuple, mais les exemples étrangers (Cf. le cas canadien développé plus haut) montrent que d'autres représentations de l'homosexualité sont possibles à la télévision française. Si l'hétérosexualité et l'homosexualité sont un jour mis en scène de la même manière, homophobie, hétérocentrisme et misogynie (de par le lien certain entre ces trois formes d'intolérance) seront *de facto* moins prégnants à la télévision. C'est alors la complémentarité et la cohabitation des sexualités qui seraient possibles.

Conclusion

La télévision, média de masse de référence, accessible à tous *a priori*, s'est imposée au fil des décennies comme un miroir, tantôt fidèle, tantôt déformant, de notre société. A partir de là, réfléchir aux conditions de production d'un discours sur l'homosexualité à la télévision amène, *in fine*, à des considérations sur la place accordée à l'homosexualité au sein même de la société.

Du fait de la normalisation de l'homosexualité, la télévision a su évoluer, dans ses représentations du « fait homosexuel », vers plus de visibilité. Pour autant, en interrogeant, tout au long du présent travail, l'équation « visibilité = tolérance », nous nous sommes rendus compte que l'homosexualité reste souvent, malheureusement, sujette à caricatures et stigmatisations. Isabelle Gavillet, reprenant l'analyse de Pierre Bourdieu, nous met d'ailleurs en garde : il convient de ne pas

« oublier que les évolutions les plus spectaculaires en termes de tolérance et de visibilité cachent en fait des permanences et des régressions qui tirent leur force de l'inconscient collectif ⁷⁹ ».

En d'autres termes, la multiplication des programmes et des références tournant autour de l'homosexualité à la télévision française n'est pas à entendre comme une explosion de la tolérance envers les gays et les lesbiennes : il s'agit de ne pas voir dans une prédication ce qui n'est finalement qu'un fait logique, en parfaite adéquation avec l'acceptation naturelle (ou qui devrait l'être) d'un mode de vie comme un autre.

⁷⁹ Isabelle GAVILLET, *Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité*, op. cit., p. 263

Comme nous l'avons vu, les représentations écraniques de l'homosexualité restent souvent empreintes d'un hétérocentrisme donné à voir comme une évidence. Pilier d'une société encore fortement marquée par des principes moraux difficilement surmontables, la norme hétérosexuelle, hétérocentrée et, plus largement, hétérosexiste, imprègne la vision que veut donner la télévision de l'homosexualité. Faite par et pour des hétéros, tenants de la domination hétéronormée, la télévision ne semble pas arriver à dépasser des jugements moraux pourtant mis en branle par l'évolution des mentalités. Il convient, bien évidemment, de ne pas faire un procès à charge à l'encontre de la télévision, mais force est de constater que les caricatures et autres traits stigmatisants ont la vie dure. Prise dans une tension entre une nécessaire envie de montrer les différents « forces vives » de la société, et des contraintes économiques et commerciales faisant de l'audimat son mètre étalon, la télévision, si elle représente l'homosexualité, le fait avec un *a priori* encore trop souvent tendancieux. Les exemples que nous avons sélectionnés mettent en scène, en majorité, une homosexualité perçue comme un fait social notoire (et par là acceptée), mais toujours en référence à une norme et à un idéal hétérocentrés.

Ainsi, dans la deuxième partie, nous avons vu comment la télévision réussissait à parler d'homosexualité, en la présentant toujours comme une différence insurmontable et par là a-normale. Les homosexuels, véritables bêtes de foire (c'est l'exemple de l'émission *Tribus*), se trouvent infériorisés par rapport à la norme hétérocentrée. Dans un deuxième cas, c'est dans la perspective d'une ouverture hétérocentrée que nous est apparue l'homosexualité : celle-ci devient acceptable et acceptée à partir du moment où elle vise la mise en conformité normative, allant alors dans le sens d'une assimilation à la norme dominante (c'est ici l'exemple de l'émission *Sexualité, si on en parlait*). Sexualité conflictuelle dans un cas, sexualité assimilée dans l'autre : les représentations qui sont produites sur l'homosexualité sont dans ces deux cas le fruit d'un discours rationaliste⁸⁰, cherchant à expliquer, à définir, à mesurer les causes et les conséquences d'une sexualité sortant de la norme. En d'autres termes, on montre ici « ce qui devrait être ». Dans cette optique, la volonté de mise en conformité normative de l'homosexualité sur l'hétérosexualité (deuxième cas) peut apparaître comme un dépassement du conflit (premier cas).

Dans un troisième cas, celui de l'émission *Ca se discute* consacrée à la situation des séropositifs aujourd'hui, c'est une toute autre vision de l'homosexualité qui est apparue. Loin d'être stigmatisée, l'homosexualité est ici convoquée en tant que composante d'un réel social pluriel. Autrement dit, l'homosexualité n'est plus une tare ou une différence minorée, mais bien une sexualité et un mode de vie comme les autres. La sexualité n'apparaît plus, alors, comme un élément de compréhension pertinent et immuable. Le discours est donc, dans ce cas précis, de type sensible⁸¹, puisque l'on cherche à montrer « ce qui est » : l'homosexualité devient un moyen de penser le monde, de se le représenter, dépassant ainsi son seul statut de sexualité.

Face à des jugements discutables mais rarement discutés, il existe donc des modes

⁸⁰ *Ibid*, p. 264

⁸¹ *Ibid*, p. 264

de représentation de l'homosexualité qui puissent tenir compte de ceux dont on parle, sans que ceux-ci soient nécessairement enfermés dans un carcan discursif qui les oppriment et ne leur laissent guère de marge de manœuvre. Les homosexuels peuvent alors produire leur propre discours, sans être victimes des rouages télévisuels, fortement hétérocentrés.

Pour autant, si nous avons choisi dans ce travail de partir de l'exemple des émissions de plateau, du type talk-shows, c'est aussi parce que ce genre télévisuel présente une forme intéressante : il est rarement en direct, d'où les effets souvent néfastes du montage ; il s'appuie sur des témoins « impersonnels » (des « Monsieur-Madame-Tout-le-Monde » auxquels chacun est censé pouvoir s'identifier) ; et il est, depuis son apparition, contesté (Cf. les remarques que nous avons pu faire à partir des analyses de F. JOST et D. MEHL notamment). La télévision peut toujours compter sur son effet d'attraction auprès des téléspectateurs pour faire passer toutes sortes de messages qui, s'ils sont sujets à caution, font rarement l'objet d'une discussion.

L'exemple de la télévision canadienne nous fait croire (en tenant bien sûr compte des spécificités culturelles de chaque pays) que d'autres schèmes de représentation de l'homosexualité sont possibles. Si l'exemple développé en 2.3 (*Ca se discute*) est intéressant, il reste mineur par rapport à l'ensemble des représentations télévisuelles de l'homosexualité. Comment alors sortir de l'impasse ?

Il paraît évident, à nos yeux, qu'une partie (mais une partie seulement malheureusement) de la solution passe par une plus forte participation des sciences sociales à ce domaine quasi-inexploré qu'est l'homosexualité « médiatique »⁸². Si personne ne se saisit du sujet, il sera, *a fortiori*, difficile de peser sur l'évolution des mentalités, notamment à la télévision. Rester dans le carcan hétéronormatif, c'est déjà accepter la soumission, pour reprendre l'expression de D. ERIBON⁸³. La domination étant toujours donnée comme évidente et ne souffrant d'aucune contestation majeure, il conviendrait de bousculer l'ordre des choses, notamment par ce nécessaire travail de recherche intellectuelle. Car c'est bien ici toute la force du moule hétérosexiste, qui imprègne l'inconscient collectif au quotidien, en faisant coïncider la norme avec une donnée naturelle. C'est une nouvelle fois P. Bourdieu qui nous amène une piste de réflexion : face au modèle dominant qui oppresse en particulier les femmes, les homos et les immigrés,

« l'apparition de nouveaux types de famille, comme les familles composées, et l'accès à la visibilité publique de nouveaux modèles de sexualité (homosexuels notamment) contribuent à briser la doxa et à élargir l'espace des possibles en matière de sexualité ».

Plus largement, les homosexuels doivent réussir à se faire entendre et à imposer leurs modèles de vie, afin de mettre fin, ou tout du moins de freiner, le processus de reproduction de l'évidence hétéronormative. De nombreux téléfilms ou séries parlent aujourd'hui à la télévision de l'homosexualité avec un regard fidèle à la réalité de celles et

⁸² C'était ici le souhait de Pierre BOURDIEU, qu'il exprime dans *la Domination masculine*, op. cit., p. 134

⁸³ Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit.

ceux qui la vivent au quotidien. Est-il si utopique de penser que les journalistes et concepteurs d'émissions ne puissent faire de même ? La réponse semble positive si les homos ne se saisissent pas eux-mêmes du sujet. Mais la solution d'une télévision thématique, propre aux gays, ne paraît pas, comme nous l'avons vu, satisfaisante et pertinente, justement parce qu'elle revient à accepter le modèle dominant et à produire des représentations de l'homosexualité « par défaut ».

Finalement, c'est une transformation durable des manières de penser et de concevoir les sexualités et les modes de vie qui en découlent qui semble nécessaire, sans quoi l'hétérocentrisme demeurera la réalité indiscutée et posée comme naturelle qu'elle est aujourd'hui. L'image que l'on a de soi étant aussi un produit de notre culture, il conviendrait d'arriver, à terme, à ce que nous appellerons une « complémentarité des indifférences », afin de ne plus penser en termes d'opposition, mais de cohabitation des sexualités, où chaque sexualité (hétéro, homo et, *in fine*, bisexualité) serait perçue et donnée à voir comme un mode de vie, un moyen de concevoir et de (se) représenter le monde, et non comme une simple sexualité figée. Les identités propres à chaque groupe pourraient alors s'exprimer librement, sans qu'un modèle ne vienne dépasser les autres ou s'imposer à elles. Nous avons beaucoup insisté dans ce mémoire sur ce qui peut apparaître comme des « détails » : pour nous, c'est là que tout se joue en priorité. Comment, en effet, bousculer les modes de représentation de l'homosexualité pris dans leur ensemble si on ne s'attarde pas, en amont, aux détails, au poids d'un mot, à l'impact d'une image, au choix d'un plan plutôt qu'un autre ? Ainsi, décloisonner l'homosexualité, c'est la sortir de l'impasse normée dans laquelle elle est enfermée. Sans cela, elle restera une sexualité périphérique, et les représentations qu'en fera la télévision demeureront dramatiquement tronquées.

Bibliographie:

Sur une analyse et une approche critique de la télévision:

BOURGEOIS Henri, La télévision nous fait-elle la morale? Médias et éthique du public, coll. Fréquences, Centurion, Paris, 1993.

CAZENEUVE Jean, La télévision en sept procès, Buchot/ Chastel, Paris, 1992.

ESQUENAZI Jean-Pierre (dir.), La télévision et ses téléspectateurs, coll. Champs Visuels, L'Harmattan, Paris, 1995.

JOST François, Introduction à l'analyse de la télévision, Ellipses, coll. Infocom, Lonrai, 1999.

JOST François et LEBLANC Gérard, La télévision française au jour le jour, INA/ Anthrops, ECONOMICA, Paris, 1995.

JOST François, La télévision du quotidien, entre réalité et fiction, Médias Recherches-Méthodes, De Boeck Université, Bruxelles, 2001.

JOST François, L'Empire du Loft, La Dispute, Paris, 2002.

MEHL Dominique, *La télévision de l'intimité*, coll. Essai politique, Seuil, Paris, 1996.

MICHEL Hervé, *Les grandes dates de la télévision française*, Que sais-je?, PUF, Paris, 1995.

WOLTON Dominique, *Eloge du grand public, Une théorie critique de la télévision*, Flammarion, Paris, 1990.

Sur l'homosexualité en général:

BOURCIER Marie-Hélène, *Queer zones: politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Balland, Paris, 2001.

CORRAZE Jacques, *L'homosexualité*, Que sais-je?, PUF, Paris, 1982.

COURSAUD Jean-Baptiste, *L'homosexualité, entre préjugés et réalité*, Milan, coll. Les essentiels Milan, Ligugé, 2002.

ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999.

ERIBON Didier (dir.), *Etudes gaies et lesbiennes*, Actes du Colloque du Centre G. Pompidou, 23 et 27 juin 1997, Centre Georges Pompidou, Paris, 1998.

Sur l'histoire du mouvement gay et lesbien:

MARTEL Frédéric, *Le rose et le noir, les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, Paris, 2000.

POVERT Lionel, *Dico gay*, éd. Jacques Grancher, Saint-Armand Montrond, 1994.

TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, 1919-1939*, coll. L'Univers Historique, Seuil, Paris, 2000.

Articles extraits du magazine *Têtu*:

BARBE Yannick et MAURY Louis, *La télé case du pédé*, in *Têtu*, n° 60, octobre 2001, p. 64-68.

DOUSTALY Thomas, *"Ca" se discute*, in *têtu*, n° 67, mai 2002, p. 3.

HEBAUD Xavier, *Les gays pieds dans le Paf*, in *Têtu*, n° 64, février 2002, p. 82-87.

MAURY Louis, *Les homos boostent la télé-réalité*, in *Têtu*, n° 72, novembre 2002, p. 28.

THEVENIN Patrick, *Loft Stoïque*, in *Têtu*, n° 57, juin 2001, p. 36.

Autres:

BORILLO Daniel, *L'homophobie*, Que sais-je?, PUF, Paris, 1996.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, coll. Liber, Seuil, Paris, 1998.

HALIMI Gisèle, sous la direction de, *Choisir, La cause des femmes, Le programme commun des femmes*, Grasset, Paris, 1978

MOSSUZ-LAVAU Janine, *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2000)*, Doc. Payot, Payot, Paris, 2000.

SELLIER Geneviève, *Cultural studies, gender studies et études filmiques*, in *Iris*, n°26, automne 1998.

SEMPRINI Andrea, *Le multiculturalisme*, Que sais-je?, PUF, Paris, 1997.

Ressources étrangères:

CONNOLLY Marisa, *Homosexuality on television : the heterosexualization of « Will and Grace » in print media*, Culture, Communication and Technology Program, Georgetown University, Vol.3, automne 2003.

GAMSON Joshua, *Freaks talk back: tabloid talk shows and sexual nonconformity*, University of Chicago Press, 1998.

TROPIANO Stephen, *The Prime Time Closet : a history of gays and lesbians on television*, Applause Books, New-York, Juin 2002.

Sites internet :

www.media-g.net

Glossaire ⁸⁴

Butch :

Terme anglais désignant diverses déclinaisons de la masculinité chez les lesbiennes mais pouvant s'appliquer aussi « **à toute femme qui pratique des codes du genre masculin ou des identités masculines** ⁸⁵ ».

Coming-out :

Révéler son homosexualité à ses proches, ou, dans le cas de personnes publiques, à la société tout entière.

Gay :

Terme anglais qui désigne une personne homosexuelle (le plus souvent un homme). A l'origine, c'est un ancien terme de l'amour courtois, d'utilisation courante dans le langage codé des homosexuels anglais et dont se sont emparés des homosexuels américains pour « **signifier leur refus des cadres sociaux, médicaux, et la**

84

Etant très sensible au sens des mots, il m'a semblé intéressant de terminer par ce bref glossaire, puisque certains des

termes présentés ne sont pas, a priori, faciles d'accès.

⁸⁵ Marie-Hélène BOURCIER, *Queer zones : politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éd. Balland, Paris, 2001.

stigmatisation⁸⁶ » en 1969, à l'époque des émeutes de Stonewall.

Hétérocentrisme :

Ensemble des discours et des attitudes qui visent à apprécier la société à partir des schèmes de représentation de l'hétérosexualité. Celle-ci se trouve placée au centre des discours et des manières d'être dans la société. Dans cette logique, l'homosexualité devient une sexualité périphérique, et n'est alors jamais prise en compte. L'hétérosexualité apparaît comme la sexualité dominante.

Hétérophobie :

Attitude d'hostilité, voire de haine, à l'égard des hétérosexuels, souvent pour contrer, de façon « primaire » l'homophobie.

Hétérosexisme :

Terme plus fort que l'hétérocentrisme. L'hétérosexisme sous-entend, de façon schématique, l'homophobie et la misogynie. La société doit s'apprécier à partir des schèmes de représentation de l'hétérosexualité masculine. C'est donc la combinaison d'une croyance en la hiérarchie des sexualités (plaçant l'hétérosexualité au rang supérieur) et d'une croyance en la hiérarchie des comportements sociaux (le masculin l'emporte).

Homophobie :

Attitude d'hostilité, voire de haine, à l'égard des homosexuels, hommes et femmes. **« De même que la xénophobie, le racisme ou l'antisémitisme, l'homophobie est une manifestation arbitraire qui consiste à désigner l'autre comme contraire, inférieur, ou anormal**⁸⁷ ». L'homophobie se manifeste la plupart du temps chez les personnes hétérosexuelles, mais aussi quelquefois chez des homosexuels.

Normalité :

Concept hétérocentré selon lequel la société serait régie par des codes, des règles, des normes, notamment sexuelles. Dans ce cas-là, l'hétérosexualité apparaît comme la seule orientation sexuelle légitime.

Outing :

Révélation de l'homosexualité d'une personne publique qui s'en cache ou qui n'a jamais révélé au grand public cette partie de sa vie privée. Souvent utilisée par des associations ou organisations homosexuelles pour qui la sexualité doit être assumée publiquement (par exemple dans le cas d'hommes politiques gays refusant de légiférer sur l'homosexualité) l'outing est une sorte de rappel à l'ordre. Si le terme « homosexuel » ne fait référence qu'à la sexualité d'un individu, le terme « gay » quant à lui désigne tout à la fois un mode de vie, une culture commune aux membres de la communauté gay.

Queer :

Terme anglais familier, utilisé par les homosexuels eux mêmes. Signifie « pédé »,

⁸⁶ Jacques CORRAZE, *L'homosexualité, Que sais-je ?*; PUF, 1^{re} éd. 1982.

⁸⁷ Daniel BORILLO, *L'homophobie, Que sais-je ?*, PUF, juin 2000.

« tapette ».

Le mouvement Queer, de plus en plus développé dans les pays anglo-saxons, et notamment en Amérique du Nord, prône l'abolition de toutes les catégories sexuelles et de genre. L'argument est le suivant : toute tentative de classification fondée sur la sexualité ou le genre dérive d'un discours social essentiellement répressif.

Résumé

La télévision, média de masse de référence, reflet à la fois fidèle et déformant de notre société, participe depuis trente ans à la mise en visibilité du mouvement gay et lesbien français. L'homosexualité, malgré sa normalisation sociale, reste un sujet vendeur, susceptible d'affoler l'Audimat. Mais quelles images, quelles représentations, quelles visions de l'homosexualité la télévision nous offre-t-elle réellement ? Comment s'y prend-elle pour mettre en scène celles et ceux qui vivent cette « différence » au quotidien ?

Si, à la télévision, l'homosexualité peut être quelquefois présentée comme un mode de vie à part entière, elle demeure, pour une part majeure, une simple sexualité, périphérique, anormale et conflictuelle. Face au poids écrasant d'une norme hétérocentrée qui s'impose insidieusement comme une évidence, l'homosexualité est enfermée dans une tension médiatique, entre un désir assumé de décrypter la réalité et des contraintes économiques et commerciales toujours pressantes.

Il s'agit donc ici d'analyser en amont les différentes mises en scène proposées par la télévision pour parler d'homosexualité, et en aval de s'interroger sur les représentations qui en découlent. En adoptant une démarche résolument critique visant à démystifier certaines idées reçues, ce sont alors les caractéristiques d'un média « anormalement normé » qui seront mises en lumière.

Mots clés : homosexualité, télévision, représentations, norme, visibilité, hétérocentrisme, hétérosexisme, homophobie, mise en scène.